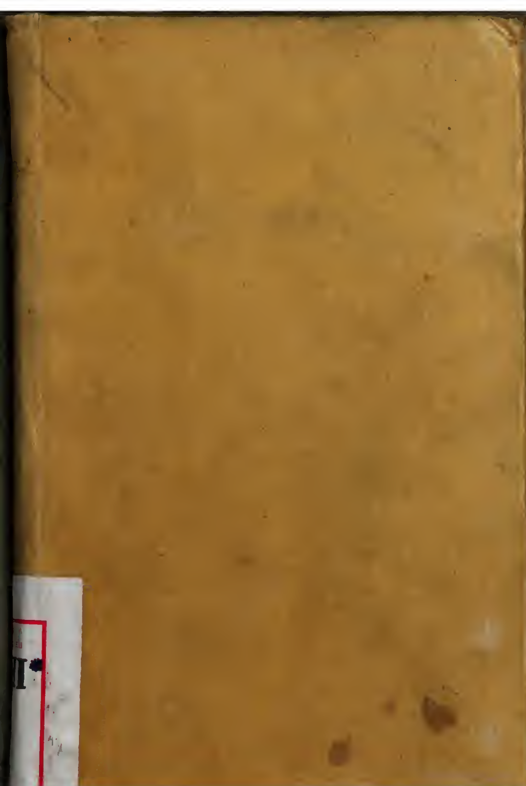




# L'ANTIQUITÉ DÉVOILEE,

AU MOYEN

# DE LA GENÈSE.

# L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE,

AU MOYEN

# DE LA GENÈSE,

SOURCE ET ORIGINE DE LA MYTHOLOGIE
ET DES CULTES DES PAYENS.

TROISIÈME ÉDITION,
AUGMENTÉE DE PLUSIEURS ARTICLES IMPORTANS,

Notamment de l'Explication complète de toutes les
Figures de la Sphère céleste.





*Lux in tenebris lucet.*

Par M.r Gosselin

A PARIS,

Chez { ADRIEN ÉGRON, Imprimeur, rue des Noyers, n.° 49.
GL. DUFOUR et Comp., rue des Mathurins, n.° 6.

1812.



# PRÉFACE.

Dix-huit siècles d'expérience et de publicité, de combats et de victoires, nous ont appris que la religion chrétienne, fondée sur le livre des Ecritures sacrées, ne craint point l'œil de la critique la plus sévère. Elle ne redoute au contraire que d'être ignorée. Aussi n'est-elle maintenant attaquée que par ceux qui ne la connoissent pas. Or, c'est ne la point connoître que d'ignorer les livres qui l'enseignent, ou de ne l'avoir étudiée que dans des sources impures, des extraits informes et des parodies insipides, ces sortes d'ouvrages n'étant propres qu'à faire calomnier la religion, en la dénaturant. Des réfutations foibles et erronées de la part de ses défenseurs produisent à peu près le même effet. Il vaut mieux se taire que de réfuter maladroitement ceux qui l'attaquent. Le meilleur moyen de la défendre seroit de mettre tout le monde à portée d'entendre le livre qui l'enseigne, par des traductions fidèles et claires du texte original, parce qu'il n'y a personne qui

puisse parler plus dignement de Dieu que Dieu lui-même, ni d'une manière plus propre à persuader, à convaincre, à abaisser toute hauteur qui s'élève contre lui. En effet, ce livre unique en son genre, puisque lui seul remplissant tous les siècles a su nous découvrir notre origine et notre dernière fin; ce livre, dis-je, est d'une simplicité qui le rend accessible aux esprits les plus communs, en même temps qu'il est d'une profondeur qui étonne les génies les plus sublimes. Une majesté imposante, une sainteté qui édifie, une manière de raconter qui plaît, une méthode d'instruire et d'enseigner qui saisit le cœur et n'ennuie jamais; tels sont les caractères de ce saint livre, de ce livre par excellence, dont tout le monde parle, et que très-peu de personnes se sont donné la peine de lire avec attention. Cependant, à le bien prendre, il n'y en a pas qui mérite mieux d'être étudié et approfondi, parce qu'il n'y en a pas qui renferme plus de choses utiles et nécessaires à l'homme. Convaincus de cette vérité par la comparaison que nous en avons pu faire avec les livres des hommes, nous nous sommes bornés depuis long-temps à ne lire, à ne méditer

que lui seul dans la retraite et le silence où nous vivons ensevelis. Cette lecture, qui fait toute notre consolation, sert non seulement à nourrir notre cœur, mais encore à exercer notre esprit; car ce n'est pas toujours sans difficulté que nous pénétrons dans le sanctuaire qui renferme ces divins oracles, soit à cause de la foiblesse de nos moyens, soit parce que les sentiers qui y conduisent sont par eux-mêmes escarpés et difficiles. Dans ce cas nous recueillons toutes nos forces pour tâcher de les franchir; et lorsque nous croyons avoir réussi, nous nous en réjouissons sans orgueil. Mais s'il nous arrive de succomber, loin de nous sentir humiliés de notre défaite, nous abaissons au contraire avec joie notre foible entendement devant l'intelligence infinie de l'Etre-Suprême, qui ne se découvre à nous qu'autant qu'il lui plaît. C'est dans cet esprit que nous avons tâché d'éclaircir quelques endroits difficiles des saintes Ecritures, qui prêtoient à la malignité de ses détracteurs, et au mépris insultant de ses ennemis.

FIN DE LA PRÉFACE.

## TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce Volume.



L'ANTIQUITÉ

# L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE,

AU MOYEN

# DE LA GENÈSE.

## 1.er CHAPITRE DE LA GENÈSE.

« Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre. »

Éclairé par les simples lumières de la raison, Moïse en deux mots énonce un fait de la plus haute antiquité, puisqu'il embrasse tous les temps; un fait incompréhensible à l'esprit humain, quoique sans cesse présent à nos yeux, savoir la création de l'Univers par la toute puissance divine, dans le principe de toutes choses. Puis il ajoute :

« Mais la terre étoit un désert et un vide. Les ténèbres couvroient la surface de l'abîme; et

l'esprit de Dieu étoit en incubation sur les eaux. »

Totalement privée d'êtres vivans et organisés, plongée sous un abîme d'eaux, et ces eaux revêtues d'un air opaque et ténébreux, qui les couvant comme un oiseau ses petits sous ses ailes, y entretenoit une douce chaleur au moyen de laquelle s'arrangeoient en silence les divers élémens qui devoient servir de base à un monde futur : tel étoit, suivant la Genèse, l'état où se trouvoit la terre avant l'œuvre des six jours. Etat que Moïse, quelqu'instruit qu'il fût dans les sciences naturelles, n'a pu connoître sans une révélation divine, et dont il seroit bien difficile de savoir si jamais la terre eût pu sortir, étant livrée aux seules lois de la Nature. Quoi qu'il en soit, l'historien sacré nous apprend que Dieu, sortant tout-à-coup de son secret, dit :

« Que la lumière soit faite ; et la lumière fut faite. Or Dieu, voyant que cette lumière étoit bonne, fit un partage égal entre la lumière et les ténèbres. Il donne à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit. Il y eut un soir et un matin, dont l'ensemble forma le premier jour. »

Ici commence un nouvel ordre de choses. La terre sort de l'obscurité profonde où elle

étoit plongée. Les ténèbres cèdent la moitié de leur empire à la lumière; et celle-ci communique à tout ce qui l'environne une augmentation de chaleur et de mouvement, qui peut-être à la longue eussent produit les effets subséquens que nous voyons. Mais avant que ce laps de temps soit écoulé, Dieu commande :

« Qu'un firmament se forme au milieu des eaux, et qu'il divise les eaux d'avec les eaux. Dieu fait donc un firmament qui, soutenant les eaux supérieures, les sépare des inférieures. Il appela Ciel ce firmament; et du soir et du matin naquit le second jour. »

Comme auteur du langage, Dieu donne un nom à chacun de ses ouvrages. La lumière et les ténèbres l'avoient déjà reçu de lui. Il vient de faire un firmament auquel il donne le nom de Ciel. Mais ce Ciel diffère infiniment de celui que Dieu créa dans le principe de toutes choses, ce nouveau Ciel n'étant que l'atmosphère terrestre; tandis que l'ancien est, à proprement parler, le grand Ciel, le Ciel des Cieux, Ciel qui contient tous les astres, et qui embrasse toutes leurs atmosphères.

Dieu dit encore : « Que les eaux qui sont sous le Ciel se rassemblent dans un bassin, et que l'élément aride paroisse. Dieu donne à l'élément aride le nom de terre, et il appela mer l'amas

des eaux; et voyant son ordre parfaitement exécuté, il ajouta : « Que la terre produise de l'herbe verte ayant en soi de la graine féconde, et des arbres portant des fruits chacun suivant son espèce, et qui renferment des semences capables de se reproduire sur la terre. La chose se fit ainsi : la terre poussa de l'herbe verte portant de la graine de différente espèce, et des arbres fruitiers possédant des semences réproductives. Dieu vit que cela étoit bon. Et du soir et du matin se forma le troisième jour. »

Lorsqu'on voit, à l'ordre de Dieu, les eaux se retirer dans le bassin des mers après l'établissement de l'atmosphère, et l'élément aride paroître, on est porté à croire que la chose auroit pu s'exécuter naturellement avec le temps, au moyen de l'évaporation d'une partie des eaux dans l'atmosphère, et de l'écoulement de l'autre dans les cavités de la terre. Mais la terre sortie du sein des eaux, eût-elle pu de même se couvrir de verdure, de plantes et d'arbres fruitiers de toute espèce, sans l'intervention du Créateur? Son impuissance, à cet égard, est attestée par l'expérience de tous les siècles, dont aucun jusqu'ici n'a montré une seule espèce de plantes nouvellement créée. La parole, qui commande à la terre de se couvrir de verdure, renferme donc une véritable création du règne

végétal. Cette création étant faite, Dieu dit : « Que des luminaires paroissent au firmament du Ciel, qu'ils se partagent le jour et la nuit, qu'ils soient des signes propres à marquer les temps, les jours et les années, et qu'ils éclairent la terre. Et cela fut fait ainsi. Dieu fit deux grands luminaires ; le plus brillant pour présider au jour, et le moins brillant pour présider à la nuit. Il plaça encore d'autres astres dans le firmament du Ciel, pour briller sur la terre, et pour annoncer le commencement du jour et de la nuit, en servant de limites entre la lumière et les ténèbres. Dieu vit que cela étoit bon. Et du soir et du matin se composa le quatrième jour. »

Le fait que Moïse raconte ici, et qui chaque jour se renouvelle à nos yeux, n'est autre que l'apparition subite du Ciel et des astres dans le firmament du soleil nouvellement formé, comme la Genèse le fait entendre, sans qu'on puisse inférer de là une création actuelle de tous ces grands corps lumineux, qui sûrement existoient depuis long-temps dans le Ciel des Cieux, quoiqu'invisibles à la terre.

Après cette apparition du soleil et des astres, Dieu dit : « Que les mers produisent des animaux vivans, qui nagent et rampent sous les eaux, des volatiles, qui fendent la plaine de l'air au-

dessus de la terre. Dieu créa donc les grands poissons, tous les animaux qui vivent et se meuvent et que produisent les eaux, chacun suivant son espèce. Il créa aussi tous les volatiles, selon leurs espèces. Et voyant que toutes ces créatures étoient bonnes, il les bénit en disant : Croissez et multipliez, remplissez les eaux de la mer. Et que les volatiles se multiplient également sur la terre. Et du soir et du matin se forma le cinquième jour. »

Dans les animaux comme dans les plantes, le genre et les espèces, tout fut créé au cinquième jour, excepté la matière qui sert à les former. Autrement il faudroit supposer que les germes de ces animaux existoient déjà dans le sein de la terre et des mers, et que Dieu seulement leur commanda d'éclore. Mais alors qui les eût nourris ? car la plupart ne peuvent se passer de pères et de mères qui en prennent soin ou qui les allaitent. Pourquoi d'ailleurs n'en voit-on pas maintenant éclore de pareils ? C'est que sans doute il n'en peut exister qui ne tirent leur origine de cette création primitive. Quelque féconde que soit la terre, elle ne possède point la puissance d'engendrer par elle-même de nouvelles créatures.

Enfin l'air et l'eau étant peuplés, Dieu dit : « Que la terre produise des animaux vivans, de

différente espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes sauvages. Ainsi fut fait. Dieu créa les bêtes sauvages de la terre, selon leurs espèces, les animaux domestiques et tous les reptiles, chacun suivant son espèce. Et Dieu ayant vu que cela étoit bon, il dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; qu'il préside aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à tous les reptiles qui vivent et se meuvent sous le ciel ; que toute la terre lui soit assujétie. Ainsi Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ; il le créa à l'image de Dieu, lui et sa femme. Ensuite il les bénit en disant : Croissez et multipliez ; remplissez la terre, assujétissez-la. Dominez sur les poissons des mers, sur les volatiles du ciel et sur tous les animaux terrestres. Dieu dit encore : Je vous ai donné toute herbe ayant graine sur la terre, tous les arbres fruitiers de différente espèce, et qui ont des semences reproductives, pour servir de nourriture à vous, à tous les animaux terrestres, à tous les volatiles du ciel, ainsi qu'à tout ce qui vit et respire. Dieu vit que toutes les choses qu'il avoit faites étoient très-bonnes ; et du soir et du matin se fit le sixième jour. »

Ainsi furent perfectionnés le ciel et la terre, l'ordre et l'arrangement de toutes leurs parties.

« Au septième jour, Dieu eut complété son œuvre, et il se reposa ce jour-là de tous ses travaux. Il bénit et sanctifia le septième jour, parce qu'en ce jour il avoit mis fin à tous les ouvrages qu'il créa pour le faire » (c'est-à-dire pour la façon; car c'est à quoi se réduit l'œuvre des six jours, puisque déjà le ciel et la terre étoient créés.

« Voilà les générations du ciel et de la terre, telles qu'elles furent créées au jour où le Seigneur-Dieu forma le ciel et la terre, toute plante des champs, toute herbe de la campagne, avant qu'aucune d'elles eût germé et pris racine dans le sein de la terre. Car Dieu n'avoit point encore fait pleuvoir sur elle, et il n'y avoit personne pour la cultiver. Mais une vapeur humide montant du sein de la terre, en abreuvoit toute la surface en tombant en forme de rosée.

Quant à l'homme, Dieu le forma en prenant du limon de la terre. Puis il inspira sur sa face un souffle de vie. Ainsi fut fait Adam. »

Tel est le texte du commencement de la Génèse fidèlement traduit. Quoique ce texte soit si clair par lui-même qu'il semble n'avoir aucun besoin d'explication, cependant il n'y a point de livre sur lequel la critique se soit plus exercée. On l'a attaqué de toutes les manières, tantôt sur le fond, tantôt sur la forme.

La noble simplicité avec laquelle Moïse parle de la création, passe chez ses détracteurs pour un style abject et infiniment au-dessous du sujet qu'il traite. Comparez-lui, s'écrie-t-on, le débrouillement du cahos d'*Ovide* et l'Eglogue de *Virgile*, où le vieux Silène enseigne à des bergers la naissance du genre humain. Quelle différence de style! Mais doit-on être surpris que des poètes parlent autrement qu'un historien? Ce n'est pas que Moïse n'eût pu, s'il avoit voulu, présenter ces merveilles avec emphase, lui qui a composé le sublime cantique chanté par tout Israël, après l'étonnant passage au travers de la Mer-Rouge; lui qui nous a transmis l'éloquente et plaintive élégie de *Job;* lui enfin qui, près de quitter la terre, semblable au cygne mourant, a célébré avec tant de magnificence les bienfaits du Tout-Puissant envers le peuple hébreu, en reprochant à celui-ci d'un ton si pathétique, ses ingratitudes à l'égard de son Dieu, et lui peignant sous des couleurs si vives les malheurs qui le menaçoient, s'il osoit transgresser ses lois? Pourquoi donc n'a-t-il pas employé le même pinceau pour tracer les merveilles de la création? c'est qu'alors il eût cessé d'être historien; et peut-être nous eût-il paru moins digne de foi.

Après avoir censuré le style dont se sert

Moïse pour décrire l'œuvre des six jours, on s'est attaqué à la manière dont il représente cette opération divine. A voir, dit-on, le Maître du monde travaillant à la structure de l'univers, suivant l'exposé qu'en fait Moïse, ne semble-t-il pas qu'on aperçoive un architecte ordinaire qui fait exécuter le plan d'un édifice qu'il a conçu, ou qu'étant transporté dans un atelier de sculpteur, on voie cet artiste donnant à un bloc de marbre une forme quelconque, et s'applaudissant ensuite du succès de son entreprise?

Mais quel architecte que celui qui commande à la lumière de paroître, à la terre de sortir du sein des eaux, aux herbes et aux plantes de couvrir sa surface, au soleil, à la lune et aux étoiles de briller dans le ciel! Quel statuaire que celui qui ordonne à toutes sortes d'animaux de peupler l'air, la terre et l'onde! et à l'instant tout obéit à sa voix. Non certes, la manière dont s'exécute ce grand ouvrage n'est point d'un simple mortel; elle ne peut convenir qu'à un Dieu. Et le philosophe Longin l'avoit parfaitement senti, quand il a cité les paroles dont s'est servi Moïse en cet endroit pour exemple du genre sublime. Quoi de plus sublime, en effet, que de voir tout d'un coup à la parole de Dieu, la lumière dissiper les ténèbres dont la terre étoit couverte?

Ce n'est pas encore là que s'arrêtent les censeurs du premier chapitre de la Genèse; ils lui reprochent des fautes plus graves et telles, que si Moïse eût été capable de les commettre, on pourroit le regarder comme le plus inepte des hommes. Car se peut-il rien de plus inepte que de compter des jours avant qu'il existât ni lune, ni soleil, ni étoiles, ainsi qu'on prétend qu'il a fait?

On lui attribue en outre d'avoir supposé le monde plus moderne qu'il n'est réellement. Nouvelle preuve de son ignorance, ajoutent les mêmes censeurs.

Cependant, cet homme si ignorant et si borné a su dicter pour un grand peuple un code de lois, qui durant quinze siècles que ce peuple a subsisté en corps de nation, n'a pas eu besoin d'être retouché (1). Cependant cet homme si

---

(1) Ces lois, chose étonnante et sans exemple, sont encore l'objet de l'attachement et de la vénération la plus profonde de ce même peuple dispersé et vagabond sur toute la terre depuis près de dix-huit siècles.

Instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, Moïse ne nous a laissé que des livres de théologie, de morale et d'histoires relatives au peuple de Dieu, avec un code de lois théocratiques. Et de tous les ouvrages que Salomon avoit composés, que nous reste-t-il? un livre de la plus profonde morale, des proverbes et des maximes, avec un cantique allégorique.

mal avisé a enseigné les vrais principes de la morale, et fondé une religion si sage, que ses dogmes fondamentaux servent de base à toutes celles qui se sont élevées sur les ruines de l'idolâtrie. Un tel homme mérite bien assurément qu'on l'écoute et qu'on prenne la peine de l'entendre, avant de passer condamnation sur ses prétendues erreurs. C'est ce que nous allons tâcher de faire.

D'abord, un principe avoué par tous les interprètes de l'Ecriture, c'est que tout ce qui ne tient point immédiatement aux vérités nécessaires au salut, ne fait point partie essentielle de la révélation. Ainsi, mal à propos voudroit-on argumenter des paroles de l'Ecriture pour étayer des systèmes, soit de physique, soit de géologie, soit d'astronomie, etc., parce qu'aucune de ces sciences ne nous est enseignée par elle directement. Et pourquoi? c'est qu'aucune de ces sciences n'est nécessaire à l'homme pour se sauver. Qu'importe, en effet, pour être homme de bien, de croire que le soleil tourne autour de la terre, ou la terre autour du soleil; que la terre ait été créée il y a six mille ans, ou depuis six cents mille années? La seule chose qu'il lui importe de savoir sur cette matière, et que l'Ecriture ne laisse point ignorer, c'est

que le monde n'existe point de lui-même; c'est que Dieu en est le véritable auteur; qu'il l'a créé, parce qu'il l'a voulu, quand, et de la manière qu'il l'a voulu, étant un être indépendant et libre dans toutes ses opérations; qu'il l'a créé bon, parce qu'il est lui-même infiniment bon. Voilà ce qu'enseigne le premier chapitre de la Genèse, et rien de plus.

Cependant, dira-t-on, Moïse qui en est l'auteur, a décrit en détail l'histoire de la création, laquelle contient des erreurs de physique et de chronologie fort grossières; car il a fait le monde beaucoup plus moderne qu'il ne l'est en effet, et il compte des jours avant qu'il existât aucun signe pour les marquer; c'est-à-dire, avant que le soleil, la lune et les étoiles eussent été créés. Or, qui débite de pareilles absurdités, en fait de physique et de chronologie, peut bien en répandre quand il s'agit de théologie et de morale. Certes, la méprise seroit grande, si elle étoit telle qu'on voudroit le faire entendre. Mais que dit le texte de la Genèse? *Au commencement, ou dans le principe de toutes choses, Dieu créa le ciel et la terre.*

Or, qui dit au commencement, ne fixe aucun temps. Et qui pourroit le fixer, si, comme il est possible, Dieu qui est éternel, a créé le

monde (1) de toute éternité? non que je prétende pour cela que le monde soit coéternel à Dieu; car pour être coéternel à Dieu, il faudroit qu'il fût necessairement existant comme Dieu, et aussi parfait que lui, ce qui répugne à l'idée que nous avons de la divinité. Mais quand je dis que le monde peut exister de toute éternité, j'entends par là que Dieu a pu le créer depuis un temps illimité, par rapport à l'homme, comme on pourroit dire avec la même vérité, que l'univers est infini en étendue, par rapport à nous, quoique très-fini par rapport à Dieu. Ainsi que l'on prouve, si l'on veut, que la terre a six cent mille ans d'ancienneté et plus, ou qu'elle n'en a que six ou sépt, cela ne contredit en rien les paroles de la Genèse, qui dit qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre, sans fixer la date de leur commune origine.

Elle la fixe dans la suite, répliquera-t-on, lorsqu'elle marque celle d'*Adam* et de ses descendans, qui ne remontent qu'à six ou sept mille ans, et qui furent créés pour ainsi dire avec la terre.

Mais est-il vrai que l'origine de la terre et

(1) Par monde, on entend ici l'universalité des êtres créés.

la naissance du genre humain datent de la même époque, suivant le récit de Moïse? Rien assurément ne paroît favoriser cette interprétation, ou plutôt les paroles de la Genèse indiquent positivement le contraire, puisqu'après avoir dit en deux mots, et comme en un chapitre séparé, qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre, elle reprend ainsi en forme de narration : *mais la terre étoit vide et déserte.* Et pourquoi étoit-elle vide et déserte? si ce n'est parce qu'elle étoit privée d'êtres vivans et organisés, dont sans doute elle avoit déjà été peuplée; car on ne peut être vide et dépouillé de choses qu'on n'a point encore possédées. Ensuite elle ajoute que *cette même terre se trouvoit couverte d'eaux, et ces eaux revêtues d'une atmosphère opaque et ténébreuse;* ce qui n'annonce certainement point un cahos où tous les élémens seroient confondus, puisqu'ils sont ici séparés en grandes masses.

Sans doute Dieu a pu créer de cette manière la terre dans son principe. Mais l'a-t-il fait? ou bien étoit-elle une boue détrempée, comme quelques-uns l'ont pensé, et dont les divers élémens se sont séparés, arrangés et combinés suivant les lois de leur pesanteur respective et des affinités chimiques? ou bien, selon d'autres, un globe de feu qui, en se refroidissant,

auroit produit les divers élémens dont elle est composée? C'est ce qui ne nous a pas été donné de savoir jusqu'à présent, et qui peut-être ne le sera jamais; car la nature primitive du globe terrestre, comme tous les premiers principes des choses, est un véritable *Protée*, qui échappe dès qu'on veut le saisir.

*Fiat lux.* Que la lumière soit faite. Ainsi l'ordonne l'Etre-Suprême. Aussitôt les ténèbres font place à la lumière : *Et facta est lux.* Elle perce, cette lumière, l'atmosphère opaque dont étoit couvert le globe terrestre, et arrive à sa surface liquide. Mais toute la terre ne jouit point en même temps du bénéfice de cette lumière. Une partie de sa surface est éclairée, tandis que l'autre est plongée dans l'obscurité. *Divisit per medium lucem a tenebris, appellavitque lucem diem et tenebras noctem.* De là le jour et la nuit. Mais d'où lui vient cette alternative de jour et de nuit? Est-ce que la lumière n'étoit point universellement répandue dans l'univers, et qu'elle tournoit autour de la terre comme sur un centre immobile? Telle a été l'opinion des disciples de *Ptolomée* et de nos ancêtres, qui ne jugeoient que sur les apparences; ou plutôt n'est-ce point que la terre tournant sur elle-même comme autour d'un axe, en vingt-quatre heures, présentoit successive-

ment à la lumière les différens points de sa surface, comme on le reconnoît aujourd'hui assez généralement? C'est sur quoi l'Ecriture garde encore le silence, parce qu'elle n'a pas prétendu nous enseigner le système physique du monde planétaire. Quoi qu'il en soit, le premier des jours que Dieu employa à ses divines opérations, fut composé du soir et du matin. *Factum est vespere et mane dies primus.* Et c'est à cette époque et non à celle où parurent les astres, le soleil, la lune et les étoiles, que commence la chronologie sacrée, la foi nous apprenant qu'alors, selon St.-Paul, les siècles prirent leur cours à la parole de Dieu, dont la vertu toute puissante et non celle des astres lumineux rendit les objets visibles sur la terre. *Fide enim intelligimus ordinata esse sæcula Dei, ita ut non ex lucescentibus (astris) res factæ sint visibiles.* Ep. de St. Paul aux Héb., ch. 11, v. 2.

Au second jour il se forme un firmament qui sépare les eaux supérieures d'avec les inférieures, par ordre du souverain architecte; c'est-à-dire qu'une partie des eaux qui couvroient le globe terrestre se vaporisant, à la faveur d'une chaleur plus grande, qu'excite la lumière, s'élève et se soutient en l'air, appelé le ciel atmosphérique, bien différent de celui que Dieu créa au commencement avec la terre.

Au moyen de cette évaporation et de l'écoulement d'une partie des eaux, auxquelles Dieu commanda de se retirer en un même bassin le troisième jour, la terre qui étoit sous l'eau se découvre en certains endroits, et présente une face aride, qu'on appelle des îles ou des continens, tandis qu'on nomme mer le rassemblement des eaux. Alors la terre devenue féconde par la parole divine, se couvre de verdure, de plantes et d'arbres fruitiers de toute espèce, qui ont en eux-mêmes la faculté de se reproduire. D'où il suit que les végétaux existent avant l'apparition du soleil et des astres, la chaleur que produit la lumière suffisant pour les faire croître et les nourrir, ainsi que l'expérienee le démontre. Mais les animaux en général ont besoin d'une chaleur plus grande; c'est pourquoi Dieu n'en peuple les eaux, la terre et l'air, qu'après leur avoir découvert le disque du soleil, c'est-à-dire après le quatrième jour expiré. Tel est l'ordre de l'opération divine dans l'œuvre des six jours, suivant le texte de la Genèse; ordre simple en lui-même et entièrement conforme aux lois de la nature, maintenant établies.

Cependant, objecte-t-on, dans le récit de Moïse, on voit paroître la lumière avant qu'aucun astre fût créé; on y voit aussi une distinc-

tion de jour et de nuit, avant qu'il existât aucun signe propre à la produire, ce qui est contraire à la nature.

Mais croit-on que Moïse eût pris sur lui d'ordonner ainsi sa narration, s'il n'y eût été forcé par une raison supérieure? En effet, ne voit-on pas que la lumière existoit avant qu'il fût question de compter les jours? Et qui a dit que le soleil, la lune et les étoiles ne concourussent point à l'apparition de cette lumière? De ce que ces astres n'étoient point visibles pour la terre, s'ensuit-il qu'ils ne fussent point créés? Il est certain que le feu existoit, puisque l'eau étoit fluide. Or, le feu ne se fait-il pas sentir sans donner aucune lumière, et la lumière sans la vue d'aucun astre lumineux? Sans doute le soleil existoit, puisque Dieu l'avoit créé en même temps que le globe terrestre. Car, qu'est-ce que le ciel, dont parle la Genèse au premier verset, si ce n'est cette voûte immense que nous voyons parsemée d'une multitude innombrable de corps opaques et lumineux? Mais ces astres étoient restés invisibles pour la terre, parce que celle-ci étoit enveloppée d'une atmosphère si dense, que leur lumière ne pouvoit la pénétrer, jusqu'à ce que cette atmosphère, rendue perméable aux rayons de cette lumière par la parole de Dieu, eût acquis un certain

degré de transparence. Avec cette demi-transparence la terre jouit du bienfait de la lumière, mais sans la vue des corps mêmes qui l'occasionnent, ou qui en sont la source (1). Et comme elle tournoit sur son axe, ainsi qu'elle fait aujourd'hui, elle en jouissoit successivement par les différens points de sa surface. De là l'alternative du jour et de la nuit, qui peut exister naturellement, sans que le soleil se montre à la terre. Voilà précisément ce que dit la Genèse dans son récit, qu'on cherche en vain à critiquer.

Pourquoi donc, réplique-t-on, Moïse affirme-t-il positivement après le troisième jour expiré, que Dieu fit le soleil, la lune et les étoiles pour présider au jour et à la nuit, et qu'il les plaça dans le firmament du ciel, afin qu'ils servissent de signes propres à marquer les temps, les jours, les mois et les années, et qu'il fit tout cela par rapport à la terre? N'est-ce pas ce qui s'appelle placer l'effet avant la cause?

(1) Je dis qui l'occasionnent on qui en sont la source, parce qu'il règne sur cela deux opinions différentes. Newton prétend que la lumière est une émanation continuelle des corps lumineux, par eux-mêmes. Descartes a dit que ces astres mettent seulement en activité cette lumière universellement répandue dans l'espace.

Réduit à épiloguer sur les mots, afin de trouver Moïse en défaut, on veut que quand Dieu commande aux luminaires, *sint luminaria*, de montrer leurs disques à la terre, ce soit les créer; comme si d'écarter l'obstacle qui empêche un flambeau d'être aperçu, étoit lui donner l'existence. Or, Dieu, comme nous l'avons déjà dit, n'avoit-il pas créé tous ces luminaires en créant ensemble le ciel et la terre au commencement de toutes choses? Que si Moïse, au quatrième des six jours, ajoute que Dieu voulut qu'ils servissent alors à éclairer la terre, et qu'ils fussent pour elle des signes propres à marquer différentes périodes de temps, comme s'ils étoient faits uniquement pour elle à l'instant, il énonce d'abord un fait, qui est que ces astres étant devenus invisibles pour la terre, l'acte par lequel ils sont rendus visibles, devient pour elle une sorte de création, qui les fait sortir du néant à son égard; il enseigne en outre une vérité que tout homme sensé et raisonnable se plaît à contempler avec admiration et reconnaissance envers l'auteur de son être. En effet, quel est celui qui ne se dise à soi-même, sans craindre d'être taxé d'un fol orgueil, c'est pour moi que tous ces ouvrages ont été faits? Oui, c'est pour la terre et pour chacun de nous en particulier, que toutes ces choses ont été faites,

puisque nous en jouissons tous également, quoique vraisemblablement elles appartiennent aussi à d'autres mondes que nous ne connoissons pas : car tel est l'ordre, l'union, l'ensemble et l'harmonie des œuvres du Tout-Puissant, que chaque partie semble faite pour le tout, et le tout pour chaque partie. En sorte que chaque homme peut se regarder comme centre de l'univers, c'est-à-dire d'une sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

Qu'est-ce donc que le globe terrestre, d'après le texte de la Genèse, ainsi expliqué? Est-ce une terre peuplée nouvellement et pour la première fois? ou une vieille planète très-anciennement habitée, laquelle ayant subi une grande révolution, a eu besoin d'être régénérée, après l'extinction de tout être vivant et organisé? C'est sur quoi l'Ecriture garde le silence, et ce que Dieu, sans doute, a voulu abandonner aux discussions humaines.

Vous donc, qui désirez savoir depuis quel temps la terre existe, savans de toutes les nations, creusez, fouillez dans ses entrailles, examinez scrupuleusement toutes les parties dont elle est composée. Si vos recherches aboutissent à découvrir qu'elle est aussi nouvelle que le genre humain qui l'habite maintenant, la Genèse ne s'y oppose en aucune manière. Si

au contraire vous trouvez qu'elle est infiniment plus ancienne que nous, elle vous l'accorde également, pourvu que vous reconnoissiez qu'elle ne s'est point faite d'elle-même, et qu'elle n'est point l'effet du hasard ou d'une force aveugle et nécessaire.

Mais l'état de désolation qui régnoit sur la terre, quelle qu'en soit l'origine, a-t-il été dissipé en six jours, de vingt-quatre heures chacun, comme semble l'indiquer le récit de Moïse; ou bien ces jours ne sont-ils point des périodes d'un temps beaucoup plus long, et fixées par des époques tracées par la nature, ainsi que l'imaginent certains naturalistes, qui soutiennent que l'univers a été formé tout d'un jet et assujéti à des lois invariables, et que les divers accidens qui se montrent de temps à autre, en sont une suite nécessaire, sans que jamais la Providence ait besoin d'y retoucher? On suppose, par exemple, d'après ces principes, que la terre peut avoir été originairement une éclaboussure du soleil, produite par le choc d'une comète; que cette éclaboussure, pirouettant sur elle-même, s'est arrondie; que poussée par la force centrifuge et retenue par la centripète, elle a tourné autour du soleil comme une fronde autour de la main qui la retient; que cette éclaboussure se refroidissant peu à peu, a formé

un noyau opaque, ensuite une mer qui le couvre, puis une atmosphère perméable d'abord à la lumière, et bientôt après aux rayons directs des corps lumineux; qu'enfin cette éclaboussure, devenue terre habitable, a produit d'elle-même et par une vertu qui lui est propre, premièrement des herbes et des plantes, en second lieu des animaux de toute espèce, et cela sans germes préexistans et sans matrice aucune, excepté celle de la terre, qui par conséquent est véritablement et à la lettre, la mère commune de tous les vivans, comme la représentoit la fabuleuse antiquité. Ainsi s'explique naturellement, suivant *Buffon*, l'œuvre des six jours, en prêtant à chaque opération le laps de temps qui lui convient; et ces périodes de temps, qu'on appelle jours, équivalent à des millions d'années.

Que la terre et tout le système planétaire dont elle fait partie, soient le résultat d'un choc de comète passant au travers du soleil, c'est un accident si grand, si considérable, qu'on aura bien de la peine à se persuader qu'il ait jamais eu lieu. On aimera mieux croire que la terre et tout ce qui l'accompagne furent jetés en moule en même temps que tout le reste de l'univers. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, est-il probable que le chaos qui régnoit

alors sur la terre, et qui ne ressemble en rien à l'état où elle se trouvoit avant l'œuvre des six jours, ait pu se débrouiller de la manière dont on vient de le décrire, par une suite des lois générales de la nature? Nous l'ignorons complétement, et ce seroit une grande témémité d'oser l'affirmer. Mais ce que nous savons certainement, c'est que jamais la terre n'a eu la fécondité génératrice qu'on lui attribue, qu'elle ne produit d'elle-même ni végétaux, ni animaux, et que si les germes et les semences qui les contiennent venoient à être détruits par un accident quelconque, en vain le soleil échaufferoit la terre, en vain la rosée du ciel l'humecteroit, on ne verroit ni plantes orner sa surface, ni poissons nager dans les eaux, ni volatiles fendre la plaine de l'air, ni quadrupèdes bondir dans les champs et les bois; la terre seroit vide et déserte comme avant l'œuvre des six jours. *Terra esset inanis et deserta.* C'est une vérité attestée par l'expérience de tous les siècles. Car, qui a jamais vu paroître, depuis que le monde existe, une nouvelle espèce de plantes et d'animaux? On a beau dire que l'on ne connoît point toutes les forces de la nature, et chercher, dans de prétendues molécules organiques, comme Démocrite dans ses atômes, de quoi étayer une génération spon-

tanée d'animaux, on ne viendra jamais à bout de persuader à un homme sensé et raisonnable, qu'un pré puisse produire des moutons, ni un champ en friche ou labouré, des hommes tout armés, comme du temps de *Jason* et de *Cadmus*.

Mais peut-être la terre épuisée à force de produire, est-elle devenue stérile; car ne dit-on pas tous les jours qu'une terre perd de sa fécondité? Sans doute; mais il s'agit alors d'une fécondité nutritive et non génératrice. Ainsi, supposé que la terre soit une croûte détachée du soleil par le choc d'une comète, ou que créée en même temps que tout le reste de l'univers, elle ait subi une révolution qui l'ait totalement privée d'êtres vivans et organisés, toujours est-il constant que ces deux règnes de la nature n'ont pu lui être restitués que par un ordre particulier de la Providence, qui gouverne le monde. Le récit de Moïse est donc inébranlable, quant à cette partie. Or, si l'on est forcé de reconnaître que la providence divine soit intervenue pour la formation des animaux et des végétaux qui sont sur la terre, pourquoi ne pas penser qu'elle ait fait la même chose pour en débrouiller le chaos, ou plutôt pour la tirer de l'état de désolation où elle étoit plongée, et y mettre l'ordre et l'arrangement que nous voyons? L'un n'est pas plus difficile à

croire que l'autre, et ne répugne pas davantage à la sagesse divine. D'ailleurs pourquoi Dieu auroit-il laissé cette planète inhabitée et inhabitable pendant des millions d'années? et pourquoi auroit-il employé une multitude de siècles à former un ouvrage qu'il pouvoit achever en un instant, et qu'il a jugé à propos de terminer en six jours, suivant le texte de la Genèse, pour nous faire sentir qu'il est parfaitement maître de la matière et de son opération (1)? Pourquoi

---

(1) La formation du ciel et de la terre en six jours est un des points les plus importans de la révélation. Car si cette œuvre eût été faite en un instant et tout d'un coup, on auroit pu la regarder comme le produit d'une force aveugle et nécessaire. Si au contraire elle n'eût été achevée qu'en un temps fort long, on auroit pu croire qu'elle étoit l'effet des lois générales de la nature. De là vient que ceux qui n'envisagent Moïse que comme un philosophe, et la Genèse comme une histoire purement physique de la formation du globe terrestre, cherchent tous à convertir ces jours en périodes ou époques, malgré la clarté et la précision avec lesquelles Moïse s'exprime en sens contraire. Sans doute Moïse, élevé à la cour de Pharaon, fut instruit, comme il le dit lui-même, dans toutes les sciences des Egyptiens. Mais comment ne voit-on pas qu'en voulant faire de Moïse un simple naturaliste, on en fait un imposteur et le plus grand des imposteurs, puisqu'il se donne conti-

encore. . . . Mais à quoi bon en dire davantage? On ne persuadera jamais en raisonnant, des hommes qui veulent absolument que la nature ait tout fait d'elle-même, et qui prétendent que ses lois, inaltérables en leur essence, ne souffrent aucune exception. C'est qu'il y a des opinions erronées auxquelles on se complaît, et qui sont tellement enracinées dans les esprits, que rien ne peut les extirper. En général, trois grandes erreurs ont partagé la vie du genre humain, presqu'entièrement depuis sa naissance jusqu'à présent, l'*athéisme,* le *polythéisme* et le *naturalisme.* La première, issue de l'abondance et d'une suite permanente de prospérités et de plaisirs, dont jouirent les premiers hommes au sortir du Paradis terrestre, fut noyée dans les eaux du déluge. La seconde, fille de l'ignorance et des passions qui s'emparèrent du cœur et de l'esprit humain après cette grande catastrophe, eut besoin d'être corrigée par des prodiges et des miracles sans nombre, propres à rappeler l'homme à l'unité de Dieu.

---

nuellement pour un envoyé de Dieu, pour son minitre, pour son prophète, etc.; et qu'il prétend prouver sa mission extraordinaire par des miracles de toute espèce, faits sous les yeux d'un peuple entier, et cela pendant quarante années consécutives.

La troisième, fruit d'un libertinage philosophique, ne pourra l'être qu'en ébranlant de nouveau le ciel et la terre, et en renversant toutes les lois de la nature.

On voit bien maintenant pourquoi Dieu n'a pas créé le monde suivant le système des naturalistes. S'il l'eût créé de cette manière, il auroit perdu toute espèce de rapport moral avec sa créature. Endormi par la prospérité et gouverné par une habitude continuelle de lois constantes et invariables, le genre humain auroit oublié totalement son auteur.

La Genèse, dira-t-on enfin, a une chronologie, et cette chronologie, qui ne remonte qu'à six mille ans environ, ne s'accorde nullement avec les périodes, ni les longues chroniques que nous ont transmises les Egyptiens, les Chaldéens, les Perses et les Indiens, etc.

Sans doute il suffiroit pour écarter l'objection, de répondre que toutes les chroniques dont il s'agit ne contenant aucun fait historique qui mérite la moindre créance, ou dont la supposition ne soit évidente, elles ne peuvent être regardées comme de vrais monumens chronologiques appartenant à l'histoire des peuples dont elles portent le nom. En effet, quelle apparence que ces peuples nous eussent transmis

des dates historiques sans aucun fait authentique qui les caractérise! Or, une chronologie sans faits doit passer pour une chimère aux yeux de tout homme sensé. Peut-être aussi ces différentes chroniques ne nous paroissent-elles invraisemblables que faute de les entendre. Or, c'est ce que vient de prouver M. De Lamardelle dans un ouvrage récemment publié sous le titre d'*Organisation de l'Univers,* où il fait voir que toutes les chroniques des anciens peuples se rapportent exactement à l'histoire de la Génèse par Moïse.

Mais que sont, demandera-t-on, ces longues périodes que nous tenons des mêmes peuples? Quand il seroit impossible de satisfaire à la question, il n'en est pas moins vrai qu'on n'en pourroit tirer aucune conséquence contre le livre de la Genèse. Mais maintenant on peut assurer que ces périodes ne sont réellement que des sommes de temps, calculées par des astronomes anciens, pour faire coïncider les mouvemens du soleil, de la lune et des étoiles à certaines époques, comme l'ont parfaitement démontré plusieurs savans de nos jours (1).

---

(1) Bailly, *Histoire de l'Astronomie,* d'après Jean-Domin. Cassini ; et tout récemment Gilbert.

Quoi qu'il en soit, insistera-t-on, ces périodes étant fondées sur des observations astronomiques, elles ont dû exiger une multitude de siècles pour être portées au degré de perfection où elles se trouvent : conséquemment leur origine est antérieure à la Genèse. Quoi donc! est-ce que pour former de telles périodes, il est nécessaire de les avoir parcourues en entier? ne suffit-il pas d'en connoître les élémens? Or, il est certain que pour connoître ces élémens, quelques siècles suffisent à des hommes qui savent observer avec intelligence; et certes, en Egypte et en Chaldée on possédoit cette science à un degré éminent, à en juger par la perfection et la solidité des instrumens astronomiques, dont il nous reste des vestiges dans ces superbes aiguilles gnomoniques, que le temps et la barbarie des siècles n'ont pu détruire entièrement, ainsi que dans ces immortelles pyramides, où des prêtres voués par état à l'étude de la nature et à l'instruction publique, s'ensevelissoient comme dans un tombeau, pour être à portée d'observer sous un ciel pur et serein, pendant le silence de la nuit, à la faveur d'une lampe sépulcrale, les divers mouvemens des corps célestes. Quoiqu'il n'existe plus de traces de la tour de Babel, personne n'ignore que cette tour, si fameuse par la confusion des langues,

dont elle fut l'occasion, devint aussi chez les Chaldéens un célèbre observatoire (1).

(1) J'ai dit, qui en fut l'occasion et non la cause. A la vérité on a long-temps cru que l'orgueil et la vanité avoient présidé à la construction de la tour de Babel, et avoient été la cause de la confusion des langues. C'est une erreur de la *vulgate*, qui met dans la bouche des arrière-petits-fils de Noé ces paroles insignifiantes : Célébrons notre nom, *celebremus nomen*, au lieu de *elevemus signum*, élevons un signal, *antequam dispergamur*, avant de nous disperser. En effet, quelle apparence que des hommes à peine échappés du déluge aient formé le projet insensé de rendre leur nom célèbre par l'érection d'une tour monstrueuse? il est bien plus naturel de penser avec le savant *Goguet*, qu'au lieu d'être un monument d'orgueil, la tour de Babel ne fut originairement qu'un grand phare élevé au milieu des vastes plaines de la Chaldée, pour servir de point de ralliement aux peuples de cette contrée, qui, craignant de s'égarer sur une terre sauvage et déserte, se pressoient autour de cet édifice, auquel ils ajoutoient de nouveaux étages, à mesure qu'ils étoient forcés de s'en éloigner. C'est pourquoi Dieu, qui vouloit repeupler promptement la terre, prit le parti de confondre leur langage, ou plutôt, suivant l'hébreu, de changer leur prononciation, afin d'isoler totalement des hommes obstinés à rester unis ensemble en un même lieu.

Le bon sens et la raison portent à croire également que les pyramides d'Egypte furent bâties pour servir

On ne peut donc rien conclure contre la chronologie de la Genèse, d'aucun monument antédiluvien, puisqu'il n'en existe point, ni de toutes les longues périodes que l'on tient des anciens peuples, puisqu'il est évident que ces longues périodes, entièrement détachées de leur histoire, peuvent être le résultat d'observations astronomiques, faites dans un espace de temps beaucoup plus court que celui qu'elles embrassent.

Mais sans aller chercher si loin la possibilité de former en peu de temps ces fameuses périodes, prenons pour exemple celle de 600 ans, si vantée par les astronomes modernes pour son antiquité et son exactitude, et dont on prétend que la découverte a dû coûter des milliers d'années. En effet, qu'un homme vive seu-

de fanaux, à l'instar de nos clochers, lorsque ce pays entièrement inondé, formoit comme une vaste mer, et que l'astronomie, qui en avoit tracé les fondemens et dirigé les angles vers les quatre points cardinaux de l'horizon, s'en saisit en même temps pour faire des observatoires; car il n'est nullement probable que des rois aient fait élever de pareilles masses, uniquement dans la vue de satisfaire leur orgueil ou de s'ériger un tombeau. Que quelques-uns d'entr'eux aient souhaité d'y être déposés après leur mort, cela peut être; mais le public y trouvoit également son avantage.

lement 80 ans et qu'il observe le ciel constamment pendant cette courte durée en supposant le zodiaque déjà connu, et le jour astronomique divisé en trente parties égales au lieu de 24 pour plus grande facilité; on peut assurer qu'au bout de 60 années d'observation il pourra former la période luni-solaire de 600 ans, et voici comment. Supposons que la lune rencontre le soleil au tropique du capricorne, le 21 décembre à minuit, et que là commence l'observation. Au bout de 20 ans la lune rencontrera le soleil le 20 du même mois à minuit, plus $\frac{1}{30}$ de jour. Après 20 autres années la même rencontre aura lieu le 20 décembre à minuit, plus $\frac{2}{30}$ de jour. Enfin, au bout de trois fois 20 années, qui font 60, la même rencontre se fera encore le 20 décembre à minuit, plus $\frac{3}{30}$ de jour. Conséquemment au bout de 10 fois 60, qui valent 600 ans, la fraction de jour devenant un entier, la rencontre se fera exactement le 21 décembre à minuit, comme la première fois, et voilà la fameuse période trouvée. Maintenant il est visible qu'ayant une fois l'élément de la période, le reste n'est plus qu'une affaire de calcul. Or, comme le premier élément est 20, le second 40, et le troisième 60, si l'on eut été sûr au bout de chaque vingtaine d'années d'en approcher toujours d'un trentième de jour,

il est clair que sans une plus longue observation, en multipliant 20 par 30, on auroit eu tout d'un coup 600 ans. Mais probablement on crut devoir s'en assurer par deux ou trois époques consécutives. De là cette période de 60 ans, appelée *sosos* chez les Chaldéens, d'où naquit le *néros* de 600 ans, en multipliant 60 par 10; et enfin, le *saros* de 3,600, produit de 600 par 6. Telle fut sans doute la marche que suivirent les inventeurs de cette période après le déluge. Car elle ne peut remonter au-delà, puisque sa base est une année tropique plus courte que l'année sidérale antédiluvienne de 20'.. 35''.. On voit par là que la période de 600 ans n'étoit pas si difficile à découvrir qu'on pense, surtout pour des hommes, qui tous les jours avoient le spectacle d'un beau ciel, comme les pasteurs de la Chaldée. Mais Bailli qui ne fut jamais qu'un astronome de cabinet, considérant l'exactitude de cette période basée sur une année tropique, telle à peu près qu'elle a été reconnue de nos jours, la présente comme une découverte merveilleuse, qui avoit exigé des milliers d'années d'observation. De là l'extension qu'il croyoit devoir donner à la durée du monde et l'étendue de connoissances en tout genre dont il gratifie les hommes du premier âge, auxquels il attribue l'invention de cette

période. Quant aux monumens qu'il cite pour appuyer son opinion, il est probable que ces monumens examinés de près et sans prévention seroient reconnus pour appartenir à des temps postérieurs au déluge. Nous ne connoissons véritablement de l'époque antédiluvienne que ce que nous en ont transmis les livres sacrés des Hébreux, au rang desquels nous sommes bien éloignés de placer l'*Histoire des Antiquités judaïques* par *Joseph*. Tant que Joseph ne s'écarte point des livres sacrés on peut compter sur ce qu'il raconte. Mais quand il y mêle du sien, on doit le mettre au rang de ces docteurs, dont J. C. avertit de se défier, en ce qu'ils substituent souvent à la vérité des traditions chimériques. Telle paroît être celle de ces deux colonnes qu'il dit avoir été érigées par les enfans de *Seth* pour perpétuer la mémoire des sciences et des arts, en cas d'un déluge de feu ou d'eau qu'ils prévoyoient devoir arriver. Car peut-on penser que les hommes de ce temps-là fussent si prévoyans? on sait qu'ils méprisèrent les menaces d'*Hénoch* et les prédictions de *Noé*. Ce qui doit porter à croire qu'ils se seroient également moqués de ces deux colonnes et les auroient détruites, si elles avoient existé. D'ailleurs, ignore-t-on que les arts sont enfans du besoin, et que si l'homme

n'étoit stimulé par des besoins impérieux, il végéteroit comme ces sauvages de l'Amérique méridionale qui passent leur vie à boire, à manger et dormir sans inquiétude et sans souci. Or, avant le déluge, la terre également féconde en tout temps n'exigeoit presque aucun travail pour satisfaire aux besoins de ses habitans. C'est pourquoi, lorsque le déluge arriva, il trouva, dit J. C. (en St. Luc, ch. 16), les hommes appliqués, non à méditer sur les sciences et sur les arts, ni à bâtir et à trafiquer comme ceux de *Sodôme* et de *Gomorre*, lors de l'embrasement de ces deux villes; mais uniquement occupés à célébrer entr'eux des noces et des festins. C'est ainsi que J. C. caractérise les hommes antédiluviens.

Citera-t-on l'arche de Noé comme un monument de l'industrie antédiluvienne? Mais qu'est-ce que cette arche, dont Dieu dicta lui-même les dimensions? sinon un coffre de bois construit de la manière la plus simple et qu'aucun des contemporains de Noé ne sut, ou ne voulut imiter. Tant étoit grande leur apathie et leur sécurité!

En vain voudroit-on appuyer le système contraire par la prétendue antiquité du zodiaque, dont un érudit moderne a cru pouvoir faire remonter l'invention à plus de treize mille

ans au-dessus de l'ère vulgaire, en raisonnant ainsi :

« Comme la situation de l'Egypte et l'inon-
« dation du *Nil* y placent les saisons à l'inverse
« de la plupart des climats tempérés de l'Asie
« et de l'Europe, de manière que le printemps
« de l'Egypte se rencontre vers le commence-
« ment de l'automne de ces derniers; il est
« clair, a dit l'académicien *Dupuis*, qu'on dut
« adopter en Egypte un calendrier absolument
« opposé à celui des autres pays, en mettant
« le premier signe du zodiaque où ceux-ci pla-
« cent le septième. Or, poursuit-il, comme le
« zodiaque égyptien est le même que celui qui
« est adopté partout ailleurs, et *que ce zodiaque*
« *tel qu'il existe ne convient qu'à l'Egypte*, il
« s'en suit que son invention doit être attribuée
« à ce pays préférablement à tout autre. » Maintenant, continue toujours le même auteur, le
« premier signe du zodiaque, savoir, le *bé-*
« *lier*, qui a dû être originairement en Egypte
« le signe du printemps, se trouve dans la
« constellation du *verseau* par l'effet de la pré-
« cession des équinoxes, qui rend l'année tro-
« pique plus courte que la sidérale. Donc, con-
« clut-il, ce signe a rétrogradé de plus de sept
« constellations : ce qui n'a pu s'effectuer que
« dans l'espace de plus de quinze mille années,

« qui se sont écoulées depuis l'invention du « zodiaque jusqu'à nos jours, le mouvement « rétrograde des étoiles fixes, par rapport « aux points équinoxiaux, étant de trois cent « soixante degrés, ou du cercle entier de la « sphère en vingt-cinq mille six cents ans à peu « près ». Tel est le raisonnement de l'académicien *Dupuis*, dans sa *Dissertation sur l'origine des Constellations du Zodiaque*. Et il faut avouer qu'il seroit difficile de le réfuter, si le fait qu'il suppose étoit fondé en réalité, c'est-à-dire, s'il étoit vrai que le zodiaque ne puisse convenir qu'au climat de l'Egypte. Mais quiconque voudra se donner la peine de vérifier le fait en question, par l'application des signes zodiacaux, placés à l'inverse des nôtres, trouvera au contraire que ces signes ne s'accordent ni avec le climat de l'Egypte, ni avec les différentes positions du soleil, auxquelles ils ont pourtant un rapport évident; car comment l'*écrevisse*, par exemple, qui marche à reculons, et qui, dans l'hypothèse de *Dupuis*, devoit répondre au solstice d'hiver, peut-elle représenter le soleil, qui acquiert alors une marche tout opposée? Comment la *chèvre* animal toujours grimpant, pourroit-elle figurer la marche rétrograde du soleil vers le solstice d'été? Comment le *sphynx* à tête de vierge

antée sur un corps de lion, qui précipitoit dans les eaux ceux qui ne savoient deviner ses énigmes, symbole évident du débordement du Nil, qui a lieu lorsque le soleil entre dans les signes du lion et de la vierge, comment, dis-je, ce sphynx auroit-il pu annoncer le retour périodique de ce débordement, et comment ce débordement auroit-il pu exister, si le soleil, au lieu d'avoir dépassé le tropique du cancer, eût encore été éloigné d'atteindre l'équinoxe du printemps ? Il y auroit bien d'autres objections à faire contre le système de *Dupuis*; mais celles-ci suffisent pour démontrer que l'Egypte ne peut, sous quelque rapport que ce soit, revendiquer pour elle l'invention du zodiaque. Elle ne le pourroit pas davantage dans le cas où il se trouveroit chez elle un zodiaque qui eût ses signes à l'inverse des nôtres; car alors que prouveroit cette inversion ? sinon que l'on auroit cherché à adapter au climat de l'Egypte un zodiaque qui ne lui convient en aucune manière. Ainsi, que l'Egypte ait eu un zodiaque semblable ou inverse du nôtre, il est certain que ce zodiaque, tel qu'il soit, n'appartient point à l'Egypte, mais à un peuple plus ancien en astronomie que les Egyptiens, et situé en un climat tout différent du leur. Or, ce climat est celui d'*Assyrie*, d'où la colonie d'Egypte l'em-

porta avec elle lors de son émigration, comme firent la plupart des autres peuplades, qui allèrent s'établir ailleurs. En effet, l'Egypte étoit trop fière et trop infatuée de son mérite, pour avoir emprunté hors de chez elle un zodiaque qui ne convient nullement à sa situation, si elle n'en avoit déjà été en possession avant sa fondation.

Maintenant, si l'on demande en quel temps s'est faite cette découverte si utile à l'agriculture, il suffira de dire que le zodiaque étant tout composé de figures symboliques relatives à la diversité des saisons, il ne peut remonter plus loin que la variété de ces mêmes saisons. Or, il paroît constant que cette variété n'avoit point lieu avant le déluge, d'après le témoignage unanime des historiens, tant sacrés (1) que profanes, d'après celui des poètes, qui tous représentent les premiers habitans de la terre comme jouissant d'un printemps perpétuel, d'une température toujours égale, et d'une durée de vie de plusieurs siècles; ce qui s'accorde parfaitement ensemble; car, qui doute que la

(1) En effet, suivant la Genèse, chap. 1, Dieu ayant divisé en deux également la lumière et les ténèbres, il devoit régner par toute la terre un printemps perpétuel.

constitution physique des premiers hommes, telle forte et robuste qu'on la suppose, n'eût pu résister si long-temps aux coups multipliés d'une température aussi variée qu'est celle que nous éprouvons maintenant? Ainsi, quelqu'étrange que puisse paroître le récit des historiens et des poètes touchant ce premier âge du monde, cependant on ne peut nier qu'il ne soit conforme à la nature. D'ailleurs, où auroient-ils puisé ces idées d'un bonheur imaginaire, si ce n'est dans la tradition qui s'en étoit conservée parmi les enfans de Noé?

Qu'on ne croie pas que le péché d'Adam et la condamnation prononcée contre lui par Dieu même, s'opposent à ce que les hommes aient pu jouir avant le déluge d'un état aussi heureux qu'on vient de le décrire. Sans doute l'homme après sa révolte fut condamné à mourir; mais la mort vint à pas lents. Il fut condamné à vivre du fruit de son labeur; mais ce n'étoit point un travail opiniâtre, comme celui auquel nous sommes maintenant assujétis. Il fut chassé du paradis terrestre; cela est vrai. Mais le lieu de son exil, la terre, ne devint point tout à coup rebelle et stérile, comme on se l'imagine ordinairement. Elle produisoit des fruits en abondance, dont il se nourrissoit sans beaucoup de peine et sans être obligé d'avoir recours à la

chair des animaux : ce qui fit qu'abusant de l'indulgence du Créateur, il se livra à toutes sortes d'excès. Dieu suscita le déluge pour le punir de son ingratitude et purger la terre des crimes qui l'infestoient. Alors la sentence prononcée contre l'homme dans le Paradis terrestre eut une rigoureuse exécution. Sa constitution s'altéra promptement, et la durée de sa vie s'abrégea au point de n'être plus que la dixième partie de ce qu'elle étoit auparavant.

Maintenant un fait non moins avéré que les précédens, par tous les monumens de l'histoire physique et morale du globe terrestre, c'est que le déluge qui a occasionné un si grand changement dans sa température, ne remonte guère à plus de quatre mille ans ; ce qui réduit nécessairement l'invention du zodiaque à des temps postérieurs. De plus, comme les arts sont enfans du besoin, il est probable qu'avant le déluge il n'existoit ni almanach, ni écriture. (1) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun

(1) Mais, objectera-t-on, comment sans almanach ni écriture, a-t-on pu conserver la mémoire des faits, la date des temps et le nombre des années de ceux qui ont vécu avant le déluge ? Pour répondre à cette objection, il suffira de remarquer que toute l'histoire de la Genèse n'embrasse qu'un très-petit nombre de faits importans à savoir et à retenir ; que toute la connois-

antiquaire jusqu'ici n'en a montré des vestiges qu'on puisse regarder comme authentiques. Si donc il est vrai de dire que cette terre existe depuis une multitude innombrable de siècles, certainement le monde qui l'habite maintenant est tout nouveau par rapport à elle, et Moïse a dit la vérité sur ce point comme sur tout le reste, en nous révélant l'époque très-peu reculée de la naissance du genre humain. Ainsi s'évanouissent toutes les objections faites contre la Genèse; ainsi disparoissent toutes les difficultés que sembloit présenter son récit.

Maintenant pour rappeler en peu de mots ce que contient cet admirable récit, qu'on se figure le ciel et la terre créés dans le principe de toutes choses; celle-ci roulant dans l'espace immense des cieux, autour du soleil, comme elle fait aujourd'hui, mais se trouvant vide et désolée, ensevelie sous un abîme d'eaux, ces eaux investies d'une atmosphère opaque et té-

---

sance des temps consistoit en une année sidérale facile à déterminer par le lever ou coucher héliaque d'une étoile quelconque; qu'enfin toute la chronologie antédiluvienne se réduit à l'époque de la naissance et de la mort de huit ou neuf chefs de générations, dont on pouvoit même décharger sa mémoire moyennant une marque grossière, ou avec de petits cailloux.

nébreuse. Qu'on se représente ensuite le *Très-Haut* daignant jeter sur elle un regard propice, et renouveler en sa faveur une des merveilles de la création, en lui rendant d'abord sa lumière, puis rétablissant son atmosphère, la tirant de dessous les eaux, l'ornant de végétaux, la repeuplant d'êtres vivans et organisés, et l'on aura le tableau véritable de l'œuvre des six jours.

Qu'on suppose en outre l'historien sacré transporté dans le sanctuaire de la divinité, et témoin de tout ce qui vient de s'opérer. Quel style empruntera-t-il pour peindre ce qu'il a vu? est-ce celui d'une pompeuse églogue, ou d'une ode pindarique? Mais ce seroit montrer l'enthousiasme du poète, plutôt que la majestueuse simplicité des opérations par lesquelles le *Tout-Puissant*, d'un seul mot, fait sortir du néant les plus étonnantes merveilles. Dieu dit, ainsi s'exprime Moïse:

« Que la lumière soit; et à l'instant la terre est éclairée.

Qu'un firmament se forme au milieu des eaux, etc.

Que les eaux se retirent en un même lieu, etc.

Que la terre se couvre de verdure et de plantes de toute espèce, etc.

Que le soleil, la lune et les étoiles montrent à la terre leurs disques lumineux, etc.

Que l'air, la terre et l'onde se peuplent d'animaux, de volatiles et de poissons.» Et à chaque parole qui sort de la bouche du Tout-Puissant, tout se fait, tout s'exécute ponctuellement suivant l'ordre qu'il a donné (1).

Alors quittant tout-à-coup la parole qui commande avec empire à toute la nature, et rentrant en lui-même pour prendre conseil de quelqu'un égal à lui, faisons, dit-il, l'homme à notre image et à notre ressemblance. En conséquence il met la main à l'œuvre et tire de son

(1) Quand Moïse fait parler Dieu à notre manière pour l'exécution de ses œuvres, c'est sa parole intérieure qu'il faut entendre, et non celle qui frappe les sens et dont Moïse lui-même est obligé de se servir pour exprimer ce qu'il veut dire. Mais quand Moïse représente Dieu donnant le nom à chaque chose qu'il a faite, il a voulu nous montrer par là que Dieu est l'auteur du langage, et que, comme instituteur d'Adam et d'Eve, il fut le premier nomenclateur et le premier grammairien du genre humain. Instruit par un tel maître, il n'est pas douteux qu'Adam lui-même, dans la suite, n'ait enrichi sa langue à mesure que le besoin se présentoit d'exprimer de nouvelles idées, comme on voit qu'il fit en effet en donnant aux animaux que Dieu amena devant lui, des noms propres à chaque espèce.

propre fond un être qui lui ressemble en sagesse et en intelligence. Ainsi l'homme sort immédiatement des mains du créateur; privilége unique qui, sans dégrader la majesté divine, relève infiniment la dignité de la créature qui en est l'objet. Or, comme tout ce que ce grand Dieu opère est bon et digne de sa sagesse, chaque chose qu'il fait il l'approuve, en jetant sur elle un regard de complaisance et lui donnant une bénédiction particulière. Tel est le langage de Moïse et le style dont il s'est servi pour peindre l'œuvre des six jours. Rien ne paroît l'émouvoir ni l'étonner. Sa narration est aussi simple que l'action qu'elle représente. C'est ainsi que les apôtres évangélistes ont tracé les actions et les événemens de la vie de J.-C. Racontent-ils les miracles qu'il a faits, c'est avec cette simplicité qui caractérise les œuvres de la toute-puissance divine. S'ils le font parler lui-même, aucun mouvement oratoire ne prépare ou n'accompagné ses discours. Il enseigne sans s'émouvoir les vérités les plus sublimes, et cependant la grâce et la persuasion coulent incessamment de ses lèvres. S'ils parlent d'eux-mêmes, ils le font avec une ingénuité qu'on ne sauroit s'empêcher d'admirer; ils ne cherchent ni à se faire valoir, ni à pallier leurs fautes, ni à cacher leur ignorance et leur grossièreté;

sincérité qui n'a d'exemple nulle part. Enfin, nulle passion, nul signe de colère et d'indignation ne se remarquent dans leurs écrits, pas même lorsque leur maître, trahi par un de ses disciples, est livré à ses ennemis, bafoué, conspué, flagellé et condamné au supplice des plus grands scélérats. Certes, un pareil langage, loin d'être bas et méprisable, est au-dessus de l'assiette de l'esprit humain, et prouve clairement que le véritable historien de ces œuvres est celui qui les a faites.

---

## Accord de la Genèse avec la Mythologie, et leur commune origine.

Aucun des philosophes, jusqu'ici, n'a osé se donner pour auteur de la religion, parce qu'ils savoient bien qu'elle existoit avant eux, et qu'ils l'avoient trouvée toute établie avant qu'ils se donnassent la peine de discuter ses principes et ses maximes, pour les appuyer ou les combattre (1). D'où vient donc cette religion dont l'origine se perd dans la nuit des temps chez tous les peuples du monde? Quelques-uns ont avancé qu'elle étoit l'ouvrage de la politique et le fruit des passions humaines. Ils se trompent; les passions humaines peuvent bien altérer la religion, mais non la créer. La politique peut aussi s'en servir comme d'un moyen pour arriver à ses fins; mais elle n'en est point l'inventrice.

(1) Fohé chez les Chinois, Zoroastre chez les Perses, et Numa chez les Romains, ne fondèrent point la religion qu'on leur attribue communément; ils en furent tout au plus les réformateurs, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes, en y ajoutant certaines pratiques et cérémonies. Mais ce ne sont point les pratiques et les cérémonies qui constituent le fond d'une religion.

La peur, dit-on, la feroit naître quand elle n'existeroit pas; car au milieu d'un naufrage ne voit-on pas l'homme destitué de ressource élever ses yeux au ciel pour implorer l'assistance d'un être supérieur à lui? Ce qui fait parler ainsi, c'est qu'on confond deux choses, l'homme imbu de religion avec celui qui n'en a point. Sans doute un homme qui a reçu quelques principes de religion par l'éducation, implorera le secours de la divinité dans un pressant danger; mais celui qui n'en a encore aucune teinture, à la vue d'un péril imminent s'enfuira, ou se cachera, ou se résignera, s'il ne peut faire autrement; et c'est à quoi se termineront toutes ses pensées et ses agitations. Mais quoi! la vue des merveilles de la nature ne doit-elle pas porter ceux qui les contemplent à rendre hommage à son auteur et à l'adorer intérieurement? Et quel culte lui rendroient des hommes qui ne le connoîtroient pas et qui s'ignoreroient profondément eux-mêmes? Une admiration stérile est tout ce que produit ce spectacle dans ceux qui en sont le plus enchantés, à moins qu'ils n'aient puisé ailleurs des sentimens de religion. Si le plus grand des philosophes, si Socrate en mourant ordonne à ses amis de sacrifier un coq à Esculape, comme pour le remercier de la délivrance

de son âme; c'étoit une ironie de sa part, ou un reste des préjugés de son éducation, ou peut-être afin de paroître se conformer à l'usage établi, comme il avoit fait durant toute sa vie; car bien qu'il diffamât en particulier l'idolâtrie, il ne laissoit pas de la pratiquer en public, comme le peuple d'Athènes. L'homme n'est donc point naturellement religieux. Je parle de cette religion répandue par toute la terre, que professoient même les païens, laquelle consiste, non seulement à adorer un être suprême, mais à se reconnoître pour son vassal et son débiteur, auquel il peut faire grâce en lui offrant des sacrifices et des prières.

Mais si c'est une erreur de penser que la religion soit le fruit ou de la réflexion, ou des passions humaines, ou de la politique, c'est une méprise plus grande encore de croire qu'en fait de religion, l'erreur ait précédé la vérité. Non, jamais les hommes ne se fussent prosternés devant une muette idole, s'ils n'avoient auparavant été instruits à le faire devant l'Etre-Suprême. Ainsi, le culte primitif a été sans contredit celui du vrai Dieu, que Dieu lui-même avoit dicté, lorsqu'il se manifestoit aux hommes d'une manière sensible et daignoit converser familièrement avec eux pour les instruire. Après qu'une infidélité criminelle de leur

part eut rompu ce commerce intime avec la divinité, et qu'elle se fut soustraite à leurs yeux, ils ne la perdirent pas pour cela de vue entièrement; ils la voyoient encore dans la nature; ils la voyoient surtout dans l'œuvre des six jours, nouvellement sortie de ses mains toutes-puissantes. L'image s'en retraçoit sans cesse à leurs yeux par cette admirable succession du jour et de la nuit. Afin d'en perpétuer le souvenir, ils la peignirent sous des emblèmes différens, au défaut de l'écriture alphabétique, qui sans doute n'étoit point encore née. Consacrés par un respect religieux, ces emblèmes devinrent pour leurs descendans une source d'erreur d'autant plus grande, qu'ils s'éloignèrent davantage de l'époque de cette institution. D'abord l'idée de la chose figurée s'altéra peu à peu dans l'esprit des hommes charnels et grossiers, puis elle se confondit totalement avec l'emblème. Alors oubliant le véritable objet de leur culte, ils s'attachèrent à l'écorce et à la figure. De-là l'origine de l'idolâtrie, qui régna généralement chez toutes les nations du monde, excepté chez les Hébreux (1). Ce culte ne fut

(1) Ce n'est pas qu'à cet égard les Hébreux fussent plus spirituels que les autres peuples. Au contraire, leur penchant pour ce culte sensuel et grossier paroît

point partout le même; il prit différentes formes, suivant le génie de chaque peuple. Chez les Orientaux et les Perses il se fixa à l'adoration des élémens, du feu, de la lumière et des astres, qui paroissent en être la source. Chez les Syriens, les Phéniciens et les Grecs, prenant un caractère plus animé, il devint celui de la nature personnifiée, tandis qu'en Egypte on vit l'homme se prosterner humblement devant les plus vils animaux, qui avoient servi de prototypes aux hiéroglyphes sacrés. L'origine de toutes les mythologies est donc la Genèse, ou la nature personnifiée, ensuite historifiée, enfin divinisée. C'est ce que nous allons démontrer, en comparant l'œuvre des six jours avec les élémens de la mythologie la plus connue, qui est celle des Grecs. Mais avant d'entrer en matière, il est bon d'observer que dans le langage figuré de la mythologie les termes

---

avoir été porté jusqu'à la fureur. Car malgré toutes les précautions que Dieu, qui étoit leur législateur, avoit prises pour les en garantir, malgré les remontrances, les exhortations et les menaces de ses prophètes, malgré les châtimens et les peines qu'il leur infligeoit, ils se laissoient entraîner à chaque moment à l'idolâtrie. Il n'y eut que la dure et longue captivité de Babylone qui les en corrigea totalement.

de filiation, de mariage, de fraternité, etc., signifient ordinairement succession, union, conjonction de choses dans l'ordre de la nature et des temps.

Parmi une infinité de preuves historiques que nous pourrions donner en faveur de l'opinion que nous venons d'émettre touchant la religion primitive et sur l'origine de l'idolâtrie, nous nous contenterons de citer un passage d'*Hérodote,* le premier et le plus savant historien de la Grèce. C'est dans son second livre intitulé *Euterpe*, p. 175 de la version latine, imprimée à Lyon en 1551. Après avoir parlé fort en détail du culte religieux chez les Egyptiens, passant à celui des Grecs, il assure « qu'il « tient de la bouche même des prêtres de *Do-* « *done,* ce sont ses propres termes, que les « *Grecs,* les *Pélages* et les peuples de la *Samo-* « *thrace,* dont les précédens étoient issus, *avoient* « *commencé par adorer des dieux sans nom,* « *qui n'étoient représentés par aucune figure;* « que le culte idolâtre avec ses différens attri- « buts leur étoit venu du commerce des Egyp- « tiens et des Phéniciens. Ils n'adoptèrent pour- « tant, ajoute le même historien, ce culte, « que du consentement de l'oracle de *Dodone,* « qui étoit en ce temps-là le centre du *drui-* « *disme* chez les peuples encore sauvages de

« cette contrée. D'abord ce culte des idoles « fut sans ordre et sans principes; mais dans la « suite et long-temps après, les poésies d'Ho« mère et d'Hésiode enseignèrent à la Grèce « la généalogie de tous ces dieux, qu'on ado« roit isolément et sans savoir leur origine. »

D'où il résulte évidemment, quoique l'auteur parle au pluriel, que le culte primitif chez les Grecs encore sauvages, fut celui du vrai Dieu, dont le nom leur étoit inconnu, et que l'idolâtrie leur fut communiquée par des peuples civilisés, chez qui d'abord elle s'étoit introduite, au moyen de la sculpture et de la peinture.

Tel étoit le *Dieu inconnu,* auquel on avoit érigé un autel dans Athènes, par un scrupuleux attachement à l'antique et primitive religion, qu'on ne connoissoit plus et dont S. Paul, cet envoyé de J. C., vint rappeler le souvenir à la Grèce étonnée de sa longue et profonde léthargie.

Comment donc les hommes ont-ils pu devenir idolâtres après avoir adoré le vrai Dieu? Ce n'est certainement point par un abus de raisonnement; c'est au contraire en ne raisonnant nullement; c'est en prenant à la lettre une écriture figurative, qui ne parloit qu'aux sens. L'absurdité de l'idolâtrie en est la preuve la

plus complète. Or, si l'idolâtrie est un effet du sommeil de la raison, c'est donc bien vainement qu'on s'efforce de lui trouver une origine raisonnée, comme font la plupart des philosophes qui traitent de cette matière.

---

## Abrégé de Mythologie, ou généalogie des Dieux, d'après Homère, Hésiode, Sanchoniaton, auteur phénicien, et autres de même espèce.

La Genèse mise en tableau, ou la Nature personnifiée, divinisée et historifiée.

---

| *Texte de la Genèse.* *Berasit Eloim bera.* | *Mythologie.* |
|---|---|
| Dans le principe de toutes choses, Dieu créa le ciel, et la terre, c'est-à-dire l'assemblage de tous les corps qui composent le système de l'univers. *In principio Deus creavit cœlum et terram.* | *Elion*, le premier et le plus grand des Dieux, avec sa femme *Berhout* ( *la création* ), donna naissance à *Cœlus* et à *Vesta* ( la terre ). |
| Mais la désolation et la mort régnoient sur la terre, privée de tout être vivant et organisé. *Terra autem fuit inanis et deserta.* | Le *Tartare* et l'*Erèbe*, enfans de *Cœlus* et de *Vesta*, profitant de la foiblesse ou de l'insouciance de leur père, usurpent sur leur mère un pouvoir tyrannique, et lui font éprouver toutes sortes d'outrages. |

| *Texte de la Genèse.* | *Mythologie.* |
| --- | --- |
| Les ténèbres couvroient la surface de la terre déserte et plongée sous les eaux. *Et tenebræ super faciem abyssi.* | Non contens de voir cette mère désolée, abîmée dans la douleur, et plongée dans un Océan d'amertume, *Titan* et la *Nuit*, également issus de *Cœlus* et de *Vesta*, exercent aussi sur elle leur ténébreux empire. |
| L'esprit de Dieu couvrant les eaux, comme un oiseau qui couve ses petits sous ses ailes, les échauffoit de son souffle divin. *Spiritus Dei incubabat super aquas.* | (1) Cependant un dieu plein de charmes, quoiqu'enfant de la Nuit, l'*Amour*, s'insinuant dans le cœur de *Vesta*, cherche à la consoler en ranimant son espoir. |
| Dieu dit alors : que la lumière soit; et la lumière fut. Il sépare cette lumière d'avec les ténèbres, en sorte que le jour et la nuit se succèdent tour à tour. Ainsi le temps commence son | Alors *Chronus* ou *Saturne*, autre fils de Cœlus et de Vesta, vient interrompre le règne du Tartare et des Ténèbres, en partageant l'empire avec *Titan* son frère aîné, et c'est *Ne-* |

(1) Il est probable que le bandeau qu'on met sur les yeux de l'Amour tire de là son origine. Car pourquoi auroit-on fait l'Amour aveugle, tandis qu'il n'y a rien de si clairvoyant que l'Amour?

| *Texte de la Genèse.* | *Mythologie.* |
| --- | --- |
| cours, le temps, qui consume tout ce qu'il fait naître, en empruntant du ciel sa fécondité. *Dixit Deus: Fiat lux et facta est lux. Divisit per medium lucem a tenebris; appellavitque lucem diem et tenebras noctem.* | *mesis* (1), fille de la Nuit, qui fait le partage entre les deux frères. Mais *Chronus*, par l'accord fait entre *Titan* et lui, est forcé d'être un dieu cruel, en dévorant ses propres enfans; et même, à l'instigation de sa mère, il mutile son père, dont le sang répandu sur la terre devient une source de fécondité. |
| Au second jour, Dieu dit : Qu'il se forme un fir- | *Chronus* ensuite épousant *Rhea* (2) ou *Cybèle*, |

(1) *Nemesis*, qui en grec signifie division, distribution, étoit regardée comme une divinité terrible aux mortels, parce qu'elle étoit censée distribuer les peines infligées par la justice céleste. On la représentoit ordinairement un glaive à la main, suivie de *Saturne* et précédée de figures noires et éthiopiennes. Telle étoit la statue qui lui fut érigée aux champs de Marathon, après la célèbre victoire remportée sur les Perses par les Athéniens. Est-il possible de mieux peindre le *divisit lucem a tenebris*, c'est-à-dire, le partage entre la lumière et les ténèbres, entre *Chrone* et *Titan ?*

(2) Rhea, Cybèle et Vesta, noms de la terre, considérée sous différens rapports, d'abord comme animée par le feu, ensuite comme devenue féconde par la parole divine.

*Texte de la Genèse.*

mament capable de soutenir une partie des eaux qui sont sur la terre; et à l'instant il se forma un firmament, qu'on appelle le ciel atmosphérique, région des nuages, du tonnerre et des éclairs, séjour des météores les plus brillans et des phénomènes les plus merveilleux de la nature dont le soleil est la source, comme il l'étoit du jour qui brilloit déjà, quoiqu'il fût lui-même invisible à la terre. *Dixit Deus : Fiat firmamentum, quod dividat aquas ab aquis, et factum est firmamentum quod vocavit cœlum, etc.*

Au troisième jour, Dieu dit : Que la partie des eaux qui restent sur la terre, se retire en un même bassin, et que l'élément *aride* paroisse. Qu'il se couvre en

*Mythologie.*

en eut la belle *Junon*, ou *Eré*, égale à sa mère en grandeur, *Eré* (1), mère de *Thaumas* et des plus augustes divinités de l'Olympe. Il en eut aussi *Jupiter*, destiné à devenir le mari de Junon; mais sa mère le tint caché durant quelque temps, de peur qu'il ne devînt la proie de son père, suivant l'accord que celui-ci avoit fait avec *Titan*, de dévorer tous les enfans mâles qui naîtroient de lui.

*Chrone* eut encore de *Cybèle* le bruyant *Neptune*, dieu qui porte le trident, ou un triple sceptre, comme étant le dominateur des mers qui en-

(1) Junon ou Eré, mère de *Thaumas*, n'est autre chose que l'Air, dont *Iris* est la fille. C'est pourquoi le paon, symbole de l'Iris, étoit dédié à Junon.

*Texte de la Genèse.*

même temps de verdure, de plantes et d'arbres fruitiers de toute espèce, ayant des semences capables de les reproduire. Aussitôt les eaux se rassemblent en un bassin qu'on appelle la *mer*, la terre se découvre, se revêt de plantes et d'arbres fruitiers de toute sorte, qui ont en eux des semences reproductives, au moyen desquelles les espèces sont immortelles. *Dixit vero Deus : congregentur aquæ quæ sunt sub cœlo in locum unum, et appareat arida, etc. Germinet terra herbam virentem et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum, cui semen sit in semetipso, etc., et factum est ita.*

*Mythologie.*

tourent la terre, et régnant par conséquent sur les trois parties du monde, dont on la croyoit anciennement composée. Après la naissance de Neptune, *Cybèle*, devenue plus féconde, est la mère d'une infinité d'enfans de toute espèce, que dévore *Saturne* leur père. Mais *Jupiter*, à la sollicitation de *Vesta*, l'obligera bientôt à rendre tous les enfans qu'il avoit dévorés, parmi lesquels il se trouvera jusqu'à des cailloux : tant est grande sa voracité !

Le quatrième jour, Dieu commande aux luminaires de paroître dans la voûte des cieux, au soleil de pré-

*Jupiter* alors, rompant le voile qui le couvre, fait cesser entièrement le règne du Tartare et des ténèbres

| *Texte de la Genèse.* | *Mythologie.* |
| --- | --- |
| sider au jour, à la lune et aux étoiles de présider à la nuit et de servir de signes pour marquer les temps, les mois et les années. Alors le soleil, auparavant caché à la terre, se montre à elle orné de tous ses rayons et commence sa brillante carrière, ainsi que la lune à la course inégale et vaga- | sur la terre, ou *Vesta*. Il prend possession de l'empire des cieux, étant monté sur un char resplendissant de l'éclat de l'or et des pierreries; il est conduit par *Apollon*, son fils, qu'il avoit eu de *Latone*, et que celle-ci mit au monde en secret dans l'île de *Delos* (1), malgré la ja- |

(1) Il est aisé de voir que la fable mythologique d'*Apollon délien* et d'*Apollon pythien* est un tableau parfait de l'œuvre des six jours, quand on sait que *Latone*, qui en est la mère, veut dire caché, qu'*Apollon* est le soleil, *Junon*, l'air atmosphérique, que *Delos* signifie manifeste, et *Python*, une vapeur infecte et empestée. En effet, la naissance d'*Apollon* dans l'île de *Delos*, sortie miraculeusement du sein des eaux, et l'obstacle insurmontable qu'oppose à cette naissance la jalousie de *Junon*, ne figurent-ils pas à merveille la manifestation du soleil à la terre, par le moyen de cette parole toute puissante : *Sint luminaria*, qui déchire entièrement le voile obscur qu'opposoit l'atmosphère à ses rayons ? Et la victoire miraculeuse remportée par *Apollon*, aussitôt qu'il est né, sur le serpent *Python*, n'est-elle pas également l'effet de cette autre parole divine : *Appareat arida :* que l'élément aride paroisse, non comme une boue détrempée, qui, en se séchant, produit une vapeur infecte et pestilentielle, mais comme une terre ferme et solide, et pourtant assez humide pour porter et nourrir sur-le-champ une multitude infinie d'êtres vivans et organisés.

| *Texte de la Genèse.* | *Mythologie.* |
|---|---|
| bonde, accompagnée des étoiles et des planètes. *Dixit Deus : Sint luminaria in firmamento cœli, etc. Fecit ergo Deus duo luminaria magna, luminare majus, ut præesset diei, luminare minus, ut præesset nocti, insuper et stellas, et disposuit ea in spatio cœli, ut dividerent lucem et tenebras et essent in signa, in tempora, dies et annos.* | lousie de *Junon* ou d'*Eré*, son ennemie, qui s'opposoit à ce qu'elle pût mettre au jour les deux jumeaux qu'elle portoit dans son sein. Et lorsque *Jupiter*, fatigué de ses travaux diurnes, va se reposer dans le sein de *Thétis* (1), *Diane*, sa fille, qu'il avoit eue également de *Latone*, vient prendre sa place dans le ciel, avec les Nymphes, qui forment sa nombreuse cour. Mais, moins éclatante que son père, elle ne réfléchit qu'une douce et foible lumière ; et moins assurée sur son char argenté, sa course est inégale et vagabonde comme celle des chasseurs qui errent dans les détours d'un bois, à la poursuite des bêtes farouches. |

(1) Thétis, déesse de la mer, étoit la nourrice de tous les dieux du ciel, parce que les astres en se couchant paroissent tous se plonger dans son sein.

*Texte de la Genèse.*

Au cinquième jour, Dieu commande que l'air et l'eau se peuplent de volatiles et de poissons. Au commencement du sixième, il commande aussi à la terre de produire des animaux et des reptiles : et à l'instant l'air, la terre et l'onde se remplissent d'animaux, de volatiles et de poissons de toute espèce, qu'il bénit, en leur ordonnant de croître et de multiplier. Ici commence véritablement la nature vivante et animée.

*Mythologie.*

Après que Jupiter eut pris possession de l'empire du jour, la riante *Vénus*, sa fille, sortant du sein des eaux (1) ou de l'écume de la mer, suivant les poètes, vient sur la terre, accompagnée de Cupidon et des trois Grâces, exercer le pouvoir de ses charmes. Tout cède à ses attraits, tout s'anime à sa présence : les fleurs naissent sous ses pas ; l'air, la terre et l'onde se peuplent d'animaux, de volatiles et de poissons, qui tous à l'envi rendent hommage à leur souveraine ; ils quittent tout pour la suivre ; rien n'est capable de les arrêter, ni rivières, ni bois, ni forêts, ni montagnes : tant le penchant qui les entraîne vers elle est irrésistible ! aussi est-ce par elle que la nature se régénère, et que les siècles se propagent.

(1) Vénus est appelée *Déesse marine* et *terrestre*, parce que la mer fut peuplée d'animaux avant la terre.

*Texte de la Genèse.*

Durant le sixième jour, après que Dieu eut créé les animaux, il tint conseil en lui-même pour produire un être semblable à lui, qui, levant vers le ciel un front auguste, et étant doué de sagesse et d'intelligence, fût capable de le représenter sur la terre, en commandant à toute la nature. En conséquence, il prend un peu de boue qu'il pétrit de ses mains divines et dont il forme le corps de l'homme, qu'il anime ensuite du souffle de sa bouche. L'homme étant ainsi formé à son image et à sa ressemblan-

*Mythologie.*

Enfin, *Méthis* (en grec conseil ou prudence) étant devenue enceinte d'un être important, qui, selon le Destin, devoit ressembler à Jupiter en puissance et en intelligence, Jupiter l'avala pour se rendre maître du fruit qu'elle portoit dans son sein; mais ensuite, ayant ressenti un violent mal de tête, il se fit donner un coup de hache par *Vulcain* : alors Pallas ou Minerve, déesse guerrière, tout à la fois, et amie des beaux-arts, sort toute armée du cerveau de *Jupiter* (1). C'est elle qui,

(1) C'est de lui qu'un poète a dit : *Quo nihil majus generatur ipso, nec viget quidquam simile aut secundum, proximos illi tamen occupabit Pallas honores.* Le *Jupiter* dont il est ici question n'est point celui qui paroît dans la théogonie comme fils de *Saturne* et de *Rhea*, c'est celui qui dit au commencement de la Genèse : *Fiat lux :* que la lumière soit. Aussi les Grecs distinguoient-ils deux sortes de Jupiter. Le premier étoit le Dieu suprême; le second, qui est le soleil, n'en étoit que l'ombre et la figure.

| *Texte de la Genèse.* | *Mythologie.* |
|---|---|
| ce, il en choisit un extrait, dont il forma la femme. D'où il suit que l'homme tire immédiatament son origine de Dieu même, et que l'homme et la femme étant une même chair, ne sont pour ainsi dire qu'une même personne. *Duo sunt caro una.* Ainsi finit l'œuvre des six jours. *Et cessavit Deus ab omni opere suo.* | après Jupiter, est la première des divinités de l'Olympe, quoiqu'elle soit la dernière par rang de naissance. Etant sans postérité comme sans mère, elle termine la généalogie des Dieux, ou la Théogonie. |

Telle fut sans doute la mythologie dans son principe; mais les poëtes et les peintres, qui furent les premiers écrivains, s'étant donné la licence d'ajouter à ce tableau primitif quantité de personnages de leur imagination, l'ont rendu presque méconnoissable; joint à ce que l'écriture figurative ou symbolique n'ayant point un sens fixe et déterminé comme l'alphabétique, prête beaucoup à l'arbitraire des interprétations. De là cette variété de tableaux théogoniques qu'on rencontre chez les mythologues. Cependant on a lieu de s'étonner qu'Hésiode, l'un des plus renommés d'entr'eux parmi les Grecs, ait commencé sa théogonie par le chaos et l'érèbe,

en omettant un trait historique de la Genèse, le premier et le plus essentiel de tous, qui est que Dieu, principe de toutes choses, créa le ciel et la terre; ce que *Sanchoniaton* de Phénicie a exprimé, en disant qu'*Elion* et *Bérouth* donnèrent naissance à *Cœlus* et à *Vesta*. Est-ce donc que le poète grec ne reconnoissoit pour dieux que les différentes parties de la nature, dont le développement auroit été une suite nécessaire de ses lois? ou plutôt n'est-ce point qu'Hésiode ayant pris ce début de la Genèse pour l'énoncé de l'œuvre des six jours, auroit cru devoir le supprimer dans sa théogonie? Peut-être aussi que n'ayant aperçu dans le tableau allégorique dont il a emprunté son histoire, aucune figure représentative de la divinité, il n'en avoit fait lui-même aucune mention. En effet, par quel type l'écriture symbolique eût-elle représenté la divinité, dont l'idée ne peut tomber sous les sens, et dont le nom même, le grand et incommunicable nom qui exprime son *essence* nous seroit encore inconnu, si Dieu ne l'avoit révélé à Moïse, lorsqu'il l'envoya de sa part vers Pharaon, pour délivrer son peuple de captivité? Car auparavant il n'étoit connu que sous celui d'*Eloim* et d'*Adonai;* c'est-à-dire de haut et puissant seigneur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nom qu'il affecte de prendre dans

l'Ecriture, préférablement à tout autre, et qui nous intéresse davantage à cause du rapport qu'il exprime avec sa créature. Aussi, ajoute-t-il, après lui avoir révélé son grand nom de *Jehova,* qu'il a dans toute l'éternité, que c'est sous celui de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qu'il veut être adoré sur la terre. De là vient sans doute que les premiers peuples adoroient des dieux sans nom, comme le dit Hérodote, et qui n'étoient représentés par aucune figure; ce qui avoit peut-être eu l'inconvénient de conduire à l'athéisme; car, quand rien de corporel et de sensible ne fixe les idées de l'homme, elles finissent par le néant. Mais l'écriture symbolique, en représentant la divinité sous une image quelconque, fit tomber dans un excès contraire, en conduisant à l'idolâtrie la plus grossière. C'est pourquoi Moïse défendit si expressément aux Hébreux de se servir d'aucune figure pour représenter la Divinité. Cette défense seule atteste qu'elle avoit été l'origine de l'idolâtrie. Elève d'un iconoclaste, Mahomet a renouvelé cette défense dans son Coran.

---

## Autre Tableau allégorique, également tiré de la Genèse.

Combat de Jupiter contre les Titans.

---

*Texte de la Genèse.*

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre; mais la terre étoit vide et déserte, et les ténèbres couvroient la surface de l'abîme, sur les eaux duquel reposoit le fluide aërien. Dieu dit alors : Que la lumière soit sur la terre; et aussitôt la lumière parut. Voyant que cette lumière étoit bonne, il la sépara d'avec les ténèbres, en donnant aux ténèbres le nom de nuit, et le nom de jour à la lumière. Le premier jour fut formé du soir et du matin, comme tous les suivans. A ce premier jour commence véritablement la chronologie, ou le temps, qui consume tout ce qu'il fait naître.

*Mythologie.*

*Cœlus* et *Vesta*, tous deux enfans d'*Elion*, eurent pour fils aîné *Titan*, qui régna d'abord seul et sans concurrens sur la terre désolée. Mais *Cœlus* et *Vesta* ayant eu pour second fils *Chronus*, celui-ci partage l'empire avec son frère aîné; l'un préside au jour et l'autre à la nuit, à condition que *Chronus* dévorera tous les enfans mâles qui naîtront de lui. Tel fut le pacte fait entre les deux frères *Chronus* et *Titan*. En conséquence duquel

| *Texte de la Genèse.* | *Mythologie.* |
| --- | --- |
| PREMIER JOUR. | |
| Au premier des six jours aucun astre lumineux ne parut sur la terre. | *Chronus,* seul et sans enfans, commence à régner alternativement avec son frère. |
| PREMIÈRE NUIT. | |
| La première nuit succède au jour sans aucune apparence d'étoiles. | *Titan* à son tour règne sans enfans sur la terre couverte de ténèbres. |
| DEUXIÈME JOUR. | |
| Le second jour il se forme un firmament autour de la terre; c'est-à-dire que l'atmosphère devient capable de soutenir une partie des eaux qui couvroient le globe terrestre, sans néanmoins laisser un libre passage aux rayons directs du soleil. | *Junon* ou *Eré*, fille de *Chrone* et de *Rhée*, prend place dans le ciel, étant destinée à devenir l'épouse de *Jupiter*, son frère, qui comme elle existoit déjà, mais que sa mère tenoit caché, à cause de l'accord fait entre *Chronus* et *Titan.* |
| DEUXIÈME NUIT. | |
| La seconde nuit, semblable à la première, ne laisse briller aucune étoile. | *Titan* continue de régner sans enfans avec son frère *Chronus.* |
| TROISIÈME JOUR. | |
| Au troisième jour les eaux se rassemblent en un | *Neptune* naquit alors, et après sa naissance, *Rhéa* |

*Texte de la Genèse.*

même bassin, la terre se découvre et produit des herbes et des plantes de toute espèce, qui, destinées à vivre et à mourir, ont en elles-mêmes un principe de reproduction, au moyen duquel les espèces sont immortelles.

*Mythologie.*

devenue plus féconde, met au monde une multitude d'enfans, que dévore *Chronus*, leur père. C'est la faux du temps, qui moissonne tout ce qu'il fait naître.

TROISIÈME NUIT.

La troisième nuit commence et s'achève à l'ordinaire, sans laisser paroître aucune étoile et même sans donner place à la lumière crépusculaire qui avoit coutume de lui succéder.

*Titan* cherchant à ressaisir l'intégrité de son empire, après avoir pressenti l'artifice de *Rhéa*, qui ne cessoit de mettre au monde des enfans à son insu, et qui tenoit caché *Jupiter*, son plus mortel ennemi, déclare la guerre à *Chronus* et le fait prisonnier.

QUATRIÈME JOUR.

Au quatrième jour, point de lumière crépusculaire, parce qu'alors le soleil se montre tout à coup en rompant le voile qui le tenoit caché. La lumière crépusculaire ne reparoît qu'au soir du même jour.

*Chronus* est prisonnier; mais à la sollicitation de *Vesta*, Jupiter se montre et délivre son père de la captivité où le retenoit *Titan* son frère aîné.

| *Texte de la Genèse.* | *Mythologie.* |
| --- | --- |
| QUATRIÈME NUIT. Suit la quatrième nuit, parsemée d'une multitude innombrable d'étoiles, qui semblent le disputer de clarté au soleil. | *Titan*, accompagné d'une quantité prodigieuse d'enfans, qui forment comme une armée rangée en bataille, entreprend de détrôner *Jupiter*, auquel il a déclaré la guerre. |
| CINQUIÈME JOUR. Au cinquième jour reparoît la lumière crépusculaire du matin, laquelle s'allongeant et s'augmentant de plus en plus, obscurcit la clarté des étoiles et semble céder avec peine sa place au soleil. Enfin, le soleil par sa présence dissipe totalement les étoiles et cette lumière crépusculaire qui le précède, laquelle ne reparoît qu'au soir à l'occident, après le soleil couché, et le matin à l'orient vers le lever du soleil. | *Chronus*, délivré de la captivité où le retenoit *Titan*, continue de régner, conjointement avec Jupiter; mais étant fâché de partager l'empire avec son fils, il lui tend des embûches. *Jupiter* indigné le chasse du ciel, ainsi que les *Titans*, et l'oblige à se réfugier en *Hespérie*, chez *Janus* (1), à deux faces, l'une par devant et l'autre par derrière; c'est-à-dire, chez celui qui, fermant et ouvrant les portes du jour, voit tout ensemble le passé et l'avenir. |

(1) Janus, en grec *Phares*, lumière.

*Texte de la Genèse.* — *Mythologie.*

CINQUIÈME NUIT.

Comme le ciel paroît tourner chaque jour d'orient en occident, et le soleil au contraire s'avancer d'occident en orient, suivant l'ordre des signes zodiacaux, de nouvelles étoiles brillent successivement dans le ciel durant la nuit.

C'est *Titan* qui, à la tête d'une armée nombreuse de nouveaux enfans, entreprend de recommencer la guerre contre *Jupiter*.

SIXIÈME JOUR.

Au sixième jour, le soleil se montre précédé de l'aurore et dissipe toutes les étoiles, tant anciennes que nouvelles.

*Jupiter* bat de nouveau les *Titans*, et les met en fuite autant de fois qu'ils reparoissent.

Telle est la succession perpétuelle du jour et de la nuit, parfaitement représentée par le combat entre Jupiter et les Titans.

Si telle est l'origine de la mythologie, comme on n'en peut douter, d'après l'esquisse que nous venons d'en donner, l'on doit moins s'étonner qu'elle ait fait l'objet du culte et de la vénération des Païens, puisqu'ils croyoient son origine sacrée. Et en cela ils avoient raison ; ils ne

se trompoient que sur le sens qu'ils lui donnoient. Mais l'erreur étoit grande et d'une terrible conséquence pour la morale ; car les vices et les passions humaines ayant été divinisées comme toutes les parties de la nature, on s'autorisoit de l'exemple des dieux mêmes pour commettre le crime. Et c'est ce qui fit dire à Cicéron, en parlant d'Homère : *Vitia nostra transtulit ad deos ; maluissem virtutes eorum transtulisset ad nos.* Que ce poète avoit commis une grande faute en transférant aux dieux les vices des hommes ; qu'il eût mieux fait de transférer aux hommes les vertus des dieux.

---

## Troisième Tableau mythologique, tiré de la Genèse.

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

Après la création des animaux, Dieu voulant mettre sur la terre un être raisonnable, qui fût capable de le représenter, tint conseil en lui-même et créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Il le forma du limon de la terre, qu'il anima du souffle de sa bouche. Voyant ensuite, comme par réflexion, qu'il n'étoit pas bon que l'homme fût seul, il envoya à Adam un sommeil, durant lequel il tira l'une de ses côtes et en forma la femme,

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

Après que *Prométhée* (1) eut formé du limon de la terre la statue d'*Epiméthée*, et qu'il l'eut animée en dérobant le feu du ciel, les Dieux, jaloux de participer à la gloire de créer la race humaine, résolurent de lui donner pour compagne une femme qui réunît toutes les qualités possibles. *Vulcain* en fut le forgeron. Etant sortie de ses mains, chaque Dieu lui fit un présent de sa façon : *Vénus* lui donna la beauté et les grâces, *Junon*, la

(1) Prométhée et Epiméthée. Quoique les noms de ces deux personnages aient entr'eux quelque ressemblance, ils diffèrent pourtant essentiellement ; car l'un signifie qui délibère avant d'agir, parce qu'il prévoit l'avenir, et l'autre, faute de prévoyance, ne délibère que sur le passé.

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

qu'il lui donna pour compagne. Tous deux furent placés dans un jardin délicieux que Dieu lui-même avait arrangé au commencement de la formation de toutes choses, pour les recevoir. Il étoit rempli d'arbres fruitiers d'une beauté merveilleuse et qui portoient des fruits excellens. Il s'en trouvoit même un dont la propriété devoit empêcher de mourir. Préposés à la garde d'un si beau jardin, pour en prendre soin et le cultiver, ils ont la permission de manger de tous les fruits qu'il produit, à l'exception de celui d'un seul arbre que Dieu s'étoit réservé et auquel il leur avoit défendu de toucher, sous peine de mort. Cet hommage étoit dû sans doute à sa souveraineté et à sa toute-puissance. Heureux couple de

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

dignité conjugale, *Mercure*, le talent de la parole avec la douce persuasion; *Minerve* lui communiqua l'adresse et l'intelligence, avec un esprit curieux de tout savoir et de tout connoître; *Jupiter* lui fit présent d'une boîte d'or, à laquelle étoit attachée la destinée des deux époux. Tous les biens et tous les maux étoient enfermés dans cette fatale boîte, et il dépendoit d'eux de ne jamais l'ouvrir. *Pandore*, c'étoit le nom de cette femme, *Pandore*, ainsi dotée, fut présentée à *Epiméthée*, qui n'eut garde de la refuser. Quand ces deux époux furent unis ensemble, ils jouirent durant quelque temps d'un bonheur sans mélange; mais enfin une funeste curiosité porta la femme à ouvrir la fatale boîte. Alors s'échappèrent

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

créatures! Tant qu'ils sont innocens et fidèles à observer la loi qui leur est imposée, ils ne voient rien en eux, ni autour d'eux, qui ne soit soumis à leur empire et qui ne contribue à leur bonheur. Oiseaux, quadrupèdes, animaux de différente espèce, tous s'empressent de venir les caresser, en étalant à leurs yeux les formes variées, les diverses parures et les finesses de l'instinct, que le Créateur a mises en eux. Et que pouvoient-ils souhaiter de plus? Ils ont la gloire de jouir de la société de Dieu et des anges. Mais, hélas! un désir insensé de connoître le bien et le mal, joint à l'espérance d'égaler leur Créateur en puissance et en intelligence, dont vient les flatter un perfide serpent, leur fait écouter les paro-

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

en foule tous les biens et tous les maux, qui depuis ont inondé la terre, et qui sont devenus l'apanage de la postérité de ces deux premiers modèles du genre humain. L'espérance resta seule au fond du vase, l'espérance, sans laquelle la vie seroit un fardeau insupportable : car comment supporter les peines, les afflictions, les misères et les angoisses de toute espèce dont cette vie est remplie, si l'on n'espéroit pouvoir un jour en être délivré par une vie meilleure? Ce n'est pourtant pas qu'alors le mal physique l'emportât sur le mal moral; au contraire, on jouissoit par toute la terre d'un printemps perpétuel et d'une égalité de température qui ne permettoit ni aux vents, ni aux orages de ravager la terre. Les hommes, sains

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

lés de ce séducteur, qui les porte à goûter du fruit défendu. Ils en cueillent, ils en mangent. A l'instant un poison subtil s'insinue dans leur âme, leurs sens se révoltent, la passion les transporte et les domine. . . . Enfin, leurs yeux s'étant ouverts, ils s'aperçoivent de leur nudité; la honte les saisit, les remords se font sentir; ils s'éloignent, ils se cachent dans l'épaisseur d'un bois, croyant pouvoir se dérober à la présence du Maître qu'ils ont offensé. Mais comme rien n'échappe à ses regards perçans, il les poursuit, il les atteint. Interrogés par lui, pour[illegible] ils cherchent à se ca[illegible] ils s'excusent sur leur [illegible]té; et c'est cette nu[illegible] même qui les trahit et les accuse d'avoir commis une infidélité criminelle; car auparavant ils étoient

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

et robustes, et parfaitement égaux entr'eux, pouvoient jouir d'une paix profonde et d'une parfaite tranquillité. Comme la terre féconde produisoit toute sorte de fruits en abondance, et en tout temps, ils n'avoient besoin ni de la partager pour la cultiver, ni de lois, ni de tribunaux pour les juger; les arts même leur étoient inconnus, ainsi que le commerce et la navigation. Tel étoit l'état des premiers hommes, des hommes de l'ancien temps; et ce fut cet état même de prospérité et d'abondance qui contribua le plus à les corrompre. Ils méconnurent d'abord la main libérale de qui ils tenoient tous ces biens: ensorte que la Piété, cette vierge céleste, se vit obligée d'abandonner la terre. Puis, de l'ingratitude pas-

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

nus et n'en rougissoient point. Ils continuent néanmoins de s'excuser, en rejetant l'un sur l'autre une faute qui leur est personnelle, puisqu'aucun d'eux n'ignoroit la défense. Hélas! cette malheureuse excuse achève de les perdre et de les confondre. C'en est fait, le crime est avéré et ne peut plus se pardonner, d'autant qu'aucun ne veut avouer qu'il est coupable. Alors un arrêt de mort leur est prononcé, arrêt terrible, qui ne devoit pourtant avoir son exécution qu'après une longue suite d'années passées dans les peines et les maux de toute espèce.

Le même arrêt porte qu'il y aura une haine implacable, une inimitié perpétuelle entre le serpent et la femme, qui l'avoit séduite. Dès lors, plus de

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

sant à la témérité, ils portèrent l'insolence jusqu'à se croire égaux à Jupiter et à vouloir le détrôner, en entassant montagnes sur montagnes. Mais Jupiter, à coups de foudre, les précipita sous les débris de leurs monts renversés.

A l'orgueil de ces géans succéda une race d'hommes envieux, jaloux et pervers, à qui les meurtres ne coûtoient rien. Enfin, ils portèrent la férocité à tel point, qu'on crut que la race humaine étoit changée en loups. De là l'histoire du fameux *Lycaon*, chez qui Jupiter, déguisé en pèlerin pour visiter la terre, manqua d'être égorgé. Ce fut ce dernier trait de barbarie et de cruauté qui détermina le maître des Dieux à abolir le règne de *Saturne*, en le précipitant dans le Tartare, lui et ses

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

paix à espérer de la part d'un pareil ennemi. Cependant, un rayon d'espérance leur est encore laissé; car il est dit en même temps qu'il sortiroit de la femme un fruit béni, qui écraseroit la tête du serpent.

Après cela Dieu les chasse du Paradis terrestre, non pas tout-à-fait nus, mais revêtus de peaux de bêtes; un *Chérubin* est mis à la porte pour en défendre l'entrée, avec un glaive étincelant à la main. Ainsi sont traitées ces deux chétives créatures, qui vouloient devenir égales à Dieu. Le fruit de l'arbre de vie, que possédoit ce beau jardin, leur est ôté. Condamnés à mourir, ils vont expier sur une terre sauvage et loin de la présence de leur créateur le crime dont ils se sont rendus cou-

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

nombreux enfans. Tous les Dieux furent affligés d'un pareil décret. Prométhée, le premier auteur de la race humaine, et qui pour l'animer avoit dérobé le feu du ciel, en ressentit lui-même une douleur amère. Le regret profond qu'il eut d'avoir créé l'homme, l'a fait représenter comme ayant le cœur déchiré par un cruel vautour.

Quand le temps fut arrivé où Jupiter devoit exécuter l'arrêt qu'il avoit prononcé contre le genre humain, il tint conseil avec toutes les divinités de l'Olympe, pour savoir quel moyen il devoit employer. Il fut d'avis que l'eau seroit choisie de préférence au feu pour cette fois, laissant entendre qu'un jour viendroit, marqué par les Destins, où le feu serviroit à son tour au même usage.

*Premier âge du monde, suivant la Genese.*

pables par leur infidélité, jusqu'à ce qu'ils retournent dans la poussière, d'où ils ont été tirés. A la vérité cette terre n'étoit point comme aujourd'hui sujette à l'intempérie des saisons; il y régnoit un printemps perpétuel et une douce température, qui les mettoit à portée de jouir en tout temps de ses bienfaits, par un travail modéré et sans avoir besoin du secours multiplié d'une infinité d'arts pour subsister; car à peine, sous l'ancien monde, l'Ecriture en remarque-t-elle un seul, excepté celui de forger les métaux nécessaires à l'agriculture. Ainsi, quoique chassés du Paradis terrestre, ils auroient encore pu vivre heureux dans le lieu de leur exil, si toutefois on pouvoit l'être hors de la présence de son Dieu, et lorsqu'on porte au-de-

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

Dès que la chose est résolue, il écarte l'*Aquilon*, il appelle à lui le *Nôtus*, qui accourt avec ses ailes mouillées, et verse sur la terre des torrens de pluie. Neptune, de son côté, lui prêtant le secours de son bras fraternel, frappe la terre d'un coup de trident, fait jaillir toutes les eaux qu'elle renferme dans son sein. Les fleuves se débordent de toutes parts; la mer, rompant ses digues, franchit en peu de temps le sommet des plus hautes montagnes. Enfin, la terre entière est submergée; tous les hommes et les animaux sont noyés sous les eaux du déluge. Deux mortels, chéris des Dieux à cause de leur piété, échappent seuls à ce commun naufrage, au moyen d'une barque fragile qu'une providence particulière leur avoit fait rencontrer.

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

dans de soi un ver rongeur, un principe de discorde continuelle avec une concupiscence sans bornes, germe de tous les crimes. Hélas! ce fut avec ce malheureux germe qu'*Adam* et *Eve* conçurent et mirent au monde les premiers fruits de leur hymen; aussi ne pouvoient-ils manquer de leur ressembler.

A peine *Caïn*, le premier né des enfans d'*Adam*, est-il parvenu à l'âge viril, qu'il tue son frère *Abel* par envie. *Lamech*, descendant de Caïn et le premier infracteur de la loi du mariage, se défait d'un rival par jalousie, et raconte ce meurtre à ses femmes d'un ton ironique, ne craignant point que qui que ce fût pût en tirer vengeance, non plus que du meurtre de *Caïn*, parce qu'alors tous les hommes

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

Après que le courroux des Dieux fut apaisé, que Jupiter et Neptune eurent commandé aux eaux de rentrer dans leur ancienne demeure, *Deucalion* et *Pyrrha*, c'étoit le nom de ces deux personnages, abordent sur une terre inconnue. A peine sont-ils sortis de la barque qui les avoit sauvés, qu'ils voient que les choses ne sont plus ce qu'elles avoient été avant le déluge. Non seulement la terre se présente à eux sous l'aspect le plus hideux, mais le ciel a changé ses bénignes influences en pluies orageuses, en brouillards épais, en neige, en grêle, en frimas glacés. Tantôt un vent du nord souffle sa piquante froidure; tantôt un vent du midi fait sentir sa brûlante haleine. Des vents secs et humides se succèdent tour

### *Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

étant égaux, il n'y avoit ni maîtres, ni sujets, ni gouvernement, ni lois. La loi naturelle étoit le seul frein qui retînt les hommes et qui les empêchât de faire le mal. Mais qu'est-ce que la loi naturelle au milieu du tumulte des passions, et quand elle n'est point appuyée par la crainte d'un législateur qui punisse ses infractions? Aussi étoit-elle violée ouvertement et sans remords. Cependant la crainte de Dieu se conserva dans la famille de *Seth*, troisième fils d'*Adam*. Mais il falloit que cette crainte religieuse se réduisît à bien peu de choses, puisqu'il est remarqué comme une nouveauté, que le nom de Dieu commença seulement d'être invoqué sous *Enos*, petit-fils d'*Adam*. Cette invo-

### *Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

à tour, sans parler de ceux qui portent la foudre, qui bouleversent la mer et ravagent la terre. A ces tristes images se joint encore celle de l'affreuse solitude où ils se trouvent. Restés seuls et sans secours sur une terre désolée, ils déplorent en secret la perte du genre humain, et voudroient trouver un moyen de la réparer. Mais ils sont vieux et sans enfans, et sans espérance d'en avoir. Et quand ils seroient jeunes, comment leur postérité pourroit-elle, se disoient-ils, résister à une pareille intempérie des saisons, et subsister sur une terre, la plupart du temps, ingrate et stérile? Tandis qu'ils délibèrent là-dessus, ils sont inspirés tous deux par un oracle, de prendre des pierres et de les jeter cha-

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

cation forma comme une ligne de séparation entre les descendans de *Seth* et les descendans de *Caïn*, les uns étant appelés les enfans de Dieu, et les autres les enfans des hommes. Le pieux *Henoch* parut alors; il marcha constamment sous les yeux de Dieu, reprenant les hommes de leurs désordres et les avertissant (selon *S. Jude*) du courroux céleste, s'ils ne changeoient leurs voies corrompues. Mais ils méprisent ses exhortations et ses menaces, et l'auroient mis à mort, si Dieu ne l'eût enlevé du milieu du monde, qui n'étoit pas digne de le posséder. Après que cet homme divin eut disparu de dessus la terre, la marque distinctive qui séparoit les enfans de Dieu d'avec les enfans des hommes ne

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

cun derrière eux. En peu de temps, chose étonnante! ces pierres s'amollissent, s'allongent, s'arrondissent et prennent une forme humaine. De là la race des mortels, qui peuplent maintenant la terre. Les premiers avoient été formés d'une boue détrempée par *Prométhée*; ceux ci sont tirés des pierres et des cailloux les plus durs. A la vérité, leur vie sera courte, en comparaison de celle de leurs devanciers; mais propres à supporter les plus rudes travaux, il n'y a rien qu'ils ne soient capables de faire et d'entreprendre. Avides de tout connoître et de tout convertir à leur usage, ils parcourront la mer, la terre, et pénétreront jusque dans ses entrailles; et pour se faciliter les moyens d'at-

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

tarda pas à s'effacer entièrement ; car les enfans de Dieu, séduits par la beauté des filles des hommes s'unirent à ceux-ci par des mariages. De là sortit une race monstrueuse de (1) *géans* qui, remplis d'orgueil et fiers de leur grande puissance, se signalèrent en exerçant un pouvoir tyrannique sur leurs égaux et en blasphémant le nom du Dieu très-haut. Ils ne mettoient aucune borne à leurs excès et à leurs abominations : tant étoit grande la corruption du cœur humain ! Dieu voyant alors que le mal étoit sans remède, *pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, il se repentit*, tout immuable qu'il est, *d'avoir*

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

teindre plus aisément l'objet de leurs désirs, ils inventeront les arts et les sciences de toute espèce. Ainsi l'ordonne le grand *Jupiter*, qui ne veut pas que ses nouveaux sujets croupissent dans l'ignorance et l'oisiveté, comme ceux qui vivoient sous le règne de Saturne.

Enfin l'épouse de Saturne, irritée de la perte de ses enfans, met au monde une nouvelle race de géans, qui, entassant montagnes sur montagnes, entreprennent d'escalader le ciel et d'en chasser *Jupiter*; mais *Jupiter*, avec sa foudre, extermine ses nouveaux ennemis. Il est secondé par son fils *Evoe* (pluie), qui se signale sous

(1) Cette race de géans doit s'entendre au moral plus encore qu'au physique ; c'est-à-dire, pour des ennemis de la Divinité.

*Premier âge du monde, suivant la Genèse.*

*créé l'homme, et résolut de le détruire*; mais *Noé* trouva grâce devant lui, à cause de sa piété. Cet homme juste, marchant sur les traces d'*Henoch*, son aïeul, prédit au genre humain que Dieu alloit l'ensevelir sous les eaux d'un déluge universel : et ce qui devoit faire ajouter foi à ses paroles, c'est qu'en même temps il se mit à bâtir une arche de bois, par ordre de ce même Dieu.

*Premier âge du monde, suivant la Mythologie.*

la figure d'un lion (1), tandis que les autres Dieux, effrayés, vont se réfugier en Egypte, où, pour se mieux cacher, ils prennent différentes formes d'animaux. Lorsque la guerre est terminée, *Jupiter* envoie *Iris*, la messagère des cieux, en porter la nouvelle aux autres Dieux. Alors ceux qui s'étoient cachés vont reprendre séance autour du trône de *Jupiter*.

(1) Il y a toute apparence qu'avant le déluge il ne pleuvoit point sur la terre; mais une vapeur abondante, qui montoit de son sein et retomboit en rosée, en humectoit toute la surface, ainsi qu'il arrive encore aujourd'hui en Egypte, où l'on jouit presque toujours d'un ciel pur et serein, sans y éprouver ces orages terribles, qui, dans les climats tempérés, se font sentir au solstice d'été, lorsque le soleil est sous le signe du lion. C'est ce qui a fait dire que les dieux s'étoient réfugiés en Egypte, durant le combat de Jupiter contre les géans, en prenant différentes formes d'animaux, parce que c'étoit sous ces emblèmes qu'on y avoit représenté les différentes parties de la nature, et qu'on les y adoroit.

| *Premier âge du monde, suivant la Genèse.* | *Premier âge du monde, suivant la Mythologie.* |
|---|---|
| Mais ils se moquent de cette arche et ne font pas plus de cas de ses prédictions, qu'ils n'avoient fait des menaces d'*Henoch*, étant persuadés qu'il n'en arriveroit rien et que les choses continueroient d'aller leur train comme elles avoient toujours été. Enfin le moment étant venu où Dieu doit exécuter ses jugemens terribles, il commande à *Noé* de monter dans l'arche avec sa famille et tout ce qui peut servir à repeupler la terre. Cet ordre étant exécuté, et lorsque les hommes s'y attendoient le moins, une pluie tombe du ciel par torrens, durant quarante jours et quarante nuits. Cette pluie se joignant au débordement des mers, couvre d'eau toute la surface de la terre, au point de surpasser de quinze coudées le | |

| *Premier âge du monde, suivant la Genèse.* | *Premier âge du monde, suivant la Mythologie.* |
| --- | --- |
| sommet des plus hautes montagnes. Les hommes, les animaux, tout périt, à l'exception du seul *Noé* et de ceux qui étoient dans l'arche avec lui. Cette arche, l'unique espérance du genre humain (car alors il n'y avoit point de vaisseaux pour naviguer), cette arche, dis-je, flotta long-temps au gré des eaux et des vents. Mais les eaux s'étant retirées peu à peu, et la terre ayant commencé à se découvrir, elle s'arrêta sur les montagnes d'*Arménie*, d'où une colombe, lâchée à propos, rapporta à Noé, qui étoit encore dans l'arche, un rameau d'olivier, symbole de paix et de réconciliation entre Dieu et les hommes. Peu après, la terre étant entièrement desséchée, Noé et ses enfans sortent de l'arche, qui leur fut ouverte | |

| *Premier âge du monde, suivant la Genèse.* | *Premier âge du monde, suivant la Mythologie.* |
| --- | --- |
| par Dieu même, qui l'avoit fermée. Ils commencent par lui rendre grâces de les avoir préservés des eaux du déluge, en lui immolant des victimes sur un autel. Mais cette terre qu'ils revoient enfin, après l'avoir perdue de vue pendant près d'une année, avoit totalement changé de face. Au lieu de cette belle verdure qui la couvroit avant le déluge, ils n'aperçoivent de toutes parts qu'une horrible fange, que des débris d'arbres renversés, que des cadavres épars. Au lieu de cette sérénité perpétuelle qui régnoit dans le ciel, des vents impétueux, qui se disputent l'empire de l'air, des nuages groupés comme des montagnes entassées les unes sur les autres, dont le ciel et le soleil sont obscurcis, des éclairs qui percent cette | |

| *Premier âge du monde, suivant la Genèse.* | *Premier âge du monde, suivant la Mythologie.* |
| --- | --- |
| sombre obscurité, des tonnerres qui grondent, des torrens de pluie qui tombent du ciel, leur font craindre à chaque instant un nouveau déluge. Dieu les rassure, en leur promettant qu'il n'affligeroit plus la terre par un pareil fléau; il leur donne pour garant de sa parole un arc nué de mille diverses couleurs, qui paroît en la nue pluvieuse, à l'aspect du soleil, phénomène admirable, inconnu avant le déluge, parce qu'alors il n'y avoit point de ces pluies orageuses qui produisent l'arc en ciel. Il n'y régnoit pas non plus cette variété de température que nous éprouvons et qui a si fort diminué la fécondité de la terre et altéré la constitution de l'homme, que la durée de sa vie en a été abrégée des neuf dixièmes, et qu'il n'a | |

| *Premier âge du monde, suivant la Genèse.* | *Premier âge du monde, suivant la Mythologie.* |
| --- | --- |
| plus trouvé dans les substances végétales une nourriture suffisante. Il lui a fallu avoir recours à la chair des animaux, dont Dieu lui permit de faire usage au sortir de l'arche, et à toutes les ressources de l'industrie, du travail et des arts, afin de pouvoir subsister. Tel est maintenant l'état du monde; tel il est depuis le déluge. | |

Que de difficultés se seroient aplanies, que de problèmes de géologie et d'histoire naturelle auroient été résolus, si, au lieu de juger de l'ancien monde par le nouveau, on s'étoit attaché à examiner le changement qu'a dû opérer sur la terre la diversité de température de l'atmosphère! D'abord on eût vu que les végétaux et les animaux qui aujourd'hui ne peuvent vivre et croître que dans la zône torride, pouvoient subsister alors dans ce que nous appelons la zône tempérée; que ceux de la zône tempérée pouvoient se trouver dans la zône actuellement

glaciale, et réciproquement. Les poètes ne l'ont pas ignoré; car ils se sont tous accordés à répéter que dans le premier âge du monde, appelé par eux l'âge d'or, ou le règne de Saturne et de Rhée, toutes les terres produisoient d'elles-mêmes, et en tout temps, toutes sortes de fruits (1). Mais comme on s'étoit imaginé que l'âge d'or avoit été un songe aussi passager que le Paradis terrestre et l'état d'innocence, on s'est accoutumé à prendre tout ce que disent les poètes à ce sujet pour de pures fictions; comme si ces peintres de la nature, et ces premiers historiens du genre humain n'eussent cherché qu'à nous tromper en se trompant eux-mêmes.

Mais pourquoi, demandera-t-on, les poètes

---

(1) Les fêtes des Saturnales, où les tables étoient communes entre les serviteurs et les maîtres, et où l'on s'abstenoit de toute œuvre servile, étoient encore un mémorial de cet ancien temps, où tous les hommes étant égaux, jouissoient en commun des biens que la terre, sans être partagée, produisoit en abondance, à la faveur d'un printemps perpétuel. Ce premier état du genre humain avoit été parfaitement dépeint par Virgile, au commencement du 1.er livre des *Géorgiques*, dans les vers suivans :

Ante Jovem nulli subigebant arva coloni,
Nec signare quidem, aut partiri limite campum
Fas erat. In medium quærebant, ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat, etc.

ont-ils placé sous le règne de Saturne le premier âge du monde, et le second sous celui de Jupiter? Cette question ne sera pas difficile à résoudre, quand on aura lu ce que nous avons dit touchant l'accord de la Genèse avec la mythologie, c'est-à-dire le premier tableau mythologique. On verra que *Saturne*, ou *Chronus*, fut la première des divinités de l'Olympe qui interrompit le règne du Tartare et des ténèbres sur la terre, et par qui le temps commença à prendre son cours. Or, comme le Tartare et les ténèbres avoient repris leur empire au temps du déluge, et que ce fut l'apparition subite du soleil qui les fit disparoître, les poètes ont feint que *Jupiter*, qui est le soleil, avoit détrôné son père, en le plongeant dans le Tartare (1). C'est ainsi que le second âge du monde a passé sous l'empire du *Jupiter*, auquel on attribue, non sans raison, tous les changemens arrivés sur la terre depuis le déluge, comme on va le voir par le tableau suivant.

---

(1) Et le second par Ovide, *Métamorphoses*, liv. 1 :

Postquam Saturno tenebrosa in tartara misso
Sub Jove mundus erat ; subiitque argentea proles....
Juppiter antiqui contraxit tempora veris,
Perque hyemes, æstusque et inequales autumnos
Et breve ver spatiis exegit quattuor annum....
Semina tum primum longis cerealia sulcis
Obruta sunt ; pressique jugo gemuere juvenci, etc.

## Remarques sur le chapitre précédent.

Si les mythologues racontent de deux manières, comme on l'a vu, la création de l'homme, ils n'ont fait qu'imiter en cela le texte de la Genèse, qui, voulant porter notre attention sur ses deux natures, la peint d'abord comme ayant une origine toute céleste, ensuite comme étant un peu de terre animée. *Méthis*, disent-ils, étant devenue enceinte d'un être qui, suivant le Destin, devoit ressembler à *Jupiter*, Jupiter avala la mère pour se rendre maître du fruit qu'elle portoit dans son sein. Mais, par la suite, ayant éprouvé un violent mal de tête, il se fit donner un coup de hache par *Vulcain* : alors *Pallas*, ou *Minerve*, sortit tout armée du cerveau de *Jupiter*. Pouvoit-on mieux figurer la souveraine sagesse rentrant en elle-même pour se consulter au sujet de la création de l'homme, et tirant de son propre fonds un être qui lui ressemble en sagesse et en intelligence, comme le raconte le premier chapitre de la Genèse? Le second chapitre, revenant sur le même sujet, ajoute que Dieu ayant pris du limon de la terre, le pétrit de ses mains divines pour en former le corps de l'homme, puis l'anima du

souffle de sa bouche : véritable *Prométhée,* qui anime d'un feu céleste la statue qu'il avoit formée. La femme fut créée à peu près de la même manière ; car, lorsque Dieu eut remarqué qu'il n'étoit pas bon que l'homme fût seul, il prit une de ses côtes, dont il forma la femme, et la lui donna pour compagne. Ici les mythologues se sont un peu dilatés sur le compte de la femme, en faisant intervenir *Vulcain* pour sa formation, ensuite toutes les autres divinités de l'Olympe, pour l'enrichir de toutes sortes de dons. Chacune lui fait des présens analogues à ses attributs : présens funestes, qui, suivant l'intention des donateurs, devoient causer la perte du genre humain. Ainsi la mythologie, comme la Genèse, nous apprend que c'est par la femme que le mal est entré dans le monde.

---

## Quatrième Tableau mythologique,

Contenant l'origine du Zodiaque et l'explication des différentes constellations de la Sphère céleste, d'après l'Histoire de la Genèse.

---

COMME toute l'histoire atteste qu'avant le déluge on éprouvoit par toute la terre une température toujours égale, il est naturel de penser que la route du soleil ne changeoit point alors de parallèle dans le ciel; qu'ainsi l'on ne devoit connoître que l'année sidérale pour mesurer le temps et la durée de la vie humaine, chose très-facile à obtenir en observant le coucher ou le lever héliaque d'une étoile quelconque. Mais, depuis le déluge, la route du soleil ayant reçu une nouvelle direction par rapport à l'équateur, jusqu'à s'en écarter chaque année de vingt-trois degrés et demi, tant au nord qu'au midi de ce cercle (ce qui donne quarante-sept degrés de différence en hauteur du méridien du solstice d'été, à celui du solstice d'hiver), et ce changement de route ayant amené une grande variété de température dans l'atmosphère terrestre, la première chose que l'homme eut à faire fut d'observer le cours réglé de ces variations, et de

déterminer l'année tropique, afin de pouvoir labourer, semer et moissonner à propos. Pour arriver à ce but, il partagea la nouvelle route du soleil dans le ciel en douze portions égales, et chacune de ces portions du ciel étoilé fut représentée par un signe indicatif de la place qu'elle occupoit, par rapport aux différentes ascensions du soleil, aux effets de sa chaleur et aux travaux que permettoit la variété des saisons. De là l'origine des douze signes du zodiaque. Mais, comme ces douze signes n'occupent qu'une bande assez étroite de la voûte étoilée, et qu'il reste encore quantité d'étoiles tant au-dessus qu'au-dessous de cette zône, l'homme, curieux de savoir ce qui se passe dans le ciel, ne négligea pas de les décrire en formant de nouvelles constellations. A l'une il donna le nom d'un *bouvier*, à l'autre celui d'un *chariot* attelé de plusieurs bœufs, à une troisième le nom d'un *moissonneur* armé d'une faux tranchante, empruntant toutes ces dénominations de l'art qu'on exerçoit alors le plus communément, savoir l'agriculture. Voilà sans doute les premiers noms que portèrent ces constellations. Mais, dans la suite, les peuples chasseurs, de même que les navigateurs, étant obligés, pour se guider pendant la nuit dans les bois et sur la mer, d'avoir toujours les yeux fixés sur ces constellations, qui ne se

7

couchoient pas pour eux, changèrent leurs dénominations en celles d'animaux des pays froids. Alors les constellations du grand et du petit chariot, qui rouloient autour du pôle, furent métamorphosées en ourses, dont la plus brillante s'appela *Calixto*, et l'autre *Cynosure*; alors aussi le Bouvier, ci-devant conducteur des Chariots, devint le gardien des Ourses, sous le nom d'*Arctophylax*. On lui donna des chiens en lesse au lieu d'une faucille qu'il portoit auparavant.

La constellation du *Vautour* et de la *Lyre*, sur laquelle les Grecs ont débité tant de merveilles, dut également son origine à l'agriculture : la lyre étant l'instrument dont se sert le berger pour charmer son loisir et celui de ses compatriotes; le vautour au bec retors et aux serres tranchantes, figurant une charrue, dont le soc recourbé et le coutre affilé déchirent le sein de la terre. Or, comme le labour et le pacage des troupeaux sont inséparables l'un de l'autre, les deux figures qui les désignent, devant avoir le même caractère, furent unies ensemble dans une même constellation, et placées entre le Laboureur et le Berger, comme on va voir; car il est évident que l'Hercule agenouillé, tenant en main une poignée de couleuvres étouffées, prémices de tous les trophées de ce héros, disent les poetes, n'est autre que le la-

boureur, qui commence par extirper les mauvaises plantes du champ qu'il se propose d'ensemencer; tandis que le prétendu cocher d'*Ericthon*, à qui l'on a mis sur le dos la belle étoile de la Chèvre, présente réellement un Berger portant sur ses épaules une malheureuse chèvre qui vient de mettre bas deux petits, qu'on voit à ses pieds. Tels sont, ô Grecs! les Hercules et les Orphées, par qui la terre a été purgée de monstres, et le genre humain policé et civilisé. Or, pouvoit-on peindre plus exactement ces deux héros (1) de l'agriculture avec les instrumens de cet art?

Mais d'où les anciens astronomes tirèrent-ils les dénominations qu'ils donnèrent à quantité d'autres constellations, telles que celles d'Hercule, de Céphée, de Cassiopée, d'Andromède, de Persée, de la tête de Méduse, du grand Serpent, de Prométhée déchiré par un vautour, du fleuve Eridan, et de la belle constellation de la Vierge? Est-il probable que la Grèce, encore

---

(1) Qu'on ne s'étonne point de voir donner ici le nom de Héros au laboureur et au berger. Car Héros vient certainement du mot latin *Herus*, dérivé lui-même de *her* qui signifie terre. Ainsi *Herus* signifie maître de la terre, et *Hercules*, peut signifier cultivateur de la terre, *heræ cultor*.

sauvage lorsque l'astronomie florissoit en Orient, ait fourni le sujet de ces constellations; que l'Hercule dont il s'agit soit le fils d'Alcmène; que Céphée et Cassiopée soient un roi et une reine d'Ethiopie; qu'Andromède ait été leur fille; que Persée fût le petit-fils d'un roi d'Argos; que ce petit-fils d'Acrise soit parti sur un cheval ailé pour aller conquérir la pomme d'or d'un jardin situé aux extrémités du monde, en coupant la tête de la Gorgone et du serpent, qui en étoient les gardiens; qu'ensuite de cette expédition, il soit venu délivrer la malheureuse Andromède du monstre marin qui étoit sur le point de la dévorer? Certes, il faudroit être bien crédule pour ajouter foi à de pareilles histoires, qui n'eurent jamais de réalité que dans l'imagination des Grecs, qui cherchoient à historifier tout ce qu'ils ne connoissoient pas, et qui se plaisoient à faire de leur pays la patrie des héros et le théâtre des plus merveilleuses aventures. Que représentent donc réellement ces différentes constellations? Pour le découvrir, transportons-nous au temps de Noé, de ses fils et petits-fils. Examinons, ensuite, quels étoient les objets qui, après l'agriculture, pouvoient le plus intéresser ces patriarches du genre humain, et dont ils durent, par conséquent, chercher à transmettre la mémoire à leurs descendans. Certai-

nement le déluge dont ils avoient été témoins devoit obtenir la première place, ensuite la naissance du genre humain, la formation de l'homme, sa chute, causée par son orgueil, joint à la séduction du serpent, son expulsion du Paradis terrestre, et le sort malheureux de sa postérité; mais, en même temps, ils ne durent point laisser ignorer la délivrance future de cette postérité malheureuse, par le moyen d'un fils qui naîtroit d'une femme vierge (1), lequel devoit écraser la tête du serpent et conquérir le fruit de l'arbre de vie. Or, peut-on ne pas reconnoître dans Céphée et dans Cassiopée, tous deux précipités du trône dans la poussière, pour avoir eu l'orgueil de vouloir s'égaler aux dieux, les deux premiers chefs de la race humaine déchus par un crime semblable, de l'état d'inno-

(1) Isaïe avoit prédit que le Messie naîtroit d'une vierge; mais la Genèse l'avoit laissé entendre avant ce prophète, dans l'endroit même où Dieu, à la suite de la sentence prononcée contre *Adam* et *Eve*, dit qu'il établira une inimitié entre le serpent et la femme, entre la race du serpent et celle de la femme, dont un rejeton lui écrasera la tête. Il est évident qu'il ne parle point ici de l'homme. Or, qu'est-ce que le fils de la femme, à l'exclusion de l'homme, si ce n'est le fils d'une femme vierge? Il n'est donc pas étonnant que Noé ait connu cette naissance miraculeuse..

cence et chassés du Paradis terrestre? Peut-on ne pas voir dans Andromède punie pour le crime de sa mère et attachée à un rocher sur le bord de la mer et toujours près d'être dévorée par un monstre marin, la malheureuse postérité d'*Adam* et d'*Eve*, sans cesse exposée à devenir la proie de l'impitoyable mort? D'un autre côté, pouvoit-on mieux figurer que dans le fils de la vierge *Danaë*, dans Persée, monté sur le Pégase (1), et qui après avoir coupé la tête de la Gorgone et conquis la pomme d'or du jardin des Hespérides, vient délivrer Andromède, en lui faisant présent de cette pomme d'or et lui apportant comme en trophée la tête de Méduse, pouvoit-on mieux figurer, dis-je, que dans ce tableau, la rapidité des conquêtes du divin fils de Marie, lequel après avoir écrasé la tête de l'ancien ennemi du genre humain, a reconquis le Paradis perdu avec le fruit de l'arbre de vie, et délivré l'Eglise, devenue son épouse par le droit de conquête, ainsi qu'Andromède l'avoit été de Persée, après qu'il l'eut délivrée du monstre qui paroissoit prêt à la dévorer, et de tous les poursuivans qui prétendoient avoir des droits sur elle?

(1) C'est ainsi que l'Apocalypse représente Jésus-Christ monté sur un cheval blanc.

Quant à la belle constellation de la Vierge, qui se trouve au rang des douze signes du zodiaque, et dans laquelle on a cru voir une moissonneuse portant dans son sein un faisceau d'épis dorés, n'est-elle pas plutôt la vierge *Danaë*, dans le sein de laquelle descend *Jupiter*, transformé en pluie d'or, figure admirable du rayon céleste de l'Esprit Saint, qui devoit, par son opération divine, produire dans le sein de Marie, celui qui étoit, dès le commencement du monde, destiné à détruire le règne du démon.

Dans Hercule, fils d'Alcmène, condamné par Euristhée à accomplir ses douze fameux travaux, et terminant ensuite sa laborieuse carrière par être consumé d'un poison mortel que lui avoit communiqué le centaure *Nessus*, par l'entremise de *Déjanire*, qui ne reconnoît l'homme condamné par le Tout-Puissant à cultiver la terre durant les douze mois de l'année, ensuite finissant ses longs et pénibles travaux, le plus souvent par une fièvre ardente causée par les malignes influences du Scorpion et du Sagittaire? Toutes ces figures sont d'autant plus frappantes que le nom même des personnages est analogue à l'action qu'elles représentent. En effet, *Hercule* signifie agriculteur; *Euristhée*, qui a une grande puissance; *Cephée*, chef de

famille : *Cassiopée,* œil vain; *Andromède,* souci de *l'homme; Persée,* destructeur, ou conquérant; *Prométhée*, celui qui consulte avant d'agir. Or, ce dernier, déchiré par un vautour, et placé auprès d'un fleuve qui se déborde, ne représente-t-il pas exactement le créateur qui dit, en délibérant en lui-même : Faisons l'homme à notre image, et qui, dans la suite, pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur (ce sont les termes mêmes de l'Ecriture), à cause des crimes du genre humain, se repent d'avoir fait l'homme, et amène le déluge pour détruire sa créature? Mais par cette tête de Méduse à masque de femme, entouré de serpens, pouvoit-on mieux peindre celui qui, pour séduire la femme, avoit emprunté la voix humaine? La redoutable égide de Pallas, placée sur sa poitrine, portoit, comme en trophée, cette tête de Méduse, pour faire entendre sans doute, que ce n'est qu'après avoir triomphé de l'astucieux serpent, que l'homme obtient la véritable sagesse et redevient ce qu'il étoit en sortant des mains du créateur. Telle est en abrégé l'histoire mythologique de la partie septentrionale du ciel étoilé. Or cette histoire n'est-elle pas visiblement celle du genre humain, qui fut tracée en caractères hiéroglyphiques par les inventeurs de l'astronomie, long-temps avant

que Moïse l'eût écrite en lettres alphabétiques dans le livre de la Genèse?

Si de l'hémisphère septentrional de la sphère céleste on passe à l'hémisphère méridional, on aperçoit d'abord dans celui-ci une constellation la plus remarquable de tout le ciel, tant par sa forme que par son éclat. Elle est composée d'un grand nombre d'étoiles très-brillantes, entr'autres deux de la première grandeur et trois de la seconde, qui forment comme un rateau avec les précédentes. Partagée en deux par l'équateur, elle s'étend presqu'également dans les deux hémisphères. C'est *Orion*, qui sous la taille d'un géant se trouve placé près d'un fleuve qui se déborde, appelé l'*Eridan*, ou plutôt d'une mer, puisqu'elle renferme dans son sein une énorme *baleine*. Ce géant a la face tournée en arrière vers les *Hyades* et les *Pléïades*, deux groupes d'étoiles de la constellation du *Taureau*; tandis qu'il semble porter ses pas vers le vaisseau *Argo*, il tient au bout de son bras élevé une peau de bœuf en guise de parapluie. A ses pieds est la constellation du *Lièvre*. Les deux chiens *Sirius* et *Procion*, la gueule tournée vers *Orion*, sont postés entre lui et le vaisseau *Argo*. Devant ce vaisseau se voit la *Colombe* portant à son bec un rameau d'olivier.

Derrière paroît la *Coupe vide* et l'*Hydre* becquetée par un *Corbeau.* Plus loin on aperçoit l'*Autel* dressé comme pour faire un sacrifice; en deçà de l'autel le *Centaure* tenant un arc en main vis-à-vis d'un loup renversé sur le dos. Au haut de ces différentes figures, en remontant vers le nord, on découvre le triste *Antinoüs*, ou *Prométhée* avec un *Aigle* perché sur sa tête; à quelque distance de là un *Cygne* nageant dans la voie lactée; enfin, le grand *Serpentaire* la tête penchée à côté de celle d'*Hercule.* Telle est la position, l'attitude et l'ensemble des figures les plus anciennes de l'hémisphère méridional du ciel étoilé.

Maintenant peut-on croire qu'un pareil tableau soit l'effet du hasard, ou le fruit d'une imagination en délire? Certes, on auroit peine à s'en défendre si l'on prenoit à la lettre ce qu'en ont rapporté les mythologues. *Orion*, suivant eux, étant un grand astronome tel qu'*Atlas*, que la science fit mettre au rang des astres, ou bien un grand chasseur, qui voulant faire violence à Diane fut percé de ses flèches, ensuite placé dans le ciel par Neptune, Jupiter et Mercure, qui tous trois l'avoient fait naître en urinant sur une peau de bœuf à la prière d'*Hyriée*, qui pour lors étoit sans enfans.

Le lièvre, qui se tapit entre les jambes d'Orion, leur a paru un attribut de ce chasseur, ainsi que les deux chiens Procion et Sirius.

La mer qui se déborde, ils l'ont prise pour le *Nil* ou le *Pô*, parce que ces deux grands fleuves sont sujets au débordement; la voie lactée pour le lait de la chèvre Amalthée, qui nourrit Jupiter au berceau; et le cygne, pour l'oiseau dont Jupiter emprunta la couleur pour séduire la belle *Léda,* mère de Castor et Pollux.

Ils ont vu dans l'*Argo* le vaisseau qui porta les Argonautes à la conquête de la Toison d'or, sous la conduite de Typh s; dans la colombe, une métamorphose de *Sémiramis*, ou plutôt celle que cette grande reine fit placer sur ses étendards; dans le corbeau, celui qu'Apollon envoya avec une coupe puiser de l'eau sur la terre pour faire un sacrifice à Jupiter, et qui n'étant point revenu devint noir de blanc qu'il étoit auparavant, en punition de sa négligence et de l'excuse mensongère qu'il avoit donnée en attribuant à l'hydre la cause de son retard; et dans l'autel, ils ont cru apercevoir celui sur lequel Apollon devoit faire un sacrifice.

Le Centaure, suivant un grand nombre de mythologues, fut le précepteur d'Achille et l'inventeur de la sphère. Quelques-uns pensent

qu'Antinoüs étoit un jeune homme que Jupiter fit enlever par son aigle pour lui servir à boire au lieu d'*Hébé;* d'autres veulent que ce soit le même que Prométhée, en proie à un vautour, pour avoir animé l'homme en dérobant le feu du ciel.

Quant au Serpentaire, ils en font tantôt un Apollon conducteur du char du Soleil, tantôt un Esculape père de la médecine. Telle est l'interprétation que donnent les mythologues aux différentes figures de l'hémisphère méridional, de la sphère céleste; interprétation bien obscure assurément, si l'on veut s'en tenir à la lettre; mais qui cesse bientôt de l'être quand on sait lever le voile qui la couvre et en séparer ce qu'y ont ajouté des traditions mal conservées.

Car d'abord, en écartant d'Orion toute idée de chasseur, titre qui ne lui a été donné, que parce qu'on le voit entouré de deux chiens et d'un lièvre, mais que rien ne justifie (1); parce

---

(1) Il fut, dit-on, percé par les flèches de Diane pour avoir eu la témérité de se présenter devant cette chaste déesse, parce que quand Diane, qui est la lune, passe devant Orion, cette constellation, toute brillante qu'elle est, se trouve éclipsée par ses rayons.

qu'il n'a ni arc, ni flèches, ni carquois, on voit que cet Orion, issu d'une manière si bizarrement merveilleuse de l'urine des dieux à la prière d'*Hyriée*, n'est autre que Noé engendré comme par miracle d'un père âgé de 182 ans, ensuite sorti plus miraculeusement encore des eaux du déluge, causé par le débordement des mers, empire de Neptune, et par la pluie du ciel, domaine de Jupiter et des planètes (1).

On voit qu'Orion portant à sa ceinture trois étoiles, vulgairement nommées les Trois Rois, au lieu d'être fils de trois pères, selon la Fable, est véritablement le père de trois fils, *Sem, Cham* et *Japhet*, qu'on peut bien dire avoir été les premiers rois, comme les premiers patriarches du genre humain depuis le déluge.

---

(1) Quand on dit que *Noé* naquit, comme par miracle, d'un père âgé de 182 ans, ce n'est pas qu'à cet âge les hommes antédiluviens ne fussent capables d'engendrer naturellement : car alors n'entrant en puberté qu'à 60 et 80 ans, ils devoient conserver la vertu génératrice durant plusieurs siècles. Mais c'est que Lameth étant resté sans enfans jusqu'à 182 ans, il put croire qu'il mourroit sans postérité. De là la joie qu'il témoigna à la naissance de Noé, en disant : celui-ci nous consolera des peines et des misères de la vie auxquelles nous sommes assujétis : paroles en même temps prophétiques.

Orion, l'observateur du temps et des astres, comme le porte ce nom, et partagé en deux par l'équateur céleste, ne représente-t-il pas exactement ce personnage célèbre de l'ancien et du nouveau monde, qui ayant les yeux fixés sur les *Pléïades*, observe attentivement l'heure que Dieu lui avoit marquée et à laquelle il lui avoit commandé d'entrer dans l'arche avec sa famille : vrai Typhis qui consulte l'oracle et l'état du ciel avant de s'embarquer avec les Argonautes sur le vaisseau qu'il avoit construit.

En effet, quand le groupe d'étoiles appelées *Hyades*, et qui sont très-voisines des *Pléïades*, se dégageant le soir des rayons solaires indique le moment où l'écliptique devoit s'incliner à l'équateur, et les cataractes du ciel alloient s'ouvrir, ce fut alors que commença le déluge si bien caractérisé par la peau de bœuf dont Orion paroît se couvrir pour se garantir de la pluie, par le nom des étoiles pluvieuses qu'il observe, par le débordement des mers dont il est entouré, par l'animal éperdu qui vient se jeter à ses pieds, et par l'aboiement de deux chiens, qui tournés vers leur maître semblent lui crier d'entrer promptement dans l'arche prête à le recevoir, et qui déjà commence à être soulevée par les eaux de la mer figurée par cet océan

de lumière qui environne le ciel, et qu'on appelle la voie Lactée (1), ainsi que par le cygne nageant au milieu d'elle, et dont on dit que Jupiter emprunta la couleur pour séduire la belle *Léda*. (2)

Pouvoit-on peindre d'une manière plus énergique les circonstances et l'époque de l'entrée de Noé dans l'arche? époque parfaitement d'accord avec la chronologie sacrée et les observations astronomiques, qui toutes sans exception fixent les équinoxes de printemps les plus anciennement observées aux premiers degrés du taureau, dont les *Hyades* font partie étant placées vers son front. Il suffisoit donc à Noé d'observer le coucher héliaque de ces étoiles pour connoître le moment où Dieu devoit (comme il est marqué dans *Job*, ch. 38) commander au soleil de changer de route, et à l'aurore d'aller se placer aux extrémités de la terre pour secouer les impies de dessus sa face, et ensevelir

(1) Cet Océan de lumière, reste du lait de la chèvre Amalthée, qui, suivant les mythologues, nourrit Jupiter au berceau, est peut-être le réservoir qui entretient la lumière de tous les astres.

(2) La couleur du cygne qu'emprunta Jupiter pour séduire la belle *Léda*, n'est autre chose que la lumière blanche que communique le soleil à la lune.

leur orgueil dans le bourbier ténébreux dont il alloit de nouveau la couvrir comme d'un manteau.

C'est ce qu'annonce *Antinoüs* ( mot grec qui désigne celui qui prend une résolution contraire à celle qu'il avoit d'abord suivie ). Cette figure, la même que Prométhée, de l'aveu des mythologues, placée derrière la voie Lactée, et lui tournant le dos, ayant sur la tête un aigle qui lui dévore le cœur, est, comme on l'a déjà dit, la peinture du Créateur, qui le cœur navré de douleur, à cause des crimes du genre humain, se repent d'avoir créé l'homme, et prend, quoiqu'à regret, la résolution de détruire sa créature au moyen du déluge. Elle est, si l'on veut aussi, l'*Antinoüs* enlevé dans le ciel, et qui désormais, au lieu d'*Hébé*, servira le nectar à la table des dieux, en versant sur la terre des torrens d'eau pluviale, laquelle auparavant n'y tomboit qu'en une douce rosée, et y entretenoit un printemps perpétuel, figuré par *Hébé*, déesse de la jeunesse.

Et le *Serpentaire*, que les mythologues prennent pour Apollon, conducteur du char du soleil, n'est-il pas un symbole parlant de la révolution annuelle de cet astre, qui depuis le déluge, conséquemment depuis le changement arrivé sur la terre par l'inclinaison de l'éclip-

tique décrit des spirales autour de l'équateur. Sa tête, posée à côté de celle d'Hercule, ou du laboureur, ne semble-t-elle pas lui parler à l'oreille pour lui communiquer les secrets, dont son art et sa vie ont le plus grand besoin : de là le nom d'Esculape (père de la medecine) qu'on lui a donné.

Qui ne voit que la colombe, symbole de paix, placée jadis sur l'étendard de *Sémiramis*, et qui devroit l'être sur tous ceux des souverains, est une imitation de celle que Noé envoya de l'arche, et qui revint portant à son bec un rameau d'olivier?

Mais le corbeau envoyé par Apollon avec une coupe, pour chercher l'eau dont il avoit besoin pour faire un sacrifice à Jupiter, et qui s'acquitta si mal de sa commission en restant en chemin, n'est-il pas évidemment celui que Noé fit sortir de l'arche pour aller à la découverte, et qui ne revint plus, parce qu'il trouva où poser ses pieds sur une terre desséchée, représentée par la coupe vide, et de quoi pâturer; parce que cette terre étoit couverte de cadavres étendus sur la fange, représentée par l'hydre? l'autel est celui où Noé fit un sacrifice au sortir de l'arche.

Quant au centaure posté vis-à-vis d'un loup, qu'il a percé de ses flèches, peut-on douter

qu'au lieu d'être le précepteur d'Achille, ce ne soit l'arrière petit-fils de Noé *Nemrod*, ce vaillant chasseur, suivant l'Écriture et le premier potentat, qui parut sur la terre après le déluge. Des services signalés rendus à ses compatriotes, le firent placer au rang des astres par les Chaldéens, beaucoup plus instruits en astronomie que les Grecs, et cela long-temps avant le siècle du héros de l'*Iliade*. Ainsi s'expliquent historiquement et sans peine toutes les figures de l'hémisphère méridional du ciel étoilé ; et cette explication, jointe à celle de l'hémisphère septentrional ci-dessus développée, donne l'intelligence complète de la sphère céleste, au moyen de la Genèse.

Mais quelle main a su tracer dans le ciel un pareil tableau, dont les traits sont si frappans et si bien adaptés à l'histoire primitive du genre humain ? Est-il probable que les Grecs en soient les auteurs ? eux qui n'eurent de connoissance en astronomie que celle qu'ils empruntèrent des autres peuples ; eux qui furent si long-temps étrangers à la science des astres, qu'à peine ils purent venir à bout de fixer la longueur de l'année ? Cette ignorance seule suffiroit pour prouver qu'ils n'eurent aucune part à cette invention de la sphère, et que l'origine qu'on a voulu lui attribuer, en la tirant de la fameuse

expédition des Grecs en Colchide, est une chimère; à moins de prendre cette expédition pour une copie de l'histoire de l'arche de Noé: ce qui est assez probable.

D'abord, mêmes préparatifs et mêmes cérémonies pour l'aller et le retour de l'*argo* et de l'*arche* de Noé. En effet, comme l'expédition des argonautes en Colchide commença au taureau et finit par le bélier à la toison d'or, dont Jason fit la conquête après avoir tué le dragon qui la gardoit, c'est-à-dire, après avoir fait le tour de l'écliptique figuré par les replis tortueux de ce serpent, de même l'arche de Noé ayant commencé à être portée sur les eaux du déluge, sous le signe du taureau, fut un an presqu'entier flottante sur ces mêmes eaux, et ne s'arrêta sur les montagnes d'Arménie, qui touchent à la Colchide, qu'au douzième mois de l'année, sous le signe du bélier. Jason, dans son expédition, fut suivi d'un Hercule, d'un Orphée, d'un centaure, et des deux fameux athlètes, Castor et Pollux. Cependant aucun de ces héros ne prit part aux combats que livra Jason contre tous les monstres qui s'opposoient au succès de son entreprise. Et pourquoi cette inaction dans une si belle occasion de montrer leur vaillance? C'est que tous ces monstres n'existoient qu'en figures, et que les compagnons de Jason n'étoient eux-

mêmes que les simulacres constellés, placés dans le ciel à côté de Noé, tels que les gémeaux, le sagittaire, le laboureur, le berger, et enfin le serpentaire qui précède la bélier. Et qu'est-ce que cette Médée, fille d'Aète, qui, par l'art de ses enchantemens, fait surmonter à Jason tous les obstacles qu'il rencontre, et qui ensuite se venge d'une manière si étrange sur ses propres enfans des infidélités qu'elle éprouve de la part de leur père? si ce n'est la sagesse divine, fille de l'Eternel (car c'est ce que signifient les noms de Médée et d'Aète) qui sauva Noé de tous les périls où il se trouva exposé et qui punit l'infidélité du premier père du genre humain, en précipitant tous ses enfans sous l'abîme des eaux, et couvrant la terre de leurs membres épars.

Quant à cette moisson d'hommes armés, qui, à peine nés de la semence jetée dans la terre labourée par Jason, lorsqu'il eut dompté les taureaux et les eut attelés au joug de la charrue, menacent de tuer celui dont ils tenoient la vie, et qui finissent par s'entretuer eux-mêmes dès qu'une petite pierre jetée au milieu d'eux eut donné le signal du combat, n'est-ce pas ce qui est arrivé après le déluge, et ce qu'on voit encore arriver tous les jours? Car le blé semé en terre par le laboureur, sert à multi-

plier prodigieusement la race des hommes; et ces hommes, prenant querelle pour la moindre chose, se font une guerre opiniâtre et s'égorgent les uns les autres, souvent même celui qui les a nourris (1).

Voilà certes bien des traits de ressemblance entre l'histoire de Noé et l'expédition des Argonautes, sous Jason, sans parler de l'identité des noms. Car *Jason*, qui procure le rajeunissement de son vieux père *Œson*, paroît le même que *Noé*, qui, par sa naissance extraordinaire, console et rajeunit pour ainsi dire son père *Lamech*, âgé de 182 ans. De là le nom de *Noé*, qui lui fut donné, et qui a la même signification que celui de *Jason*, *Œsonides*, *medela senectutis.*

Mais que l'on veuille ou que l'on ne veuille pas convenir de l'identité de ces deux histoires, toujours est-il certain que l'expédition des Argonautes, en la supposant véritable, ne peut avoir été l'origine de la sphère céleste attribuée à Chiron, le précepteur d'Achille; parce que cette sphère, de beaucoup antérieure à Chiron, étoit en usage en Egypte, et en Asie long-temps avant la prétendue expédition des Argonautes.

---

(1) Il est à remarquer que cette semence produit les mêmes effets que les dents du serpent semés par *Cadmus.*

Tout ce qu'on pourroit dire en faveur de la sphère attribuée à Chiron, c'est que cet astronome la fit connoître dans la Grèce en l'accommodant au siècle où il vivoit. Or, le siècle de Chiron remonte tout au plus au troisième avant 13. l'ère chrétienne, en prenant pour base chronologique la sphère même qui porte son nom. Car, comme elle suppose le colure de l'équinoxe du printemps passant par le milieu du bélier, et que du temps d'*Hypparque*, le même colure se trouvoit, suivant qu'il l'avoit observé, à la première étoile de la tête de cette constellation; il s'ensuit que depuis Chiron à Hypparque, le point équinoxial avoit rétrogradé de 15°, ce qui n'avoit pu s'effectuer que dans l'espace de 1080 ans à 72 ans par degré. Or, Hypparque avoit fait cette observation 140 ans avant Jésus-Christ; donc, en ajoutant 140 à 1080, la sphère de Chiron devoit remonter à 1220 ans avant l'ère chrétienne. Pourquoi donc *Newton* ne la fait-il remonter qu'à environ 900 ans avant cette époque, en s'appuyant sur les mêmes données? C'est que Newton calcule la rétrogradation des points équinoxiaux, en la réduisant en longitude équatoriale, ce qui donne une différence de quatre à cinq degrés. (*Chron. de Newton*, *p.* 67, *édit. de Laus. et Gen.*)

Après avoir prouvé que la sphère céleste ne

tire point son origine de l'histoire grecque, sera-t-on mieux fondé à la regarder comme un monument de l'écriture hyéroglyphique des Egyptiens, relatif au débordement du Nil, comme l'a pensé L. Dupuis? Si cela étoit, auroient-ils oublié d'y mettre des *Sphynx*, tels qu'on en voit sur tous les monumens qui nous restent de cette nation? mais une preuve directe qu'il ne s'agit point dans ce tableau mythologique du débordement du Nil, c'est qu'aucune de ses figures ne s'y rapporte. Car le Nil, premièrement, ne renferme point de baleine comme l'Eridan du globe celeste : ensuite le débordement du Nil n'a jamais pu concourir avec le coucher héliaque des *hyades*, sur lesquelles Orion paroît fixer ses regards, joint à ce que des étoiles pluvieuses eussent été mal choisies pour désigner le débordement d'un fleuve, qui a lieu sans qu'il tombe une goutte de pluie en Egypte. Enfin, ce qui achève de démontrer le défaut d'analogie entre le tableau en question et l'objet qu'on lui suppose; c'est que, quand le Nil se déborde, ce n'est point sur des vaisseaux qu'on se retire, mais dans des maisons situées sur des lieux élevés.

Maintenant qu'il paroît constant que l'invention des figures symboliques de la sphère céleste ne vient ni des Grecs, ni des Egyptiens,

il seroit inutile de l'aller chercher ailleurs, chez les Perses, les Indiens et les Arabes, auxquels il est évident que le *zodiaque* ne peut convenir en aucune manière, non plus qu'aux Egyptiens, quoiqu'il fasse la partie la plus essentielle de la sphère. A qui donc peut appartenir la gloire de cette invention merveilleuse, qui, avant l'écriture alphabétique, a su peindre si exactement tant de faits importans, qui en fixe la date et l'époque d'une manière si précise?

Eh! peut-elle mieux convenir à d'autres qu'à Noé, ce grand personnage, qui, joignant à la science de l'ancien monde, sous lequel il vécut 600 ans, l'expérience de 350 autres années sous le nouveau, devoit être plus capable que personne de transmettre à ses descendans la mémoire, tant des faits dont il avoit été le témoin que de ceux dont il étoit le dépositaire? Forcé par la nécessité d'étudier avec le plus grand soin le cours du soleil, par rapport aux changemens arrivés sur la terre à cause de l'inclinaison de l'écliptique, et déjà parfaitement instruit dans la connoissance des astres (comme il étoit si facile de l'être avant le déluge sous un ciel toujours pur et serein), il n'eut qu'à donner aux différentes constellations, qu'il connoissoit, des noms et des figures relatifs aux objets qu'il vouloit peindre. Oui, tel fut le grand *Atlas*, qu'on dit

avoir porté le ciel sur ses épaules; parce qu'en effet il a été l'inventeur de la sphère céleste, que possédent toutes les nations de temps immémorial, et dont toutes se disputent la découverte, qui n'appartient à aucune d'elles.

Il fit part, dit-on, de sa science à *Hercule*, c'est-à-dire qu'il appliqua ses connoissances célestes à l'agriculture, qui certes en avoit le plus grand besoin depuis le déluge, en composant le calendrier rural dont on se sert encore aujourd'hui.

Comme il appartenoit à l'ancien monde par sa naissance, il étoit censé fils d'*Uranus* et de *Gé*, ou de *Cœlus* et de *Vesta*, et frère de Saturne.

Roi de toute la terre, il laissa plusieurs enfans qui se partagèrent son empire après lui.

Père de l'astronomie, il eut aussi dans le ciel beaucoup de fils et de filles. Le plus illustre de ces fils fut *Hespérus*, qui, après avoir paru quelque temps sur la terre, disparut tout d'un coup, sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. C'est la belle planète de *Vénus* qu'on voit briller le soir durant plusieurs jours après le coucher du soleil et qui se cache ensuite dans ses rayons, ou derrière son disque.

Parmi ses filles étoient les *Hyades* et les

*Pléïades*, ainsi nommées comme signal de pluie et d'embarquement. On les appeloit tantôt Atlantides, du nom de leur père, et tantôt Hespérides, comme étant le fruit des congrès nocturnes d'Atlas avec *Hespérie*, leur mère, ou, pour parler sans figure, le produit des obserservations de leur père durant la nuit. *Céphée* et *Cassiopée*, quoique plus anciens que lui, passoient aussi pour être de sa race; parce qu'en effet c'est lui qui les plaça dans le ciel. Enfin, comme tout ce qui est grand et élevé sembloit devoir lui appartenir, la postérité reconnoissante envers ce patriarche, imposa le nom d'*Atlas* à la haute chaîne de montagnes qui traverse l'Afrique de l'Orient à l'Occident et en fit l'observatoire de ce grand astronome en plaçant à ses pieds le siége de son empire. On alla même jusqu'à donner le nom d'Atlantique à un continent qui n'existe plus, et qui peut-être a été englouti par les eaux du déluge, ainsi qu'à la vaste et profonde mer qui baigne les côtes occidentales de l'Afrique, parce qu'il est le premier qui ait osé confier sa vie à ce terrible élément. Par là, le ciel, la terre et la mer se trouvent remplis de la gloire de son nom. En effet, en est-il un plus célèbre dans toute l'antiquité, et qui fût plus digne de l'être tant

par la sainteté de sa vie, qui lui mérita d'être préservé des eaux du déluge, que par les services signalés qu'il rendit aux sciences et aux arts, dont il a été ou l'inventeur ou le conservateur?

Voilà donc l'histoire d'*Atlas* ramenée toute entière à celle de *Noé*, de même que celle d'Orion et des Argonautes. Toutes ces histoires n'ont paru appartenir à différentes personnes qu'à cause de la différence des noms qu'elles portent et de la diversité des lieux où l'ignorance et la vanité les avoient placées.

Quant à la différence des noms, il est aisé de voir qu'elle a rapport aux circonstances les plus remarquables de la vie du personnage dont il s'agit: *Noé*, à sa naissance consolatrice pour l'auteur de ses jours, qui voit en elle le repos et la cessation de ses peines; *Orion*, à l'observation de l'heure précise où devoit se faire son embarquement dans l'arche; *Atlas*, aux immenses et pénibles travaux que ce grand homme eut à supporter avant et après le déluge, sans parler des railleries insultantes et des persécutions qu'il essuya de la part des hommes antédiluviens.

D'où il suit que ce qu'on appelle mythologie est une histoire véritable, et que le livre qui la

contient est plus ancien que tous ceux qui existent, sans en excepter la Genèse, dont on peut dire qu'il est un des originaux, puisqu'il nous a tracé avant elle l'histoire du genre humain. Ecrit en caractères ineffaçables et déposé dans le ciel depuis plus de 4,000 ans, le livre se voit encore aujourd'hui tel qu'il étoit originairement, n'ayant reçu aucun dommage ni du temps, ni des révolutions humaines.

Comment donc est-il arrivé que depuis si long-temps l'intelligence d'un livre si précieux et sans cesse exposé à la vue de tout le monde se soit perdue entièrement? C'est qu'hélas! après la mort de son auteur, surtout depuis la dispersion des peuples et la confusion des langues, les hommes se trouvant disséminés sur un terrein immense, sans lien commun qui les unît, sans autorité visible qui eût droit de se faire entendre, chaque peuplade, chaque famille, peut-être même chaque individu abondant dans son propre sens, crut pouvoir interpréter à son gré et suivant ses passions, un livre dont l'esprit et la lettre sont si différens. Alors les leçons s'altérèrent promptement en passant de la bouche de pères ignorans dans celle d'enfans encore plus mal appris. Enfin, les idées se brouillèrent à tel point que, les figu-

res se changeant en réalités, toutes les parties de la nature se trouvèrent peuplées de dieux et le ciel de héros déifiés. De là ces faux cultes religieux qui s'établirent presque subitement chez toutes les nations et qui auroient converti toute la terre en un temple d'idoles, si Dieu ne s'étoit réservé un peuple qu'il prit soin de garantir de l'illusion générale en l'instruisant d'une manière particulière et le rendant dépositaire de la vraie religion jusqu'à la venue du Messie, destiné à rappeler tous les hommes à son véritable culte.

A la vérité, depuis cet avénement, l'idolâtrie est tombée chez la plupart des nations et la religion s'est épurée en proportion Mais comme pour opérer ce changement les envoyés du Messie, hommes simples et illétrés, employèrent moins le raisonnement que les armes surnaturelles, qui leur furent données d'en haut avec une douceur et une patience à toute épreuve, et comme ceux mêmes qui leur succédèrent dans cette honorable mission, quoique plus instruits et plus versés dans les sciences humaines, n'attaquèrent l'idolâtrie que par les contradictions et les absurdités qu'elle présente, sans en approfondir la cause; il est résulté de là que la mythologie n'ayant reçu aucun éclair-

cissement de la part des uns et des autres est restée ce qu'elle étoit, une énigme incompréhensible. Or, tant que cette énigme subsistera, on pourra dire que l'idolâtrie n'aura pas perdu son masque. Les Chrétiens mêmes l'ont si bien conservé, qu'il fait encore aujourd'hui une partie essentielle de l'éducation publique et l'ornement de presque tous les ouvrages de peinture, de sculpture et de poésie. Les Mahométans plus ennemis, faut-il dire, de l'idolâtrie que les Chrétiens, ont cru ne pouvoir mieux faire que d'anéantir parmi eux tout ce qui pouvoit en rappeler l'idée. C'est ce qui leur a fait proscrire et brûler les livres de l'antiquité, qui parloient de mythologie et détruire tout monument capable d'en perpétuer le souvenir. Mais ne valoit-il pas mieux se saisir de la mythologie même, et s'en servir pour démasquer l'idolâtrie, en mettant à nu les grandes vérités que renferme cette écriture symbolique? C'est ce que nous avons tâché de faire, en montrant d'abord la généalogie de tous les grands dieux de la fable dans l'œuvre des six jours, la fameuse guerre de Jupiter et des Titans dans la succession perpétuelle du jour et de la nuit, la peinture mythologigue du monde primitif dans l'histoire d'Adam et de sa postérité jus-

qu'au déluge inclusivement, et enfin cette dernière histoire toute entière écrite en traits de feu sur la voûte céleste.

Un coup d'œil jeté sur un globe suffira pour être convaincu de la vérité de ce tableau.

Peut-être objectera-t-on le défaut d'accord de la période annuelle dont se sert Moïse pour fixer la date du déluge avec l'époque que nous lui assignons; car suivant la Genèse, dira-t-on, le déluge dut commencer le 17.e jour du second mois de l'année, long-temps par conséquent après le coucher des Hyades qui appartient à la première constellation du zodiaque, où devoit se trouver le soleil observé astronomiquement à l'équinoxe du printemps.

Mais de quelle espèce d'année croit-on que Moïse ait entendu parler? voilà ce qu'il s'agit de déterminer pour résoudre l'objection qui vient d'être faite? Ce ne peut être une année tropique; puisqu'avant le déluge le soleil ne quittant point l'équateur, l'année devoit être purement sidérale. Or, qui empêche que cette année sidérale dont se sert Moïse n'ait précédé de 47 jours l'année tropique post-diluvienne; la première commençant à la constellation depuis dite des Poissons, et la seconde à celle du Taureau? Alors tout s'accorde et se concilie, si

bien que la constellation intermédiaire du bélier devient elle-même, par son lever héliaque, le premier signe de l'année tropique, comme avant le déluge elle pouvoit donner le signal de l'année sidérale par son coucher de même nature. Sur quoi il est bon de remarquer que comme Noé fut un an et dix jours enfermé dans l'arche, puisqu'y étant entré le 17.e jour du second mois de la 600.e année de son âge, il n'en sortit que le 27.e jour du second mois de l'année suivante; il s'ensuit que les Pleïades ayant donné le signal de son embarquement, l'étoile de la première grandeur de l'œil du Taureau nommée *Aldebarau,* située à 10° de distance environ des premières, put servir à donner le signal de son débarquement. De là probablement le nom qu'elle porte composé des mots hébreux *al-de-bar; al,* article *le; de,* préposition détractive dé; *bar,* vaisseau. Racine des mots français *bar-deau, barque,* dont se forment les composés débarder, débarque, embarquer, débarras, débarrasser, embarras, embarrasser, etc.

Une remarque qui mérite encore d'être faite par rapport à la position des signes du zodiaque, c'est que celui du Taureau se trouve placé à contre-sens de tous les autres; ce qui sûrement

n'a pas été fait sans motif. C'étoit probablement pour indiquer le double mouvement de la route du soleil, l'un journalier d'Orient en Occident étant marqué par la majeure partie des signes, et l'autre annuel d'Occident en Orient ayant pour indice le signe du Taureau. Peut-être aussi a-t-on voulu par là désigner l'époque du changement de direction de la route du soleil par rapport à l'équateur, changement arrivé lors du déluge et qui en fut la suite, si même il n'a pas été la cause physique dont s'est servie la Divinité pour l'opérer, comme on voit dans *Job*.

Maintenant qu'il paroît constant que la sphère céleste, prise dans son intégrité, est un des plus anciens monumens d'écriture symbolique qui existent dans le monde, on peut assurer que là se trouve aussi le prototype de tous les calendriers zodiacaux faits de la main des hommes ; or, ce calendrier prototype ne remonte pas à plus de deux mille deux à trois cents ans avant l'ère chrétienne, comme il est manifeste par sa structure, notamment par la position du serpent d'*Ophiucus*, dont la tête répond au Scorpion ; et le corps traverse l'équateur vis-à-vis la croupe du Taureau, que toutes les observations les plus anciennes concourent à fixer pour point initial des douze

signes. En effet, il n'existe aucun calendrier zodiacal antérieur à cette époque. C'est un fait qu'aucun monument authentique, soit historique, soit lapidaire, n'a démenti jusqu'à présent. Loin que les zodiaques de Dendera et Desné infirment la certitude de ce fait, ils ne font que l'augmenter, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que des copies du zodiaque prototype dont on vient de parler, comme il est facile de le reconnoître à la ressemblance des signes et aux dates récentes de leur construction.

Mais il se trouve des zodiaques qui ne ressemblent en aucune manière à ce zodiaque prototype, ou du moins qui en diffèrent tellement qu'on ne peut dire à quelle époque ils appartiennent, ni quel en fut le modèle.

Et quels sont ces prétendus zodiaques originaux? Est-ce celui que M. *Hager* (1) a reconnu sur la pierre apportée des bords du *Tigre*, par M. Michaud, et dont M. Millin a donné la description dans son *Recueil de Monumens inédits ?* Mais il est aisé de prouver que ce zodiaque n'est pas si ancien qu'on l'imagine, et qu'il n'est qu'une copie déguisée d'un zodiaque antérieur.

En effet, de quoi se compose le zodiaque

(1) V. *Moniteur* de 1811, n.° 337.

gravé sur la pierre de M. Michaud ? De douze figures rangées circulairement autour d'un serpent étendu sur le sommet d'un cône évasé. La tête de ce serpent répond à la croupe du Taureau, et sa queue se dirige vers le Scorpion. Or n'est-ce pas là véritablement le serpent d'*Ophiucus*, qui coupe l'équateur à l'endroit où le soleil changeant de route au temps du déluge, décrivit des spirales en s'approchant alternativement des deux pôles ? De là vint la variété de température que nous éprouvons ; et ce mélange de bien et de mal physique, dont les Perses excessivement frappés firent la base de leurs opinions religieuses, en supposant que le mal moral comme le physique est l'effet de l'influence maligne du mauvais génie *Arhiman*, tombé du ciel en terre sous la figure d'un serpent, et qui lutte sans cesse contre le Dieu bon *Orosmade*.

Quant aux signes qui entourent le serpent d'*Ophiucus*, ils sont les mêmes non seulement pour la quotité, que ceux qui sont tracés sur nos globes, étant au nombre de douze, mais encore pour la qualité ; puisqu'ils renferment presque tous le même sens, sous des hiéroglyphes à peu près semblables. La différence la plus notable qu'on y remarque, c'est qu'étant adaptés à l'opinion religieuse d'un bon et d'un

mauvais principe, ils ont été surchargés d'emblèmes, qui représentent partout le contraste du bien et du mal. (1)

I. De là le loup accolé à l'agneau, pour premier signe.

II. Pour second, le taureau joint au lion et au serpent, ses plus cruels ennemis.

III. Pour troisième, au lieu de chevreaux bondissans, une couleuvre à tête d'oiseau; la couleuvre qui dévore les petits de l'oiseau dans leurs nids, en se glissant au haut des arbres.

IV. Pour quatrième, à la place de l'écrevisse marchant à reculons, la gelinotte descendant à terre pour couver ses œufs après que sa ponte est finie.

V. Tant qu'elle couve, point d'ennemis à craindre; mais sitôt que ses petits sont éclos paroît l'autour qui en fait sa proie, en remplaçant le lion au cinquième signe.

VI. Point de Vierge, elle est supprimée. De là cette chaise vide mise au-dessus des pinces et des bras du scorpion, qui prennent sa place au sixième signe.

---

(1) Ces signes doivent être énumérés de droite à gauche, parce que c'est ainsi qu'ils se comptent dans le ciel, en tournant sa face au midi.

VII. Le corps du scorpion devient le septième, y compris sa queue venimeuse.

VIII. Contre les malignes influences de cette queue s'élève un mantelet, ou demi-pavillon, au huitième signe.

IX. Au neuvième, une tour met à l'abri des premiers froids de la saison rigoureuse.

X. Alors la nouvelle ascension du soleil ne pouvant être mieux figurée que par le naturel grimpant de la chèvre, le capricorne à queue de crocodile paroît pour dixième signe.

XI. XII. Mais le verseau et les poissons se trouvent remplacés par des portiques qui mettent à couvert de la pluie.

Ainsi fut composé le zodiaque en question. Or, peut-on s'empêcher de reconnoître une ressemblance frappante entre ce zodiaque et le nôtre? Identité de signes pour le nombre, identité de forme pour l'ensemble de toutes ses parties; on diroit même identité d'esprit, quant au sens figuré qu'il renferme, si les pinces et les bras du scorpion n'étoient déplacés par rapport à l'objet qu'ils représentent.

Mais que signifient les deux espèces de lobes placés au-dessous du serpent? les deux faisceaux de signes convergens tracés au-dessous des signes, et accolées d'une flèche la pointe en bas? Que veulent dire encore ces deux étoiles

situées au-dessous et auprès du serpent zodiacal, et ces faisceaux qui sortent de l'une de ces étoiles en se croisant à angles droits?

Quand ces différentes questions resteroient indécises, l'explication qu'on a donnée du zodiaque n'en seroit pas moins hors d'atteinte. Mais comme tout dans ce monument doit se rapporter à un même objet, on peut penser que ces différentes figures, placées comme en hors-d'œuvre, expriment les effets dont le zodiaque est la cause. Ainsi, les deux lobes placés au-dessous du serpent et qui semblent sortir de son ventre, sont des groupes de nuages qui enfantent la pluie; et la pluie forme les deux rivières dont l'écoulement vers la mer est indiqué par la flèche, sur le plan inférieur ou terrestre de notre monument.

Le pôle de l'écliptique peut être marqué par les deux étoiles. Quant aux faisceaux de lignes, qui sortent de l'une d'elles, comme quatre fleuves d'une source commune, il est probable que si ces lignes étoient prolongées de part et d'autre de leur intersection, elles iroient couper l'écliptique aux points des équinoxes et des solstices représentés par deux pyramides tronquées surmontées de dards, dont l'un, la pointe en haut, désigne la force du soleil et son ascension sur notre horizon jusqu'au solstice d'été; l'autre,

la pointe en bas, figure la descente du soleil et l'affoiblissement de ses rayons jusqu'au solstice d'hiver. Les deux hiéroglyphes qui accompagnent chacune de ces pyramides viennent eux-mêmes à l'appui de cette interprétation, étant un abrégé des différens signes zodiacaux, qui précédent les solstices, comme il est manifeste par cette tête d'agneau, ces cornes de bœuf et cette queue de serpent dont le premier est composé.

A l'égard du second hiéroglyphe à queue de scorpion, comme des êtres inanimés, tels que ceux du huitième et du neuvième signe ne pouvoient entrer dans sa composition, on leur substitua des cornes de cerf et une hure de sanglier, parce que la chasse de ces animaux se fait avant le solstice d'hiver.

Tel est l'esprit et l'ensemble du monument déposé au cabinet des antiques de la Bibliothèque Impériale de France; monument précieux qui donne une idée de la religion des Perses et de leurs connoissances en astronomie.

Maintenant qu'il reste peu de choses à désirer touchant l'explication des différentes figures de ce monument, excepté l'écriture alphabétique, ne pourroit-on pas découvrir, indépendamment de cette écriture, dans quel temps et quel pays a été construit ce monument, auquel

du zodiaque qu'il contient, ou de celui dont nous faisons usage, doit être attribuée la priorité d'invention? La réponse à la première question se trouve consignée dans la structure même de ce monument, trouvé sur les bords du Tigre et dont plusieurs figures semblent appartenir à un ordre d'architecture grecque qui certainement n'a pu précéder les conquêtes d'Alexandre en Asie.

Elle se trouve encore indiquée d'une manière plus précise par les deux filets de la tête du serpent sur celle du bélier. Car ces deux filets montrent positivement, qu'au temps où ce monument fut construit, l'équinoxe de printemps arrivoit lorsque le soleil étoit à la tête de cette constellation; ce qui eut lieu environ trois siècles avant l'ère chrétienne. La réponse aux deux autres questions se peut tirer de la comparaison des deux zodiaques en question, qui, quoique semblables pour le fond, diffèrent cependant assez dans la forme pour qu'on puisse y reconnoître la priorité de leur origine.

L'un, simple dans son composé, emprunte toutes ses figures du règne animal, et ces figures marchent toujours d'accord avec l'objet qu'elles représentent. L'autre au contraire est un assemblage compliqué de symboles hétéro-

gènes, presque toujours à double sens et quelquefois insignifians dans la place qu'ils occupent. Or, si la simplicité de forme, l'unité de dessin, la vérité d'expression sont les caractères distinctifs des monumens originaux, on ne peut douter que le zodiaque ordinaire, qui renferme toutes ces qualités, n'ait précédé celui dont la forme compliquée, la signification ambiguë et le défaut d'harmonie de plusieurs signes décèlent, non l'ébauche imparfaite d'un ouvrage original, mais plutôt la contrefaction d'une œuvre falsifiée ; outre que l'antithèse de ses figures portent l'empreinte d'une religion qui certainement ne fut point celle des premiers patriarches, mais, qui après la confusion des langues, la dispersion des peuples et leur isolement sur la terre, s'établit dans la Persé. C'est donc là qu'il faut chercher l'origine de ce zodiaque composé selon la doctrine des deux principes, sur le modèle de celui que traça Noé après le déluge, et dont il n'est qu'une copie foiblement déguisée.

---

## Origine du Culte idolâtre des animaux, de l'Astrologie, de la Magie, de la Divination, des Augures et des Aruspices, des Mystères et de l'initiation aux Mystères.

---

L'HOMME réduit après le déluge à la nécessité de cultiver la terre par un travail assidu pour en tirer une subsistance assurée, fut obligé, pour le succès de ses travaux, d'étudier les changemens arrivés dans la nature par cette grande catastrophe, surtout d'observer la variété de température de l'atmosphère, en tenant un compte exact de ses observations. Dépourvu de l'écriture alphabétique, il eut recours aux symboles pour s'assurer la possession de ces découvertes, et désigner la diversité des saisons; de là la langue des signes, et le calendrier zodiacal que nous possédons, auquel se rapporte évidemment la fable mythologique de l'enlèvement d'Europe, fille d'un roi de Phénicie (1), par Jupiter transformé en un taureau

---

(1) Cette colonie des Phéniciens, établie en Europe, fut regardée comme une fille du roi de Phénicie, sous

blanc, et le mariage de cette jeune princesse avec le dieu du jour, emblème de l'alliance du soleil avec la terre, au moyen d'une colonie de Phéniciens qui vint s'établir dans la Grèce, et défricher cette terre encore sauvage et inculte, appartenant à l'Europe, lorsque la belle constellation du taureau ouvroit l'année rurale.

*Candidus auratis aperit cum cornibus annum*
*Taurus*, *etc.*

GÉORG., liv. I.

Or, le calendrier étant une chose extrêmement rare en ce temps-là, faute d'écriture alphabétique, et cependant très-essentielle à l'agriculture, il fut déposé dans des temples, ainsi appelés à cause de l'usage auquel ils étoient destinés (1), et où chacun avoit droit d'aller puiser les connoissances dont il avoit besoin.

L'histoire nous apprend qu'à *Tyr* il existoit un temple de cette espèce dédié à *Hercule* (2), environné de ses douze fameux travaux, figu-

---

le règne duquel elle s'étoit formée, comme dans la suite Carthage passa pour une fille de Tyr, et Tyr pour la fille de Sidon, en langage allégorique.

(1) Temple, lieu où l'on regarde, où l'on contemple.

(2) Hercule-Agriculteur.

rés par les douze signes du zodiaque. *Thèbes*, en Egypte, en eut un pareil où se voyoit le magnifique tombeau d'*Osymandias*, orné d'un cercle d'or d'une coudée de largeur et de trois cent soixante et cinq de circonférence, nombre égal à la somme des jours complets de l'année tropique. Sur ce cercle étoient gravés le lever et le coucher du soleil, de la lune et des astres. Tel étoit encore le temple de *Jupiter-Ammon*, aussi remarquable par les cornes de bélier que portoit ce dieu, que célèbre par les oracles qui s'y rendoient. Ce fut apparemment dans un temple pareil, qu'au rapport d'Hérodote (pag. 158), se transporta Hercule en Egypte, pour voir *Jupiter*, lequel se montra à lui sous la face d'un bélier. Sans doute on dut avoir un grand respect pour ces temples, à cause des figures hiéroglyphiques qu'ils renfermoient, et de qui sembloit dépendre la fécondité de la terre. Du respect pour les figures, on passa, chez certains peuples, à celui des animaux qui leur avoient servi de prototypes, au point de s'abstenir de manger de leur chair, et de n'oser leur faire le moindre mal. De cette crainte superstitieuse, on en vint insensiblement à l'adoration. De là le culte qu'on rendit au *bœuf* à *Memphis*, au *bouc* à *Mendez*, et au *bélier* à *Thèbes*, espèce d'animaux sous la figure desquels se montroit

*Osyris* ou le soleil. Alors les gardiens de ces temples, où étoit conservé un si précieux dépôt, qui pourtant n'étoit qu'un calendrier, étant regardés comme des personnes sacrées, *sacerdotes*, ils devinrent par la suite les dépositaires des fastes de la nation, et il fallut s'adresser à eux pour savoir, non seulement quand il étoit à propos de labourer et d'ensemencer les terres, mais encore pour toutes les affaires civiles, politiques et religieuses. Telle fut l'origine du sacerdoce chez les peuples agricoles, et en même temps du culte public qu'on rendit à la divinité chez les Gentils. Or, comme ces ministres sacrés, qui étoient des astronomes, se mirent en état, par leurs observations, de prédire les événemens qui dépendent immédiatement du cours et de la position des astres, tels que les éclipses de soleil et de lune, etc., on s'imagina que des hommes sans cesse occupés à contempler le ciel, et qui sembloient communiquer avec les dieux, devoient aussi connoître la destinée des hommes et des empires. En conséquence, on les interrogea sur la conduite des principales actions de la vie humaine, et sur l'issue qu'elles devoient avoir.

Ainsi commencèrent à s'introduire dans le monde la divination, la magie, l'astrologie judiciaire. Il est à présumer que ces prêtres

astronomes ne se livrèrent pas tout d'un coup et inconsidérément à cette espèce de supercherie ; ils se firent d'abord prier et solliciter. Enfin, gagnés par des promesses et séduits par l'appât du gain, ils cherchèrent les moyens de satisfaire la curiosité des hommes sans se compromettre, en employant des réponses vagues ou ambiguës, et en invoquant les dieux mêmes, auxquels on croyoit qu'appartient la connoissance de l'avenir. Alors parurent les sages d'*Egypte*, les mages de *Perse*, les devins de *Babylone*, puis les sibylles de *Cumes*, de *Dodone*, de *Delphes*, de *Jupiter-Ammon*, nouvelles prêtresses inspirées tantôt par des vapeurs histériques, tantôt par des gaz enivrans, auxquels on avoit soin de les exposer.

Au reste, les hommes ne furent pas les seuls qu'une curiosité inquiète consulta sur l'avenir ; les animaux de toute espèce, les serpens, les quadrupèdes, les oiseaux eurent aussi ce privilége. Parce qu'on avoit remarqué en eux une sorte d'instinct plus sûr, en certaines occasions, que la prévoyance humaine, on se persuada aisément qu'il résidoit dans ces êtres animés, un esprit divin qui leur faisoit pressentir l'avenir. De là, les augures et l'art augural, qui consistoit à examiner le vol des oiseaux, etc., et leurs différentes habitudes pour en tirer des pronostics.

Enfin, comme les sacrifices de sang eurent lieu chez presque toutes les nations, on poussa l'aveuglement jusqu'à consulter les entrailles palpitantes des victimes que l'on immoloit, pour tâcher d'y découvrir des indices de la volonté des dieux, de leur approbation ou de leur improbation. Ce fut l'objet de la science des aruspices; science aussi vaine que la précédente, et qui probablemunt fut inventée par les prêtres, dans l'espoir de multiplier les sacrifices, et d'attirer à eux les plus belles et les plus grasses victimes. Peut-être aussi étoit-elle fondée sur ce que Dieu avoit quelquefois parlé aux hommes de cette manière; car presque toujours l'erreur est issue de la vérité; et il n'a existé de faux oracles, que parce qu'il y en a eu de véritables.

A l'instar des temples consacrés à *Jupiter* et à *Hercule*, on en érigea dans la suite à *Isis* ou à *Cybèle*, à *Cérès* (1), à *Minerve* et à *Bacchus*,

(1) Rien de si facile, d'après la clef que nous avons donnée de la mythologie, que d'expliquer toutes les figures emblématiques qui donnèrent lieu à l'idolâtrie. Cérès va nous servir encore de preuve et d'exemple.

Le besoin, comme on l'a dit plus d'une fois, de se procurer une subsistance assurée par le moyen des moissons, fit inventer l'agriculture. Or, l'agriculture

dont les statues emblématiques devinrent des divinités aux yeux d'un peuple ignorant et grossier, qui n'apercevant rien au-delà de ce qui frappe les sens, prend la figure pour la réalité. En effet, ces temples, dans l'origine, ne furent que des maisons publiques dédiées à l'agriculture et aux arts, où se déposoient les instrumens que le besoin et la nécessité avoient fait inventer. Exposés d'abord aux yeux de tout le monde sans distinction, on pouvoit venir à toute heure et à tout moment consulter ces utiles modèles. Mais quand ces modèles,

suppose la distribution des propriétés, laquelle devient elle-même le fondement de toutes les lois civiles. Cérès fut donc la bienfaitrice et la législatrice du genre humain, en même temps qu'elle donna naissance à l'agriculture. A peine une moisson est-elle achevée, que les besoins sans cesse renaissans de la société obligent l'agriculteur d'en préparer une nouvelle. C'est pourquoi une partie de cette moisson est choisie pour servir de semence à celle qui doit la suivre. Mais cette semence jetée dans la terre, y reste ensevelie pendant l'automne et l'hiver, c'est-à-dire à peu près six mois de l'année. De là l'histoire de Proserpine, fille de Cérès, enlevée par Pluton, le dieu des enfers, et cherchée par sa mère avec un flambeau par toute la terre. De là toutes les cérémonies mystérieuses pratiquées à Athènes aux fêtes de ces deux prétendues divinités.

suffisamment connus, furent devenus à peu près inutiles, on prit le parti de les enfermer dans des coffrets comme des reliques, pour les préserver de la pourriture, et ils ne parurent bientôt plus qu'à certaines fêtes solennelles instituées en l'honneur des prétendues divinités qui étoient censées en avoir procuré la découverte. Toutes ces inventions humaines, ainsi voilées, devinrent peu à peu des énigmes et des mystères pour la multitude; les prêtres qui en étoient les gardiens s'en étant réservé à eux seuls l'intelligence et la connoissance, ainsi qu'à un petit nombre d'adeptes auxquels ils vouloient bien la communiquer, ce qui ne se pratiquoit qu'avec beaucoup d'appareil et de cérémonies. De là, l'initiation aux mystères de telle et telle divinité, et les épreuves qu'il falloit subir avant d'y être admis. Mais tous ces mystères, ces fêtes et cérémonies païennes disparurent comme de vains fantômes et de futiles niaiseries, devant la lumière et la gravité du christianisme, et lorsque la philosophie ellemême se vit forcée de les divulguer pour se justifier des reproches d'idolâtrie que lui faisoient les Chrétiens. (1) Voilà pourtant ce que

(1) Voyez à ce sujet les *Œuvres philosophiques* de Plutarque, et les *Saturnales* de Macrobe.

les théophilantropes ont cherché de nos jours à renouveler avec tant d'opiniâtreté dans leurs fêtes républicaines, ne s'apercevant pas que le temps est passé de ces hochets et de ces poupées de l'enfance du genre humain.

---

## Réflexions sur les Systèmes géologiques des Deluc et des Buffon, et sur celui de M. de Laprise.

---

Quoiqu'il soit impossible de donner une raison physique des opérations divines, quand elles sortent des voies ordinaires de la nature, cependant M. Deluc, embarrassé (comme il le dit lui-mêms dans ses *Lettres sur l'histoire physique de la terre*) de trouver un fil propre à le diriger dans le labyrinthe obscur et presque inextricable des révolutions qu'a subies le globe terrestre, s'est avisé de prendre pour guide, dans ses recherches géologiques, les traits historiques d'un fait, où Dieu sortant visiblement de son secret, opère la plus étonnante de toutes les merveilles. Je veux parler de l'œuvre des six jours. En conséquence, il convertit ces jours en six époques, ou périodes correspondantes, comme fit autrefois Buffon, mais plus hardi que ce grand naturaliste, il ne se borne point au choc d'une comète sur le soleil pour en tirer la terre. Il remonte à l'origine de toutes choses par une analyse chimique des parties constituantes du globe terrestre.

D'abord, selon lui, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire l'espace et tous les corps qu'il renferme. Ces corps, amas confus de pulvicules incohérentes, furent plongés dans un repos absolu et une inertie totale, jusqu'à ce que Dieu eût dit : *Que la lumière soit.* Dès que cette lumière paroît, les ténèbres se dissipent, le mouvement est communiqué à la matière, le feu devient actif, l'eau se liquéfie et sert de matrice aux autres élémens, qui nageant dans son sein, s'agitent, se meuvent, se composent et s'arrangent suivant les lois des affinités chimiques établies par ordre du créateur. Les fluides aériformes constituent l'atmosphère; les liquides plus pesans forment une nappe d'eau qui couvre les solides, et ces solides, vrais précipités chimiques, deviennent comme la coquille et le noyau du globe terrestre. Or, tout ce qui se fait ainsi sur la terre, s'opère en même temps sur toutes les autres sphères répandues dans l'espace immense des cieux. Le soleil et les étoiles, restés long-temps sans éclat, allument enfin leurs feux phosphoriques; ils brillent d'une lumière qui leur étoit inconnue, et voient rouler autour d'eux les grandes masses qui composent leurs systèmes planétaires. Mais avant l'apparition de ces astres lumineux, déjà trois périodes s'étoient écoulées durant lesquelles la

terre avoit éprouvé de grands changemens; 1.° Les eaux qui s'étoient liquéfiées au moyen du feu, et qui couvroient entièrement la surface, avoient en partie disparu, soit en se filtrant dans le sein de la terre, soit en se vaporisant, soit en contribuant à former de nouveaux précipités, et le reste s'étant retiré dans de vastes bassins creusés par la rupture d'une partie de la croûte qui les soutenoit, avoit laissé à découvert quelques parties de cette croûte, qui se trouvant appuyées sur des bases plus solides, n'avoient éprouvé aucune catastrophe. Alors ces portions de croûte arides et propres à la végétation, s'étoient couvertes de verdure; tandis que l'air et l'eau avoient été peuplés de volatiles et de poissons de toute espèce. Ainsi, sont employées, suivant M. Deluc, les quatre premières périodes de la création. A la cinquième, les quadrupèdes s'animent et bondissent sur la surface de la terre. L'homme, destiné à en être le dominateur, ne paroît qu'à la sixième. Qu'on ne prenne point ceci pour une fiction, a dit M. *Deluc*: c'est une suite d'événemens écrits en caractères ineffaçables dans les différentes couches de matières qui composent la surface du globe terrestre. Mais il faut savoir les y lire, ce qui n'est pas donné à tout le monde, parce que les feuillets du

livre se trouvent souvent fracturés, brisés, renversés et déplacés par divers accidens qu'il a éprouvés, par des éruptions volcaniques, par des tremblemens de terre, par la chute et la rupture des différentes couches de matières qui forment la croûte de ce globe. Telle a été, selon *Deluc*, la formation primitive du globe terrestre.

Quant au déluge arrivé du temps de Noé, et dont tout démontre l'existence et l'époque fort peu reculée, c'est, suivant le même naturaliste, l'effet d'une pluie extraordinaire causée par une exhalaison immense de fluides expansibles et de vapeurs sorties tout-à-coup du sein de la terre, et le produit de l'affaisement du reste de la croûte, qui jusque-là avoit résisté et qui formoit l'ancien continent. D'où il suit que la mer, en abandonnant son ancien lit, a pris la place du continent primitif, lequel a totalement disparu, à l'exception de quelques îles situées dans l'ancienne mer, qui sont devenues les chaînes de nos montagnes actuelles, tandis que celles de l'ancien continent ont dû former les îles de la nouvelle mer, après la retraite et l'évaporation d'une certaine quantité d'eau qui les couvroit au temps du déluge. Tel est en abrégé le fond de l'histoire physique de M. *Deluc*, qu'il prétend n'être que le dévelop-

pement de l'œuvre des six jours et du sixième chapitre de la Genèse. Il ne dit pourtant pas : mon histoire est vraie, parce qu'elle est conforme à celle de la Genèse; car on eût exigé de lui qu'il prouvât la vérité de celle-ci; mais il soutient que le récit de Moïse est fondé sur une révélation divine, parce que Moïse n'a rien avancé qui ne s'accorde avec sa propre histoire, laquelle, selon lui, est véritablement celle de la nature. Or, Moïse, ajoute-t-il, n'a pu deviner la vérité sur cette matière sans une inspiration divine, ou sans une tradition qui parte de la même source; car où auroit-il puisé ailleurs des connoissances aussi occultes, et si peu à la portée du temps où il vivoit?

Que l'histoire physique de M. *Deluc* soit vraie ou fausse, c'est ce que nous n'entreprendrons point de juger, d'autant qu'elle est appuyée sur des faits qui ont besoin, pour être vérifiés, tant sur l'ancien que sur le nouveau continent, d'une longue suite d'années. Nous nous bornerons à observer que l'accord qu'il prétend trouver entre son histoire et le récit de Moïse sur la même matière, n'est pas si parfait qu'on n'y aperçoive quelque différence, soit par rapport à l'œuvre des six jours, soit pour ce qui regarde le déluge.

D'abord son identité avec l'œuvre des six

jours ne peut exister que dans le cas où il seroit démontré que ces jours fussent des périodes de temps fondées sur la durée physique de chaque opération, sans égard aux bornes étroites du soir et du matin, qui constituent le jour astronomique proprement dit; mais cette conversion de jours en périodes ne peut, quoi qu'en dise M. Deluc, se concilier avec le texte de la Genèse, qui déclare formellement qu'aussitôt que la lumière parut, il y eut sur la terre une distinction de jour et de nuit, dont le soir et le matin formèrent le premier de ceux que Dieu employa à ses divines opérations. *Dixit Deus: fiat lux, et facta est lux. Divisit lucem a tenebris, appellavitque lucem diem et tenebras noctem, et factum est vespere et mane dies primus.* Le texte est précis; c'est même sur ces six jours qu'est fondé le calendrier hebdomadaire des Hébreux. M. *Deluc,* qui a très-bien senti la force des objections qu'on pouvoit en tirer contre son système, a cherché à les résoudre tantôt en recourant à des interprétations allégoriques, tantôt en s'appuyant de quelques commentaires, qui manifestent tout au plus l'embarras des interprètes de l'écriture à accorder la distinction du jour et de la nuit avec l'apparition des astres.

M. *Deluc* suppose encore que la terre, avant

l'apparition de la lumière, étoit un amas de pulvicules incohérentes et sans mouvement; mais Moïse assure positivement qu'alors la terre étoit couverte d'eaux, et ces eaux d'un fluide aériforme. *Tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus dei incubabat super aquas.* Or l'air, la terre et l'eau ainsi séparés en masses ne sont point un amas de pulvicules. Ils ne peuvent être non plus dans l'état d'inertie, puisqu'ils sont fluides et liquides, ce qui suppose la présence et l'activité du feu.

Enfin, c'est en supposant que la mer a pris la place de l'ancien continent, que M. Deluc explique le déluge. Cependant il est manifeste que la Genèse place le premier berceau du genre humain, le paradis terrestre, sur le continent asiatique, en désignant de la manière la plus précise les régions que parcourent les fleuves qui arrosoient ce jardin délicieux. *Fluvius egrediebatur,* inquit scriptura, *de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui indè dividitur in quatuor capita. Nomen uni Phison. Ipse est qui circuit omnem terram Hevilath, ubi nascitur aurum; et aurum terræ illius optimum est; ibique invenitur bdellium et lapis onychinus. Nomen fluvii secundi Gehon; ipse est qui circuit omnem terram Æthio-*

*piæ. Nomen fluvii tertii Tygris (vel Hyddekel). Ipse vadit contra Assyrios. Fluvius autem quartus ipse est Euphrates.*

M. Deluc aura beau dire que les noms de ces fleuves sont des fictions des descendans de Noé, qui pour faire revivre l'idée du paradis terrestre, dont leurs ancêtres étoient exclus depuis près de deux mille ans, s'avisèrent de les transporter, de l'ancien continent anéanti, sur le nouveau qu'ils habitoient, qui croira que Moïse ait voulu, par des détails aussi circonstanciés, désigner des fleuves imaginaires? On sent qu'avec de pareilles interprétations, il n'est rien qu'on ne puisse faire dire à la Genèse, ainsi qu'à toutes les écritures sacrées. D'où l'on peut conclure que M. *Deluc*, quoique peut-être meilleur géologue que *Buffon*, n'explique point d'une manière plus satisfaisante, ni le déluge, ni l'œuvre des six jours, œuvre surnaturelle en son entier, et qui par conséquent ne tient à aucun système géologique.

Au reste, que le système physique de la terre, développé par M. *Deluc*, soit vrai ou faux, peu importe au récit de Moïse touchant l'œuvre des six jours; parce que tout ce que renferme ce système peut avoir précédé ou suivi cette œuvre, sans avoir avec elle d'autre rap-

port que celui des faits subséquens qui en dérivent. Non, la Genèse n'a pas besoin qu'on la défende par des argumens philosophiques fondés sur la nature. *C'est par la foi,* comme le dit S. Paul, *que nous croyons que les siècles ont été fondés à la parole de Dieu, par qui les choses ont été rendues visibles sur la terre, et non par la vertu des astres lumineux.* Voilà à quoi il faut s'attacher imperturbablement. Car s'il arrivoit que le système de M. *Deluc,* touchant la structure physique de la terre, fût renversé par de nouvelles observations, comme il est arrivé à celui de Buffon, on en concluroit que le récit de Moïse est une chimère.

A la vérité, M. Delaprise a su éviter cet inconvénient dans un ouvrage imprimé depuis peu, intitulé : *Accord de la Genèse avec la Géologie,* en distinguant l'œuvre des six jours de la création du ciel et de la terre, qui certainement lui est antérieure de bien des siècles, comme tout ici bas le démontre, et comme il est facile de s'en assurer pour peu qu'on réfléchisse sur la nouveauté de notre monde, comparée au laps de temps prodigieux qu'il a fallu à la nature pour accumuler sous nos pieds cette immense quantité de débris qui composent la surface du globe terrestre. Au moyen de cette

distinction, qui pourtant n'est pas nouvelle (1), M. Delaprise n'a point été obligé de recourir à des époques pour expliquer l'œuvre des six jours; il a suivi à la lettre le texte de la Genèse, en prenant ces jours dans leur sens propre et naturel; mais quand il vient à développer la manière dont ces jours se sont formés, indépendamment de l'astre qui en est la source, on est fâché de ne rencontrer que de vaines

(1) M. *Delaprise* croit être le premier qui ait su faire cette distinction. Il se trompe, car elle avoit été faite avant lui par *Wisthon*, et il y a plus de trente ans que je l'ai vue consignée dans un mémoire adressé à M. de *Buffon*, lequel préféra alors d'embrasser le système des époques de la nature, dont l'idée lui fut suggérée par M. *Burdin* de Tours, et par *Boulanger*, qui tous deux travaillant de concert sur la géologie, lui fournirent la plupart des matériaux dont il s'est servi pour étayer ce système, qui ne lui appartient en aucune manière, excepté le rêve de la comète. Je puis certifier le fait, comme ayant vu ces travaux entre les mains de M. *Burdin*, et pour m'en être entretenu plus d'une fois avec lui, auparavant que les *Epoques de la Nature* parussent. Oui, telle est l'origine de ces fameuses époques, mises au jour d'abord par *Buffon*, et présentées depuis sous une autre forme par M. *Deluc*, pour expliquer l'œuvre des six jours.

hypothèses, au lieu de cette simplicité d'opérations qui caractérise les œuvres de la toute-puissance divine. Il va jusqu'à supposer tout le système planétaire, et le soleil lui-même, plongés dans les ténèbres les plus profondes, et dans le calme de l'inertie, pour en tirer la terre; supposition assurément bien gratuite, et qui n'est appuyée par aucune parole du texte de la Genèse; car elle ne parle nulle part de cette prétendue inertie et obscurité générale du système solaire. Elle dit seulement que la terre étoit vide et déserte, que les ténèbres couvroient la surface de l'abîme, sur les eaux duquel reposoit le fluide aérien. Or, la surface de la terre n'est point la totalité du système solaire; c'en est une partie infiniment petite.

Quant à l'existence originaire ou à l'époque de la création du globe terrestre renfermée dans ces mots : *Dans le principe de toutes choses, Dieu créa le ciel et la terre*, elle est, selon M. Delaprise, d'une antiquité aussi reculée que celle de l'univers, dont on ne peut assigner ni le commencement ni la fin. Or, comme l'univers est l'assemblage d'une infinité de mondes ou de globes, dont chacun a en soi un principe de régénération successive qui le rend éternel, cet auteur assure et se croit en état de prouver par des monumens géologi-

ques, que la terre, qui est un de ces anciens mondes, a déjà subi plusieurs révolutions, au moyen de déflagrations générales causées par le feu central, et suivies d'autant d'inondations produites par les eaux de l'abîme renfermé dans ses entrailles; et c'est à de telles révolutions qu'il rapporte tous les phénomènes géologiques que Buffon attribue à l'état d'ignition et d'incandescence où se trouva la terre lors de sa formation, puis à la révolution successive des mers sur la surface du globe terrestre; tandis que M. *Deluc* n'a vu dans ces mêmes phénomènes que des précipités chimiques formés au milieu des eaux, mises en liquéfaction par l'action du feu, après que Dieu eut donné l'existence à la lumière. Le feu et l'eau sont donc, au gré de ces trois géologues, les deux grands moyens qui ont produit tout ce que l'on découvre à la surface et dans l'intérieur de la terre. Ils ne diffèrent entr'eux que sur la manière de les appliquer. Lequel des trois a su deviner en cela le secret de la nature? C'est ce qu'il est difficile de décider. Peut-être même est-il vrai de dire qu'aucun jusqu'ici n'y a réussi, parce qu'on s'est trop pressé de résoudre ce grand problème géologique, la physique, la chimie et l'histoire naturelle n'étant pas encore assez avancées pour fournir les don-

nées propres à sa solution. Mais quelque parti que l'on embrasse sur ce sujet, on ne court aucun risque de se trouver en opposition avec la Genèse, qui n'ayant point voulu satisfaire notre curiosité, a gardé un profond silence sur la structure originaire du globe terrestre, en se réduisant à nous en montrer Dieu pour auteur. Elle n'a pas été aussi réservée à l'égard de la révolution diluvienne, arrivée depuis la naissance du monde actuel. Elle s'est expliquée nettement sur sa cause et ses effets, en la présentant, ainsi que l'œuvre des six jours, comme une opération surnaturelle de la toute-puissance divine, qui voulant punir les crimes du genre humain, l'ensevelit presque tout entier sous les torrens de pluie qu'elle fit tomber du ciel, et sous les flots de l'abîme, dont elle rompit les barrières : *Apertæ sunt cœli cataractæ, et rupta sunt abyssi vincula.*

Cependant *Deluc* et *Buffon*, interprétant à leur manière ces paroles de la Genèse, prétendent l'un, et c'est le dernier, que le déluge n'a été qu'une invasion soudaine et extraordinaire, quoique naturelle, des mers sur le continent, accompagnée d'une pluie excessive de même espèce; l'autre un déplacement subit des bornes de la mer, causé par la chute et l'immersion totale de l'ancien continent, abîmé sous les

eaux pluviales et souterraines. Postérieurement à ces deux grands géologues, M. Delaprise pense que le déluge n'est qu'une révolution incomplète et fort peu ancienne, du genre de celles qu'éprouve le globe terrestre à certaines époques, laquelle fut causée par une pluie extraordinaire, jointe à l'expansion et resorbtion des eaux de l'abîme intérieur, sans déplacement de mer.

D'accord avec la Genèse sur les faits principaux, on voit que ces trois géologues en diffèrent essentiellement, quant à la cause immédiate qu'ils leur assignent, puisqu'ils ne les envisagent que comme la suite des lois de la nature. Mais, demandera-t-on à *Buffon*, qui a versé sur la terre ces torrens de pluie qui l'ont inondée totalement? et qui a pu rompre les digues de la mer et l'élever par-dessus les plus hautes montagnes? Comment est-il arrivé que l'eau, qui, suivant *Deluc*, minoit sourdement les étais de l'ancien continent, les ait sappés tous à la fois et sans réserve aucune? Qu'ils allèguent tant qu'ils voudront le concours fortuit de la lune, du soleil, des planètes et même de quelques comètes, ils n'auront rien fait, à moins qu'ils ne prouvent et ce concours fortuit et sa puissance effectrice.

Quant à M. Delaprise, on pourra lui deman-

der aussi comment il sait qu'il existe un abîme souterrain, dont l'épanchement a produit de si grands effets? Il invoque à ce sujet le témoignage de l'Ecriture et de quelques interprètes, qu'on peut aisément lui contester. Mais pour ne point perdre le temps à discuter de pareilles autorités, supposons l'existence de cet abîme; qu'il nous dise après cela quelle force motrice a élevé ses eaux sur la surface de la terre, au point de surpasser les plus hautes montagnes? Des vapeurs comprimées, répond M. *Delaprise*. Et d'où vient la formation de ces vapeurs? Du feu central, répond-il encore, qui, faisant bouillir l'eau de l'abîme comme dans un vase, l'épanche par-dessus ses bords. Mais quelle certitude a-t-il de l'existence de ce feu central, lorsque rien ne paroît le manifester? En effet, si ce feu central existoit, comme il l'assure, ne devroit-on pas sentir un accroissement de chaleur, à mesure qu'on s'approcheroit de son foyer? Or, à quelque profondeur de la terre que l'on descende, le thermomètre à la main, et sous quelque degré de latitude que ce soit, quand cet instrument est parvenu à un certain degré de température moyenne, il s'y fixe constamment, à moins que quelque cause locale, facile à reconnoître, ne le fasse varier. Passons encore la réalité de ce feu central : qu'en résul-

tera-t-il? Que les vapeurs qu'il forme, au lieu de servir à pousser l'eau hors du sein de la terre, seront les premières à s'en exhaler par les ouvertures qu'elles pourront trouver, à moins qu'on ne les suppose agir en sens contraire; c'est-à-dire de haut en bas, comme celles d'une pompe à feu; car il est permis de supposer tout ce qu'on veut, quand on se dispense de rien prouver. Mais que conclure de toutes ces hypothèses sans fin, qui se détruisent mutuellement? sinon l'impuissance où l'on est de rendre raison d'un fait qui passe les bornes de la nature et que Dieu n'a opéré, comme il l'assure lui-même, qu'afin de purger la terre des crimes qui la souilloient et de laisser au genre humain survivant une grande et terrible leçon, dont il ne pût perdre le souvenir. Ce n'est pas que ces *géologues* nient absolument cette intention divine dans le grand événement dont on vient de parler. Mais quelle induction peut-on tirer d'un fait qui n'a point Dieu pour cause immédiate? et comment peut-il concourir à la punition du crime, avec lequel il n'a aucun rapport? En vertu d'une harmonie préétablie entre le moral de l'homme et le physique de la terre, repliquent ces naturalistes. C'est-à-dire, selon eux, que Dieu, dont la science est infinie et qui prévoyoit les crimes du genre

humain, auroit construit la terre de manière à devenir l'instrument naturel de ses vengeances. Ainsi, sous les murs de Sodôme existoit un volcan dont l'éruption subite et naturelle consuma les infâmes habitants. Ainsi, la Mer-Rouge par un flux et reflux extraordinaires laissa passer les Israélites, tandis qu'elle engloutit les Egyptiens. D'ailleurs, ne doit-on pas penser, ajoutent ces naturalistes, que Dieu a tout fait pour le mieux? Or, n'est-il pas mieux et plus digne de la sagesse et de la toute-puissance divine, d'agir ainsi, que de faire pleuvoir le feu du ciel et de suspendre comme dans un vase les eaux de la mer?

Il faut avouer que cet optimisme *leibnitien* et cette harmonie préétablie, du même auteur, sont une merveilleuse invention; car avec elle tout miracle disparoît. Mais aussi sans miracle que deviendra la révélation? Peut-être lui laissera-t-on la prophétie pour appui. Mais qu'est-ce que la prophétie? si ce n'est une annonce de l'avenir, émanée de Dieu même par une voie surnaturelle. Si donc la prophétie est un miracle, pourquoi le déluge n'en seroit-il pas un? Est-ce qu'il est plus difficile à Dieu et moins digne de sa sagesse, de suspendre les flots de la mer et de les conduire où il lui plaît, que de faire parler l'âne de *Balaam?* Non, le dieu

des naturalistes ne sera jamais le dieu des chrétiens. Celui-là, retiré dans un sanctuaire inaccessible aux foibles mortels et jouissant d'un repos inaltérable, à l'ombre de ses lois invariables, ne peut leur convenir. Ils préféreront un Dieu qui soit toujours attentif aux besoins de ses créatures, qui ne dédaigne point d'habiter avec elles, qui ne cesse d'agir et de faire des miracles en leur faveur. Tel étoit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

## CONCLUSION.

Deux sortes de philosophes ont attaqué et défendu la révélation tour à tour et avec les mêmes armes, c'est-à-dire en se servant d'argumens tirés du livre de la nature. Mais on a vu que la défense ne valoit pas mieux que l'attaque; car la plupart des vérités révélées étant d'un ordre surnaturel et supérieur à la raison humaine, il n'y a que des prodiges et des miracles qui puissent en les sanctionnant terminer le différend. C'est donc s'abuser de croire que la philosophie doive réconcilier le christianisme avec l'incrédulité, ou comme s'est exprimé *Buffon* (1), «que les vérités de la nature ne

(1) *Epoques de la Nature*, tom. I.

« devant paroître qu'avec le temps, le Souve-
« rain Etre se les ait réservées comme le plus
« sûr moyen de rappeler l'homme à lui, lors-
« que sa foi déclinant dans la suite des temps,
« seroit devenue chancelante. » Ce que *Deluc* a répété à peu près dans les mêmes termes, en disant (1) : « que Dieu en nous invitant dans sa
« révélation à étudier la nature, a préparé à
« l'avance le rétablissement de la foi, quand
« la distance des temps et les écarts de l'ima-
« gination auroient fait naître l'incrédulité. » Or, d'étudier la nature n'est pas une petite affaire, suivant ce dernier. En effet, reprend-il, « que pourroit-on dire avec solidité sur l'ori-
« gine et la nature de l'homme, sans connoître
« son histoire? Comment connoître l'histoire
« de l'homme, sans être instruit de celle de la
« planète qu'il habite? Comment apprendre l'his-
« toire de cette planète, sans se livrer à l'étude
« des monumens de ses révolutions et de tout
« ce que la physique peut nous faire connoître
« de leurs causes? Voilà pourquoi, conclut-il,
« j'ai consacré près de cinquante ans à ces di-
« verses études, dont le résultat a été d'impri-
« mer de plus en plus dans mon âme la foi en
« notre divine religion et de me procurer par-
« là une satisfaction intérieure que rien n'a pu

(1) Sixième lettre géologique.

« altérer. » On doit féliciter M. *Deluc* d'avoir pu employer cinquante années de sa vie à l'étude de la nature, pour arriver à la connoissance de l'homme et de la religion. Mais que seroit-ce, s'il falloit que chacun de nous en fît autant pour parvenir à se connoître soi-même et à devenir un vrai croyant? Car personne n'est obligé de croire les vérités de la nature sur la parole d'autrui (1). Aussi ne voit-on pas que tous les systèmes géologiques aient produit beaucoup de fruits en faveur de la révélation. Au contraire, l'incrédulité n'a fait qu'augmenter depuis leur apparition. Ce n'est pourtant pas là ce que promettoient *Buffon* et *Deluc*. Ce dernier même s'étoit flatté que si *Rousseau* avoit voulu prêter l'oreille à ses discours, il l'auroit fait revenir de son incrédulité. Mais il y a grande apparence que *Rousseau*, qui avoit un discernement pour le moins aussi fin que lui, n'auroit vu dans son histoire physique de la terre, qu'un nouveau système géologique aussi peu conforme au texte de la Genèse que celui de Buffon, qu'ainsi il seroit resté dans le doute, où il a persisté jusqu'à la fin de sa vie.

(1) Heureusement il existe une voie plus sûre et plus abrégée qui conduit au même but, et c'est celle que Dieu a choisie, en nous révélant immédiatement ce que l'on chercheroit long temps et inutilement dans les entrailles de la terre.

## La Chronologie de la Genèse, confirmée par les Monumens Astronomiques dont on s'est servi pour l'attaquer.

---

QUAND et comment le monde a-t-il commencé d'exister?

Ces deux questions, dont la solution semble appartenir à la révélation, ont paru aux philosophes susceptibles d'être résolues par le moyen de la raison et en consultant la nature. Qu'ont-ils fait pour y parvenir? D'abord, ils se sont adressés à la terre, et lui ont demandé de quelle manière elle avoit été formée. Mais n'ayant reçu d'autre réponse de la part de cette masse grossière et inanimée, sinon que sa formation n'étoit point l'effet du hasard, ni d'une force aveugle et nécessaire, ils ont eu recours à des êtres plus parfaits, aux plantes et aux végétaux qui couvrent sa surface, aux poissons qui nagent dans les eaux, aux oiseaux du ciel et aux animaux terrestres, qui tous ensemble ont répondu : nous ignorons comment nous avons été formés. Mais si vous daignez examiner l'organisation admirable du moindre d'entre nous, l'union et l'harmonie de toutes ses

parties, ses rapports avec tout ce qui l'environne, vous conviendrez sans peine que l'auteur de tant de merveilles est certainement un être tout puissant en sagesse et en intelligence. (1) Alors les sages, désespérant de pouvoir trouver une réponse positive à la première question qu'ils avoient proposée, passent à la seconde, en demandant à toutes les créatures vivantes et animées, depuis quel temps elles ont commencé d'exister. A quoi elles ont répondu d'une voix unanime : Nous ignorons encore ce que vous demandez ; interrogez là-dessus les générations passées ; allez consulter la destruction et la mort : peut-être en recevrez-vous quelque réponse conforme à vos désirs. Les sages se mettent alors à compulser tous les monumens de l'histoire, des sciences et des arts. Ils examinent les médailles et les

(1) La raison peut aller jusque-là. Il n'y a que la révélation qui puisse nous apprendre de quelle manière la terre et tout ce qu'elle contient ont été formés. Les Descartes, les Deluc, les Buffon ne nous ont laissé que des romans sur ce sujet. Tous trois, avec de la matière et du mouvement, ont cru pouvoir créer le monde, comme Démocrite avec ses atômes ; mais leurs systèmes ne sont que des suppositions gratuites, des imaginations vaines. La création est demeurée le secret du créateur, dans tout ce qu'il n'a point voulu en révéler aux hommes.

statues les plus antiques, visitent les décombres des villes les plus anciennement bâties. N'ayant enfin rien trouvé sur la terre qui fût capable de les satisfaire, ils prennent le parti de descendre aux lieux où habitent la destruction et la mort. Eh ! que rencontrent-ils dans ces tristes demeures ? Des cadavres infects, des chairs rongées par les vers, des squelettes hideux, des ossemens déjà réduits en poussière, renfermés dans des tombeaux, dont les inscriptions les plus fastueuses, à demi-effacées par le temps, laissent à peine entrevoir quelques siècles écoulés. Mais qu'est-ce qu'un si petit nombre d'années, comparé à la durée du monde ?

Les sages, alors déçus de l'espérance qu'ils avoient conçue, forment la résolution de pénétrer plus avant dans l'empire de la mort. A peine ont-ils fait quelques pas dans ce lugubre séjour, qu'ils s'aperçoivent avec étonnement qu'ils marchent sur des débris d'animaux, de coquillages marins et de végétaux, entassés, tantôt dans des bancs de pierre calcaire, tantôt dans des couches d'argile horizontalement placées. A l'aspect de cet amas de ruines et de débris qui semblent appartenir à d'autres mondes, quelles durent être les pensées des sages ? Ils jugèrent, non sans raison, que ce globe avoit déjà éprouvé de grandes révolutions, qu'il

avoit été très-long-temps enseveli sous les eaux d'une mer universelle, et que le monde présent n'existoit lui-même que sur une terre sortie du sein des eaux, et raffermie sur une base solide; mais ils ne purent rien inférer de là sur la manière, ni sur le temps où s'étoit opéré ce rétablissement, non plus que sur l'époque où avoit commencé le monde qui l'habite.

Quittant donc ces régions souterraines qui ne leur apprenoient rien sur la question qui les y avoit conduits; ils remontent au séjour de la lumière, non pour interroger de nouveau les créatures vivantes et animées, dont l'existence passagère permet à peine de les considérer un instant. Ils s'occupent à examiner des substances plus solides et plus durables, telles que les minéraux, les laves et les cailloux, les pétrifications, les attérissemens produits par la chute des eaux, par le cours des rivières, l'éboulement des montagnes, l'éruption des volcans; enfin, par les oscillations perpétuelles du flux et du reflux des mers. Ils s'imaginent qu'en étudiant les rudimens de ces solides, les accroissemens graduels que leur font acquérir des causes sans cesse agissantes à la surface du globe terrestre, ils parviendront à mesurer la durée du monde actuel. Mais outre la difficulté de saisir et d'évaluer les graduations de ces différens

chronomètres, leur exactitude dépend encore de savoir si l'existence de ce monde est aussi ancienne que celle de ces concrétions inanimées. Car il est possible que les causes dont elles émanent aient existé long-temps avant la naissance des continens actuels. (1) Dans cet état d'incertitude, les sages tournent enfin leurs regards vers le ciel, dans l'espérance que le cours réglé du soleil et des astres éclaircira leurs doutes. Ils s'adressent donc à l'astronomie, science aussi ancienne que l'agriculture, et qui, si elle remontoit à l'origine du monde, deviendroit, pour mesurer sa durée, un chronomètre infaillible au moyen du zodiaque, qui en est le plus ancien monument. Mais comme rien ne peut attester que le zodiaque date de la naissance du genre humain, non plus que l'agriculture, à qui il sert de guide, il en résultera toujours qu'on ne pourra être certain d'avoir trouvé un moyen assuré de calculer la durée du monde, independamment de la révélation.

---

(1) Les animaux et les végétaux pourroient précéder la naissance des continens actuels, si, comme l'a pensé Buffon, la mer empiétoit continuellement sur les continens existans, tandis qu'il s'en formeroit de nouveaux d'un autre côté.

Quoi qu'il en soit, L. Dupuis a cru pouvoir faire remonter le zodiaque à plus de quinze mille ans du temps présent, en le supposant originaire de l'Egypte, et en faisant commencer les signes à la Balance, au lieu du Bélier, qui a toujours passé pour le premier dans le calendrier ordinaire. Mais ayant vu que l'accord qu'il s'imaginoit reconnoître entre le climat d'Egypte et les signes du Zodiaque, et sur lequel étoit fondée la conséquence qu'il en tiroit pour une époque si reculée, étoit sujet à beaucoup de contestations, il a cru pouvoir lever toute difficulté à cet égard, et arriver au même résultat, en s'y prenant d'une autre manière, dans un second mémoire soi-disant chronologique et mythologique, dont voici la substance. La lune et le soleil ont un même Zodiaque, dit-il, avec cette différence que le Zodiaque lunaire se divise en vingt-huit stations, nombre égal à peu près à celui des jours que la lune emploie à parcourir le ciel étoilé; tandis que le Zodiaque solaire est réduit à douze stations seulement, d'après douze mois lunaires, ou douze tours complets de la lune dans son zodiaque par année. Or, les Zodiaques solaire et lunaire se trouvant les mêmes par toute la terre, malgré la différence des langues et la diversité des climats, il est évident, conclut

L. Dupuis, que ces deux Zodiaques viennent de la même source et partent de la même main, et que cette main, telle qu'elle soit, les a combinés de manière à les avoir fait marcher dans le principe de concert avec les saisons. Mais cet accord des saisons et des signes zodiacaux, qui fût toujours resté parfait si l'année eût été purement sidérale, ne tarda pas à s'altérer, à cause du mouvement apparent des fixes, qui abrège l'année tropique, en faisant rétrograder les points équinoxiaux et solstitiaux de cinquante secondes de degré par année, d'un degré en 72 ans, d'un signe en 2145, du cercle entier en 27,730. (1)

Maintenant, il s'agit de découvrir quand cet accord eut lieu pour la première fois, ou, ce qui revient au même, quand ces Zodiaques ont été inventés. Voilà le problème qu'il s'agit de résoudre, suivant L. Dupuis.

Mais avant d'entrer en discussion, afin de mettre tout le monde à portée d'entendre la question proposée, il est bon d'observer, ajoute-t-il, que le soleil a deux sortes de mouvemens apparens, l'un diurne et l'autre annuel.

(1) Toutes ces sommes exprimées en nombres ronds, ne doivent pas être regardées comme parfaitement exactes.

Le mouvement diurne a sa direction d'Orient en Occident, et le mouvement annuel au contraire, d'Occident en Orient. Le premier change de parallèle chaque jour; le second suit un cercle qui forme, avec celui du mouvement diurne, un angle de vingt-trois degrés et demi. Lorsque le cercle du mouvement diurne se trouve coupé en deux parties égales par celui du mouvement annuel, il y a pour toute la terre égalité de jour et de nuit; ce qui arrive deux fois l'année, au printemps et en automne. Le cercle du mouvement diurne, coupé en deux parties égales, se nomme équateur ou cercle équinoxial; celui du mouvement annuel prend le nom d'écliptique, à cause des éclipses qui se font par la rencontre du soleil, de la lune et des planètes dans ce cercle. Mais la bande céleste que traverse la route annuelle du soleil, se nomme Zodiaque, empruntant cette appellation des figures d'animaux qu'on a données aux groupes d'étoiles dont elle est parsemée, figures relatives à la marche du soleil et aux différentes saisons de l'année.

Ces choses étant posées, peut-on, se demande L. Dupuis, placer l'invention du Zodiaque au temps où les étoiles de la tête du *Bélier* se sont trouvées au point équinoxial du printemps, comme semble l'indiquer le calendrier zodiacal

de tous les peuples? Mais ces étoiles, répond-il, n'ont été au point équinoxial du printemps que vers l'an 388 (1), avant l'ère vulgaire; et déjà quantité d'observations faites en Perse, en Egypte, à la Chine et dans l'Inde, plaçoient l'équinoxe du printemps aux premiers degrés de la constellation du *Taureau*, ce qui le fait remonter au moins 1676 ans avant le passage de la tête du *Bélier* au point équinoxial. Donc, conclut-il, l'origine du Zodiaque est antérieure à cette époque. On ne peut cependant, reprend-il, la fixer au temps où la constellation du *Taureau* étoit à l'Equinoxe; puisqu'alors il n'eût existé aucun accord entre les signes et les saisons, ni aux *Gémeaux*, par la même raison. Quant à l'*Ecrevisse*, elle pourroit peut-être convenir sous le rapport des stations zodiacales de la lune et du soleil, qui doivent se trouver d'accord, à chacun des quarts de cercle, parce que leurs sommes 12 et 28 sont divisibles par 4 exactement; mais nullement sous le rapport des saisons. Or, si l'*Ecrevisse* ne peut convenir sous tous les rapports, encore moins le *Lion* et la *Vierge* auront-ils cet avantage. Quel est donc

(1) La première étoile de la tête du Bélier se trouvoit à l'équinoxe du printemps du temps d'*Hipparque*, 160 ans avant l'ère vulgaire.

le point qu'il faudra choisir pour résoudre le problème en question? La *Balance*, puisqu'elle réunit toutes les conditions requises, l'accord des stations solaires et lunaires, et celui des signes avec les saisons. Car quoi de plus propre à représenter l'équinoxe du printemps, ou l'égalité des jours et des nuits, qu'une *balance?* Si cela est, comme le point équinoxial du printemps a déjà retrogradé de sept signes environ, l'invention du Zodiaque doit remonter à quinze mille ans au-dessus du temps où nous vivons. Ce qui rendroit le monde beaucoup plus ancien que la chronologie de la Genèse ne le suppose; et c'est la conséquence qu'en tire lui-même L. Dupuis. Mais il nous permettra de lui observer, relativement à ce nouveau calendrier zodiacal, qu'en prenant la *Balance* pour point initial des signes, l'accord des signes avec les saisons, d'où dépend tout son système, n'est pas, quoi qu'il en dise, aussi parfait que le raccordement des stations solaires et lunaires: car, sans vouloir relever tous les défauts qu'on observe dans cet accord des signes, nous nous contenterons de citer le *Cancer* et le *Capricorne*, qui se trouvent évidemment placés à contresens de ce qu'ils représentent, puisque, d'après le changement arrivé dans la marche et la position des signes par rapport à l'équateur, l'un

monteroit tandis qu'il doit descendre, et que l'autre descendroit au lieu de monter. L'auteur aura beau s'efforcer de vouloir prouver que monter au nord, c'est descendre, et que descendre au midi, c'est monter, personne ne pourra croire à ce paradoxe. Il suit de là qu'il faut encore aller plus loin que la *Balance*, pour rencontrer véritablement la solution du problème que l'on cherche. Or, jusqu'au *Bélier*, il ne se trouve aucun autre signe qui puisse satisfaire complétement à toutes les conditions qu'il exige. C'est donc au *Bélier* qu'il en faut revenir définitivement, comme l'indique le calendrier de tous les peuples.

Mais depuis le moment où des observations astronomiques ont fixé l'équinoxe du printemps au commencement du *Taureau*, le *Bélier*, suivant l'hypothèse de L. Dupuis, a dû s'avancer de 13 stations solaires au moins, ce qui n'a pu s'effectuer que dans l'espace de 27,885 ans à peu près (en multipliant 2145 par 13), époque qui, à la vérité, n'est confirmée par aucune observation astronomique (1), mais qui ne doit point effrayer, parce qu'elle pourroit bien remonter encore plus loin, si, ce qui est possible,

(1) Ne peut-on pas supposer, comme a fait L. Dupuis, que ce qui n'existe pas a été perdu?

le point équinoxial du printemps a déjà parcouru plus d'une fois le Zodiaque entier en rétrogradant. Certainement on ne peut nier que tout cela ne s'accorde avec les principes du système de L. Dupuis ; mais comme les conséquences qui en dérivent nécessairement conduisent à un terme illimité, qui, par conséquent, ne fournit aucune solution réelle, il faut qu'il y ait un vice dans les principes. C'est ce que nous allons tâcher de découvrir.

Déjà quelques savans se sont occupés de cette recherche : M. *Testa*, entr'autres, voulant sapper dès le fondement le système zodiacal de L. Dupuis, a prétendu, dans une dissertation imprimée à Rome en 1802, que le signe de la *Balance* n'existoit point originairement. Ensuite, s'étant aperçu que le point de la difficulté étoit de se mettre au niveau des observations anciennes, qui placent l'équinoxe du printemps aux premiers degrés du *Taureau*; de concilier en même temps les signes avec les saisons, il a cru devoir adopter le *Bélier* pour premier signe du zodiaque, et la dernière étoile de ce signe, pour point initial du printemps, ensorte que ce point touche au *Taureau*, sans cependant lui appartenir. Mais L. Dupuis ne goûtant point cette subtile invention de M. *Testa*, a répondu, dans son dernier mémoire imprimé

en 1806, que la *Balancc* est aussi ancienne que les autres signes, et que vouloir faire commencer le zodiaque par une étoile presque imperceptible de la queue du *Bélier*, c'étoit se moquer du bon sens et de la raison. M. *de Laprise,* suivant une marche différente de M. *Testa,* soutient, dans un ouvrage imprimé à Caën en 1803, que le *Taureau* a été originairement le premier signe du Zodiaque, et le milieu (1) de cette constellation, le point initial de la dodécatémorie; et cela, sur la foi d'un passage de Virgile, qui ordonne (*Géorg. L.* 1.) de commencer les semences du printemps quand le *Taureau* ouvre l'année rurale.

*Candibus auratis aperit cum cornibus annum*
Taurus, *et adverso cedens Canis occidit astro.*

Mais il faut que M. de Laprise n'ait pas eu sous les yeux la fin du second vers, quand il

---

(1) Fondé sur l'autorité de Lalande, M. de Laprise a choisi le milieu du *Taureau* pour point initial de la la dodécatémorie. En conséquence, il fait remonter l'invention du Zodiaque à *Adam*, qui nous en a transmis le modèle au moyen des lettres de l'alphabet, déja trouvées par lui, opinion destituée de vraisemblance, puisqu'avant le déluge, les hommes n'avoient besoin ni d'almanach, ni d'écriture.

a cité le premier; car il eût vu que ces deux vers, unis ensemble d'une manière inséparable, signifient à la lettre, qu'il falloit commencer les semences du printemps au coucher héliaque du *Taureau*, et lorsqu'il cède une place, sur l'horizon, à l'astre du *Chien* qui se lève en opposition; par conséquent, lorsque le soleil se trouvoit dans la constellation du *Bélier*. Autrement, Virgile eût adopté un calendrier plus ancien de trois mille ans que le temps où il écrivoit, faute qu'il n'est pas permis de croire que ce grand poète ait commise, surtout dans un ouvrage didactique, dont la rectitude du calendrier devoit faire une partie essentielle.

Bref, M. de Laprise ayant remarqué qu'en faisant choix du *Taureau* pour la première constellation du Zodiaque, les signes dont il est composé ne s'accordoient plus avec les saisons, a imaginé, pour se débarrasser de l'objection qu'on auroit pu en tirer contre lui, d'enlever à tous ces signes la qualité dont ils sont en possession depuis leur naissance, en s'efforçant de prouver que tous ces signes n'ont été originairement que des nombres exprimés par les lettres de l'alphabet chaldéen.

Que les nombres aient été exprimés par les lettres de l'alphabet chaldéen, comme cela est arrivé à l'égard du grec et du latin, c'est ce

qu'on ne contestera pas, et que ces lettres soient les mêmes que les caractères par lesquels ont été désignés les signes du Zodiaque, cela peut être encore. Mais qui des lettres, ou des signes ont existé d'abord? ou, ce qui revient au même, laquelle a été inventée la première, de l'écriture hiéroglyphique ou de l'alphabétique? personne, assurément, ne peut douter que ce ne soit la première. Or, cela seul suffit pour décider la question contre M. de Laprise, en restituant aux signes les qualités dont ils sont en possession par ancienneté d'origine. Ce n'est donc pas ainsi qu'il convenoit de réfuter le système zodiacal de L. Dupuis. Car une erreur ne se corrige point par une autre.

Une nouvelle attaque de cette espèce vient encore de lui être livrée dans une brochure, dont l'auteur attribue l'invention de la sphère céleste à des marchands et à des marins des bords de la mer Caspienne. Un homme de génie, à ce qu'il prétend, du port et de la ville de *Bakou,* ayant réfléchi profondément sur les différentes révolutions des corps célestes, s'avisa, seize siècles avant l'ère vulgaire, de prendre pour centre de leurs mouvemens le pôle de l'écliptique, et de partager tous ces corps en groupes, ces groupes en douze départemens, auxquels il donna des noms relatif aux diver-

ses régions qui avoisinent le lieu qu'il habitoit. *Bakou* étant donc regardé comme le pôle de l'écliptique, la carte topographique de ses environs fut transférée dans le ciel sous les figures emblématiques, qui constituent la sphère céleste. Ses mers furent représentées par des baleines et des poissons, ses montagnes par des ours, ses plaines par des vaches et des brebis, ses déserts par des lions, ses marais et ses rivières par des hydres et des serpens, etc. D'après cette nouvelle manière d'envisager la sphère céleste, il est évident, ajoute l'auteur de cette découverte, que le Zodiaque n'a de réel que sa distribution en constellations, sans aucun rapport à la course annuelle du soleil, ni aux saisons qui en dérivent. Vainement donc, conclut-il, voudroit-on en tirer quelque induction pour découvrir l'antiquité du Zodiaque, comme a fait L. Dupuis. Mais, sans nous arrêter à discuter les faits sur lesquels repose ce nouveau système, ni à examiner si la ville de *Bakou* est aussi ancienne qu'on le suppose, si la carte de ses environs s'accorde avec les emblêmes astronomiques qu'on en tire, nous nous contenterons d'observer que, comme l'agriculture a dû précéder le commerce et l'art de naviguer, l'invention du Zodiaque, qui règle l'année tropique, a été, sans contredit la première

et la plus essentielle des connoissances astronomiques. Nous ajouterons, en outre, que les anciens navigateurs, avant la découverte de la boussole, portèrent tous leurs regards vers le pôle de l'équateur, et non sur celui de l'écliptique, qui, pour eux, n'étoit d'aucune importance; qu'ainsi, placer l'origine de la sphère chez un peuple commerçant et navigateur, c'est intervertir l'ordre des inventions humaines, et qu'assigner chez ce même peuple, pour centre de la sphère, le pôle de l'écliptique, qu'on ne peut même reconnoître qu'au moyen du zodiaque, c'est aller directement contre le but qu'on s'est proposé en voulant réduire le zodiaque à n'être qu'une partie accidentelle de la sphère céleste. Si donc, il étoit vrai de dire qu'un pareil planisphère eut jamais existé, ce seroit chez un peuple agriculteur qu'il auroit pris naissance. Conséquemment le Zodiaque y eût joué le premier rôle. C'est donc à la structure de ce Zodiaque qu'il faut s'attacher, pour découvrir en quoi peut consister l'erreur de L. Dupuis, sur la date et le lieu de son origine. Voilà maintenant la tâche qui nous reste à remplir.

D'abord, L. Dupuis pose comme un principe certain que, vu l'identité du Zodiaque qui règne par toute la terre, il doit avoir été cons-

truit dans un même pays et par un même génie, de manière que les signes et les saisons qu'ils représentent, que les stations solaires et lunaires aient été parfaitement d'accord à une même époque et dans leur origine Telle est la base du système de L. Dupuis, et c'est celle qu'eût sans doute posée un astronome tel que *Lalande*, s'il avoit présidé à la confection originaire du Zodiaque. Mais il s'en faut un peu que les choses aient été ordonnées de cette sorte. En effet, le besoin étant le père de tous les arts, les premiers inventeurs du calendrier zodiacal furent, non pas des astronomes consommés, mais des laboureurs et des pâtres, qui n'avoient pour observer que leurs yeux et pour observatoire que des champs couverts de leurs troupeaux. C'est pourquoi l'on voit qu'ils n'allèrent pas bien loin pour trouver le type du calendrier zodiacal dont ils firent d'abord usage. La génération successive des animaux domestiques dont ils étoient entourés leur en fournit l'idée, la brebis, la vache, la chèvre, qui mettent bas leurs petits, la première vers la fin de février et en mars, la seconde à la fin de mars et en avril, la troisième à la fin d'avril et au commencement de mai. Or, cette fécondité périodique dépendant visiblement des variations de température de l'atmosphère, et celle-ci,

des différens degrés d'ascension du soleil dans le ciel, ils ne tardèrent pas à comparer ensemble ces effets concomitans, et pour le faire avec ordre, ils partagèrent la route du soleil en douze parties égales (1), auxquelles ils donnèrent différens noms. Cette route, tracée dans le ciel par le moyen des étoiles fixes, a des points remarquables à cause de son obliquité par rapport à l'équateur. Son ascension a un point culminant où il s'arrête chaque année pour descendre; et quand il est au plus bas de sa descente, il s'arrête de nouveau pour remonter. Ces deux bornes furent appelées *Tropiques*. Mais entre les tropiques il est deux termes moyens, qu'ils nommèrent les équinoxes, à cause de l'égalité des jours et des nuits qui en dépendent.

Bientôt ils s'aperçurent que quand le soleil se trouve vers le moyen terme ascendant, les agneaux prenoient naissance; c'est pourquoi ils donnèrent au groupe d'étoiles qui paroissent alors immédiatement avant le lever du soleil, et qui précèdent par conséquent sa position dans

(1) Il ne faut pas croire que cette dodécatémorie ait été alors exactement la même que celle qui, dans la suite, fut tracée par les astronomes. Il a pu exister quelque différence par rapport au commencement et à la fin de chaque astérisme.

le ciel, le nom de (Premier Signe) l'*Agneau* ou du *Bélier,* qui en est le père, et qui marche à la tête du troupeau.

Le nom de (II.e S.) *Veau* ou de *Taureau* fut donné au groupe suivant par une raison semblable.

Le troisième s'appela les (III.e S.) *Chevreaux;* parce que, dans le temps où ce groupe paroît à l'horizon avant le lever du soleil, la chèvre met bas ordinairement deux petits à la fois. Mais comme cette constellation a deux étoiles assez égales en lumière et en grandeur, placées l'une à côté de l'autre, et que ces deux étoiles se lèvent et se couchent au bout de six mois tour à tour, les Grecs, amis du merveilleux, imaginèrent de substituer aux chevreaux deux frères gémeaux, qu'une constante amitié place alternativement dans le ciel et dans les enfers, en se partageant le sort que leur avoit assigné le destin.

Le soleil étant parvenu à sa quatrième station, conséquemment au solstice d'été, (IV.e S.) l'*Ecrevisse,* qui marche à reculons, désigna sa marche rétrograde.

La cinquième constellation, appelée (V.e S.) *Lion,* emprunta cette dénomination de l'animal féroce qui naît dans les climats brûlans de l'Asie, et dont la fureur représente la chaleur

extrême qui se fait sentir alors que le soleil entre dans sa cinquième station.

Une vierge féconde malgré sa virginité, devint le sixième signe du Zodiaque.

C'est la vierge (VI.ᵉ S.) *Erigone*, en sagesse accomplie,
Et de l'or des moissons, par Jupiter remplie.

Le septième signe fut une (VII.ᵉ S.) *Balance,* symbole de l'égalité des jours et des nuits, qui règne par toute la terre quand le soleil touche à la septième partie de sa course annuelle (1).

---

(1) On pourroit peut-être contester à la balance le droit d'avoir été le signe primitif de l'équinoxe d'automne ; non seulement parce que ce signe, tiré d'une chose inanimée, diffère en cela de tous les autres, mais encore parce que la balance est un instrument de l'art d'une invention moderne par rapport au zodiaque, et dont l'usage ne dut s'introduire qu'au temps où le commerce s'établit parmi les hommes. Aussi se trouve-t-il rarement sur les anciens zodiaques pour septième signe. Ce sont ordinairement les serres du scorpion qui remplissent cette fonction. Mais peu importe à l'explication que nous donnons touchant l'origine de ces signes, que l'on fasse entrer dans leur dodécatémorie une balance ou les serres du scorpion ; puisque ces deux figures réveillent la même idée. Les serres du scorpion représentant la jonction de l'écliptique à l'équateur indiquent la cause et le point de l'équinoxe, tandis qu'une balance en est le signe.

Le (VIII.e S.) *Scorpion* à queue venimeuse, fut le huitième signe, qui traîne à sa suite le germe de quantité de maladies.

La moisson et les vendanges étant finies, les champs ensemencés, les bois dépouillés de leurs feuilles, la terre engourdie par le froid, et plongée dans l'inertie, la chasse devint la seule occupation de l'homme. De là, le (IX.e S.) *Sagittaire*, placé dans le ciel à la neuvième station solaire. Alors se célébroit en Syrie le deuil de toute la nature sous l'emblème de *Vénus*, pleurant son cher *Adonis* (1), tué à la chasse par un cruel sanglier. Mais à force de pleurs, la déesse de l'amour obtient de *Jupiter* que son fils ressuscite sous la forme de l'anémone, la plus belle des fleurs printannières. Pouvoit on peindre d'une manière plus naturelle la résurrection des végétaux, après les longues pluies de l'hiver?

La (X.e S.) *Chèvre*, au caractère gai, et qui cherche toujours à grimper, figura parfaitement la dixième station, alors que la marche du soleil cessant d'être rétrograde pour devenir ascendante, fait renaître l'espérance et la joie. Ce fut là, sans doute, ce qui donna occasion aux présens et aux souhaits que l'on se faisoit mu-

(1) *Adonis*, en langue syriaque, signifie beauté.

tuellement au premier jour de l'an, qui commençoit autrefois au solstice d'hiver.

Enfin, le (XI.e S.) *Verseau* avec sa cruche renversée, les (XII.e S.) *Poissons* qui nagent dans les eaux, vrais symboles de la saison pluvieuse, signalèrent les deux dernières portions de l'orbe annuel du soleil (1).

---

(1) L'explication que nous donnons ici touchant les figures du zodiaque n'est pas nouvelle. *Macrobe*, dans ses *Saturnales* (liv. 1, ch. 17) a dit avant nous que les noms de *cancer* et de *capricorne* avoient été donnés aux points solstitiaux, à cause du rapport qu'ils ont avec ces animaux. En effet, le soleil en retournant vers le midi après le solstice d'été recule comme les écrevisses; tandis que la chèvre, en paissant, cherche toujours à grimper, comme monte le soleil après le solstice d'hiver. M. Pluche, dans son *Histoire du Ciel*, et son 4e. T. du *Spectacle de la Nature*, saisissant cette ouverture de *Macrobe*, avoit expliqué les autres signes d'une manière également heureuse et naturelle. C'est le jugement qu'en a porté *Lalande* lui-même dans son *Astronomie* (liv. 5, t. 1, p. 240), à l'article qui traite de l'origine des constellations. Mais ne trouvant pas que ces explications fussent appuyées d'une dose suffisante d'érudition, cet astronome leur a préféré celles qu'ont présentées les érudits *Fréret* et *Schmit*, qui regardent les animaux, dont on donnoit la figure aux astérismes du zodiaque, comme les emblèmes des douze grandes divi-

Ainsi fut tracé dans le ciel le calendrier rural, par des pâtres et des laboureurs, d'après les objets qu'ils avoient sous les yeux. Sans doute, des botanistes l'auroient autrement figuré, en substituant aux animaux des fleurs et des fruits de chaque saison, et cela n'eut rien fait à la chose. Mais ce qui n'est pas indifférent à remarquer pour le sujet en question, c'est qu'auparavant que l'on eût inventé des instrumens pour observer et reconnoître la vraie position du soleil dans le ciel, on se servit de ceux que la nature donne à tout le monde, c'est-à-dire des yeux. Or, comme le soleil, par sa lumière, éclipse toutes les étoiles qui se rencontrent avec lui sur l'horizon, il fallut se contenter d'observer celles qui précèdent son lever ou qui suivent immédiatement son coucher. C'est pourquoi la constellation du *Bélier,* qui dévançoit son lever et qui signaloit sa position à l'équinoxe du printemps, fut prise originairement pour le premier signe du Zodiaque, quoi-

---

nités qui présidoient chez les Egyptiens aux douze mois de l'année, savoir : *Hammon*, *Oziris*, *Orus*, *Anubis*, *Isis*, *Typhon*, *Mendez*, etc. Mais d'où ces prétendus dieux tiroient ils eux-mêmes leur origine, auroit-on pu demander à M. de Lalande? N'est-ce pas de ces emblèmes, comme on l'a démontré?

qu'alors le soleil se trouvât réellement dans la constellation du Taureau, ainsi que l'attestent quantité d'observations postérieurement faites par de vrais astronomes, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique. Le Taureau devint le second signe; quoiqu'il fût réellement le premier astérisme. Les autres signes anticipèrent tous également sur la vraie position du soleil. L'astronome *Lalande* a lui-même reconnu cette vérité, à l'endroit où il dit : (L. VIII, art. 1617) que la sphère grecque, attribuée à Chiron, se rapporte à peu près à 1350 ans avant J.-C., et peut-être encore à une époque plus reculée. *Car il est naturel de penser,* ajoute-t-il, *qu'elle fut faite dans le temps où les levers sensibles de chaque constellation précédoient les points cardinaux, c'est-à-dire les équinoxes et les solstices.*

Maintenant, d'après l'observation importante qu'on vient de faire touchant les signes précurseurs des différentes positions du soleil dans le ciel, il est clair que ces signes n'ont point été identiques dans l'origine avec les points équinoxiaux et solstitiaux. Or, L. Dupuis prenant cette distinction originelle pour un défaut d'harmonie des signes avec les saisons, s'est imaginé que cette discordance n'étoit qu'une suite de la rétrogradation des colures et du laps de temps

écoulé depuis l'origine du Zodiaque. De là, la cause de toutes les erreurs dans lesquelles il est tombé touchant l'antiquité du Zodiaque, qu'il fait remonter à plus de quinze mille ans du temps présent, en plaçant son origine à la *Balance,* quoiqu'il ne puisse produire aucune observation authentique à l'appui de son opinion, et qu'il convienne même que les plus anciennes observations placent toutes (1) l'équinoxe du printemps aux premiers degrés de la constellation du *Taureau.* En effet, c'est là que les premiers astronomes firent commencer l'année tropique, quoique dès lors le *Bélier* fût regardé vulgairement comme le premier des signes zodiacaux.

Rien n'atteste mieux cette forme de calendrier vulgaire, employée par tous les anciens auteurs agronomes, que le précepte donné par Hésiode, le premier d'entr'eux parmi les Grecs, dans son ouvrage intitulé les *Œuvres et les Jours* (L. 2., v. 1 et 2, etc.), qui est de com-

(1) On ne doit pas prendre pour exception quelques observations antérieures que l'auteur a citées, et sur lesquelles lui-même n'a point compté, encore moins celles qu'il présume avoir existé et qui se trouvent perdues, suivant lui, par une suite des révolutions arrivées sur notre globe, ou par l'incurie des hommes.

mencer les labours au coucher héliaque des Pléïades, et la moisson des foins au lever des mêmes étoiles, c'est-à-dire environ six semaines après, espace de temps durant lequel elles se trouvent cachées par les rayons du soleil, comme il l'interprète lui-même. Virgile, dans son premier livre des *Géorgiques*, a répété à peu-près la même leçon, en prescrivant aux laboureurs de commencer le semences du printemps, lorsque le taureau aux cornes dorées ouvre l'année rurale :

*Candidus auratis aperit cum cornibus annum*
*Taurus*,

Et qu'il se couche en cédant à l'astre du Chien qui lui est opposé,

*Et adverso cedens Canis occidit astro.*

Car c'est là véritablement le sens de ce passage, que n'ont entendu, ni les nombreux commentateurs de Virgile, ni son traducteur en vers, J. Delille (1), quoiqu'aidé, en cela, par l'astronome Lalande, puisqu'il a cru que Vir-

(1) Cette erreur n'est pas la seule qu'aient commise les commentateurs de Virgile et ses traducteurs ; il y en a bien d'autres. Aussi ont-ils eu quelquefois la bonne foi d'avouer qu'ils n'entendoient rien au calendrier de ce poète.

gile avoit placé l'équinoxe du printemps dans le *Taureau.* Or, certainement, du temps de Virgile et même d'Hésiode, qui a vécu plus de neuf cents ans avant le premier, le point équinoxial du printemps ne pouvoit se trouver dans la constellation du Taureau; il en étoit éloigné de plus de la moitié d'un signe du temps de l'un, et de plus d'un signe du vivant de l'autre. Pourquoi donc le *Taureau* se trouve-t-il cité par eux comme étant le signal du printemps; et non le *Bélier?* La raison en est facile à apercevoir : c'est qu'alors le Bélier avoit cessé d'être le signe précurseur du printemps, puisque le soleil l'éclipsoit à cette époque, tandis que le Taureau, qui se trouvoit alors dégagé de ses rayons, avoit pris sa place. Ainsi, le Bélier et le Taureau ont été tour à tour le premier signe du calendrier rural chez les anciens. Et maintenant que l'équinoxe du printemps arrive lorsque le soleil est dans les Poissons, le coucher héliaque du Bélier en donneroit de nouveau le signal, si chacun étoit encore obligé d'être attentif au cours des astres pour se guider dans ses travaux champêtres. Mais comme les agriculteurs peuvent se dispenser de faire eux-mêmes ces observations, moyennant un *almanach* qu'ils se procurent à peu de frais, ils s'inquiètent fort peu de la position des étoiles, de

même que les marins depuis l'invention de la boussole.

Faute d'avoir fait ces réflexions sur la marche qu'ont dû suivre, et qu'ont en effet suivie les premiers auteurs du Zodiaque, M. Dupuis s'est persuadé qu'Hésiode et Virgile avoient adopté un calendrier fort antérieur au siècle où ils vivoient, calendrier inventé dans la Grèce, à ce qu'il présume, lorsque cette région, avant de devenir sauvage, jouissoit du fruit des sciences et des beaux-arts, et qu'Orphée y chantoit les hymnes qui portent son nom. Mais il est probable que si Orphée a jamais existé, que s'il a composé les hymnes qu'on lui attribue, ce n'est point dans la Grèce qu'il avoit reçu la naissance, ni qu'il fit admirer les doux sons de sa lyre. L'Asie fut son berceau, d'où il passa dans la Thrace (1), qui devint le théâtre de ses chants. Oui, c'est là qu'il fit entendre cette voix harmonieuse qui apprivoise les bêtes, et qui adoucit les mœurs des peuples sauvages, en leur enseignant l'agriculture et les arts, et à pratiquer entre eux les règles de la justice, dont il leur dicta des leçons au dé-

(1) Le commencement de la police et de la civilisation de la Grèce se fit d'abord par la Thrace, puis par l'Egypte et la Phénicie.

pens de sa propre vie, après avoir tenté de les sanctionner par l'établissement du dogme important de l'immortalité de l'âme, si bien figurée par sa descente aux enfers pour en retirer *Eurydice*, que la poursuite d'*Aristée* et la morsure d'un serpent y avoient précipitée. Mais quoi! peut-être en est-il de ces hymnes d'Orphée comme des Zodiaques de *Dendera* et d'*Esné* qu'on voudroit faire passer pour être de la plus haute antiquité avant de les avoir suffisamment examinés. Quant à la prétendue civilisation de la Grèce, qui, selon M. Dupuis, doit avoir précédé l'état sauvage, dont parlent toutes les histoires de ce pays, sans faire mention d'aucun autre, elle ressemble assez à ces observations astronomiques, non encore retrouvées, que regrette M. Dupuis pour appuyer son système zodiacal, et qu'il suppose avoir été perdues par les différentes révolutions arrivées sur la surface du globe terrestre. On ne veut pourtant pas dire pour cela qu'Hésiode et Virgile aient été les auteurs du calendrier zodiacal qu'ils ont suivi. Sans doute ce calendrier étoit plus ancien qu'eux; mais ce n'étoit point en Grèce qu'il avoit pris naissance. Où donc étoit-il né, pourra-t-on demander, et à quelle époque peut-il appartenir?

Pour répondre à la première question, il est

évident, par la construction même du zodiaque, que la graduation de température du climat où il a été construit, doit être telle, qu'après le solstice d'été désigné par le signe du *Cancer*, la chaleur figurée par la fureur du *Lion*, se trouve alors à son plus haut degré, pour faire mûrir les moissons, dont la récolte se fait immédiatement après, sous le signe de la *Vierge*. En vain chercheroit-on cette sorte de température en Egypte, en Ethiopie, dans l'Arabie et dans l'Inde, quoique ces diverses régions possèdent le même Zodiaque. Ce n'est donc pas là qu'il convient de placer son origine, à moins de tout bouleverser, comme a fait M. Dupuis. On ne doit pas non plus chercher sa naissance en Moscovie, en Tartarie, ni même en Europe, puisque la plupart de ces contrées étoient encore désertes, ou habitées par des peuples sauvages et barbares, qui ne connoissoient point l'agriculture, lorsque l'invention du Zodiaque, qui en est inséparable, étoit déjà fort ancienne.

Où donc le Zodiaque doit-il avoir été construit? Là où l'histoire, tant sacrée que profane, s'accorde à nous montrer l'origine des lettres, le berceau des sciences et des arts; là où le climat se concilie en même temps avec la construction du Zodiaque Or, ce pays est la Haute-

Assyrie. Mais quand le Zodiaque prit-il naissance sur le sol de ce pays? Environ deux mille ans avant que le colure du printemps passât par la tête du Bélier, comme le démontrent les plus anciennes observations, et comme l'indique le signalement du printemps par le coucher héliaque des *Hyades,* d'*Aldebaran* et des *Pléïades* (1), si célèbres dans tous les auteurs agronomes, notamment dans *Job,* assez voisin du temps où le Zodiaque fut composé. Or, *Job* vivoit à peu près dix huit siècles avant J.-C., comme l'a assez bien prouvé le savant Goguet, dans sa dissertation sur le livre de *Job* (t. 2, p. 386) en se servant d'argumens tirés du style de cet écrivain, et des matériaux qu'il emploie. Il auroit pu le prouver d'une manière encore plus décisive, s'il eut su tirer meilleur parti du calendrier de Job qu'il avoit sous les yeux; car il a très-bien vu qu'au temps où écrivoit ce patriarche, les Pléïades désignées par le mot de *Kima* en hébreu, annonçoient le retour du printemps, et que les anciens déterminoient les saisons par le coucher ou le lever héliaque de

(1) C'est ce coucher héliaque des Hyades, d'Aldebaran et des Pleïades, que M. Dupuis a cité mal à propos pour des équinoxes du printemps observées astronomiquement.

certaines constellations. Mais ayant ensuite supposé que l'étoile nommée *Taigète*, la plus septentrionale des six qui composent les *Pléïades*, fut alors précisément dans le colure des équinoxes, il en a conclu, d'après un calcul astronomique, que l'époque de Job devoit répondre à l'an 2156 avant l'ère chrétienne, époque antérieure de 406 ans à celle qu'il lui avoit d'abord assignée. Tel est sur cet article le raisonnement de Goguet, raisonnement qui, comme on va le voir, manque tout-à-fait de justesse. D'abord, la supposition qu'il fait, en plaçant le colure des équinoxes dans les Pléïades, pèche contre le principe qu'il avoit reconnu, savoir que les anciens déterminoient les saisons par le coucher et le lever héliaque des étoiles. En effet, le lever ou le coucher héliaque d'une étoile quelconque, ne donne point la vraie position du soleil; elle n'en est que le signe avant-coureur, puisque ce signe, pour être facilement aperçu à la vue, doit suivre le coucher du soleil, ou précéder son lever de quinze à vingt degrés, plus ou moins, suivant la grandeur des étoiles observées, et le degré de latitude où l'on observe. Mais que l'on rectifie l'hypothèse de Goguet, en supposant du temps de Job, le colure de l'équinoxe vers le 23.e degré du Bélier, comme cela devoit être pour que les Pléïades,

qui sont des étoiles de la troisième grandeur, fussent aisément aperçues après le coucher du soleil, et l'on aura 25 degrés de rétrogradation jusqu'au commencement de l'ère vulgaire, lesquels étant multipliés par 72, donneront 1800 ans. C'est le temps où, suivant la chronologie sacrée, vivoient les patriarches *Isaac* et *Jacob*; *Job* et ces patriarches devoient donc être contemporains, en suivant le calendrier même que *Job* paroît indiquer. Ainsi, la chronologie astronomique, fondée sur le calendrier de Job, ne contredit point celle de la Genèse. Elle ne fait au contraire que la confirmer.

Maintenant on peut conclure, d'après tout ce qui a été dit jusqu'ici, qu'il n'y a point de connoissance astronomique plus importante que celle du Zodiaque, non-seulement parce qu'elle sert à régler toute la suite des travaux champêtres, mais encore par rapport à la chronologie, dont elle déroule pour ainsi dire toute la chaîne aux yeux de l'observateur attentif, en lui montrant dans le ciel, sous les traits lumineux d'un écriture ineffaçable, des traces toujours subsistantes de la fuite du temps, marquées par les différentes révolutions du soleil. En effet, le Zodiaque étant tout composé de figures symboliques relatives aux différentes saisons de l'année dépendantes de l'obliquité

de l'écliptique par rapport à l'équateur, comme ces figures changent annuellement de position à l'égard des points équinoxiaux, et que les saisons qu'elles représentent, varient suivant les degrés de latitude du globe terrestre ; il est évident que la structure du Zodiaque, participant à cette variation, doit porter l'empreinte du lieu de son origine, et la marque du temps où il a été composé. C'est ce qu'a très-bien observé M. Dupuis; mais il s'est trompé dans l'application qu'il a voulu faire de cette théorie, d'abord en attribuant à l'Egypte l'invention du Zodiaque, qui lui est tout-à-fait étrangère, comme nous l'avons démontré. Il s'est encore mépris en désignant la *Balance* pour premier signe du Zodiaque, et en attachant à ce signe le premier anneau de la chaîne chronologique, qu'il a porté beaucoup au-delà de ses justes bornes, en le faisant remonter à plus de quinze mille ans du temps présent. Cependant, malgré ces défauts essentiels, il est vrai de dire que l'ouvrage de M. Dupuis n'est point sans mérite. D'abord, il a recueilli quantité d'observations astronomiques, qui toutes remontant à peu près à l'époque du déluge, sans la dépasser, prouvent que cette grande révolution, arrivée suivant l'histoire sacrée en l'an 2348, avant l'ère vulgaire, n'est point une ré-

volution locale et particulière, comme quelques savans l'ont pensé, mais bien certainement une révolution généralement arrivée sur toute la surface du globe terrestre, puisqu'elle est une limite invariable, au-delà de laquelle il ne se rencontre plus aucun monument authentique, ni aucune observation astronomique sur lesquels on puisse compter. De plus, par la comparaison qu'il a su faire des Zodiaques de tous les peuples, il a trouvé que tous ces Zodiaques, sans exception, sont uniformes pour la structure, quoiqu'appartenant pour la plupart à des climats qui ne leur conviennent en aucune manière. Or, cette uniformité de tant de Zodiaques si peu d'accord avec les régions qui les possèdent, n'est-elle pas un témoignage toujours subsistant, qu'ils partent tous d'un même pays, d'un même peuple, d'une même famille, qui s'étant dispersée par toute la terre après le déluge, comme l'atteste la Genèse, a conservé dans les lieux de son émigration un monument éclatant qui dépose encore en faveur de sa commune origine.

Enfin, M. Dupuis ayant reconnu et posé pour principe que tous les Zodiaques avoient conservé le Bélier pour premier signe de leur dodécatémorie, quoique cette dodécatémorie ne s'accorde plus nulle part avec les saisons, a

fourni lui-même la preuve la plus forte que c'est là véritablement qu'elle a commencé ; car y a-t-il la moindre vraisemblance que, si la Balance eût été le premier signe du Zodiaque, comme il le prétend, on se fût accordé par toute la terre à rappeler son origine au Bélier? Ce seul fait bien constaté auroit suffi pour renverser tout l'édifice du système zodiacal de M. Dupuis, sans entrer dans aucun examen des raisons qu'il cite à son appui, et des monumens dont il cherche à l'étayer. Puissent toutes les erreurs tourner au profit de la vérité, en se réfutant elles-mêmes !

Ainsi se trouvent confirmés, par les monumens les plus anciens de la géologie et de l'astronomie, les deux principaux traits de l'histoire de la Genèse, d'abord l'extraction du globe terrestre de dessous les eaux, et la naissance du genre humain ; puis sa submersion totale sous les eaux d'un déluge universel, arrivé à une époque déterminée, à l'exception d'une seule famille, de laquelle sont issus tous les peuples de la terre actuellement existans.

FIN.

# EXTRAIT
## DE LA GAZETTE DE FRANCE.

Lundi 8 Mai 1809.

### ANTIQUITÉS.

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE, au moyen de la Genèse, source et origine de la Mythologie et de tous les cultes religieux. Nouvelle édition augmentée de la Chronologie de la Genèse, confirmée par les monumens astronomiques, dont on s'est servi pour l'attaquer.

DANS la guerre opiniâtre que l'on faisoit à la religion, le ridicule et la parodie étoient les armes employées de préférence, et maniées avec le plus de succès. Une pareille tactique étoit merveilleusement adaptée à la frivolité du siècle, et à l'ignorance superbe et présomptueuse de la foule des lecteurs; mais voulant miner par sa base un édifice dont la durée doit être éternelle, c'est principalement contre les récits de Moïse qu'on devoit diriger ses attaques. Un livre le plus ancien des livres connus, qui remonte à la création de l'Univers, qui expose tant de faits qui sortent de l'ordre commun des événemens, qui peint des lois, des caractères, des usages si différens des nôtres, devoit nécessairement présenter à un examen superficiel, des obscurités, des contradictions apparentes, des principes de gouvernement et de police peu conformes à nos opinions et à nos mœurs. C'est en ridiculisant des détails et des peintures, qui ne sont choquans que pour le goût moderne, que La Motte et ses sectateurs avoient essayé de dégrader les plus belles productions de l'antiquité profane. Ceux qui s'attaquèrent à l'œuvre même de la divinité, se servirent d'armes semblables, et eurent malheureusement plus de succès. Peu de lecteurs songèrent à

remarquer que ce qui, dans ce livre antique, paroissoit bizarre et étrange à des critiques irréfléchis, étoit précisément la conséquence et la preuve de cette antiquité même, et que l'assurance et la noble simplicité avec laquelle les faits les plus merveilleux y sont racontés, ne ressemblent aucunement aux précautions captieuses, aux timides circonlocutions que met en œuvre un imposteur. Ils ne réfléchissoient pas que les difficultés qu'on rencontre dans ce livre sublime, et dont triomphoient ses aggresseurs, avoient été avouées par ses apologistes mêmes, et pour la plupart éclaircies dans leurs savantes et profondes recherches; que, lorsque la véracité d'un historien est établie d'une manière aussi incontestable par l'ensemble le plus imposant de preuves morales et physiques, il faudroit y regarder à deux fois avant de rejeter avec un dédain si superbe, ce qui passe notre intelligence bornée, et qu'enfin ils prouvoient peut-être plus de foiblesse que de force en se révoltant contre un joug respectable que tant d'hommes forts se sont fait gloire de porter. « Déplorable aveuglement, s'écrie à ce sujet l'un des plus illustres défenseurs de la foi (Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*), Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité: c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité, et qui également propre aux savans et aux ignorans, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! et qu'il seroit aisé de les confondre, si foibles et présomptueux ils ne craignoient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, et que les autres, qui les ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré ».

De telles réflexions et une si grande autorité, pourroient suffire sans doute, pour rendre plus circonspects ceux qui cherchent la vérité de bonne foi; mais il y a une manière plus directe de les y ramener, c'est de leur montrer que la plupart de ces obscurités si légèrement repro-

chées aux livres saints, disparoissent à des yeux attentifs; et que beaucoup d'objections présentées avec tant de confiance par des demi-savans, ne sont souvent qu'une preuve d'ignorance, et peuvent tourner à leur confusion. Voilà ce qu'a entrepris, relativement à la Genèse, le savant auteur du livre que nous annonçons. Nous allons essayer de faire connoître en peu de mots les principes et la marche qu'il a adoptés.

Exposant d'abord le sens littéral du premier chapitre de la Genèse, il présente l'œuvre des six jours, non comme la création primitive de l'Univers, ainsi qu'on l'entend vulgairement, mais comme une simple régénération du globe terrestre, opérée en six jours par une volonté particulière de la toute-puissance divine. Cette interprétation, qui lui paroît vraiment conforme au texte original, fait disparoître toutes les contradictions, que les lecteurs superficiels croyoient voir dans ce livre, parce qu'ils l'entendoient mal. Il ne reste plus de prises aux naturalistes pour l'attaquer, à moins qu'ils ne prétendent contester à Dieu même le pouvoir de régénérer son œuvre quand il lui plaît et comme il lui plaît.

L'auteur compare ensuite au texte de la Genèse, ainsi expliqué, les mythologies grecque, syrienne et phénicienne, et il soutient que toutes leurs théogonies n'ont été originairement que l'œuvre des six jours mise en tableaux généalogiques; que les personnages de ces tableaux pris à la lettre, et divinisés dans la suite des temps, par ignorance, formèrent la première famille des Dieux, auxquels on attribua le gouvernement des principales parties de la nature, dont ils étoient l'emblême. Ainsi, *Saturne*, fils de *Cœlus* et de *Vesta*, fut le dieu du temps; *Titan*, son frère aîné, celui de la nuit. *Jupiter*, fils de *Saturne*, devint le dieu du ciel; sa sœur *Junon*, la déesse de l'air; *Neptune* le dieu des mers, et *Pluton* celui des enfers, etc. Cette première famille de dieux donna naissance à une multitude d'autres qui leur étoient subordonnés. D'où il résulte que toutes ces théogonies ne sont, à proprement parler, qu'une écriture symbolique, et l'idolâtrie cette écriture mal entendue.

De l'œuvre des six jours passant à l'histoire primitive du genre humain, l'auteur fait voir celle-ci tracée aussi clairement dans la Mythologie que dans la Genèse. Il va même jusqu'à montrer cette histoire écrite en traits de feu sur la voûte céleste, ainsi que les divers travaux auxquels l'homme, après le déluge, se trouva assujéti durant le cours de l'année. De cette peinture historique, naquit

le culte rendu à toute l'armée céleste composée de dieux, de demi-dieux et de héros : nouvelle branche d'idolâtrie aussi féconde en erreurs que la première. C'est pourtant cette espèce d'idolâtrie que des savans de nos jours ont prise mal à propos pour le culte primitif; comme si la religion pouvoit être une invention humaine, et l'abus de la religion en avoir précédé la réalité.

Tel est à peu près le fond de l'*Antiquité dévoilée par la Genèse*. On trouve à la suite de cet ouvrage, une dissertation sur une question depuis long-temps agitée parmi les savans : savoir quand a commencé le monde actuel ? De la comparaison et de la critique de toutes les recherches historiques, physiques et géologiques faites à ce sujet, l'auteur conclut qu'il n'y a qu'une tradition divine, qui puisse fixer l'incertitude à cet égard, et faire connoître la véritable époque de la création de l'homme, laquelle doit avoir suivi de près la régénération du globe terrestre. Or, il est certain, suivant cette tradition, que cette époque n'est pas fort éloignée, quoi qu'en disent quelques érudits, qui ont tenté vainement de la reculer d'une manière indéfinie, au moyen de périodes astronomiques qui ne prouvent rien, et de systèmes géologiques qui se détruisent mutuellement.

Sans doute l'auteur auroit pu composer de gros volumes, s'il eût voulu étendre davantage l'application de ses principes à la mythologie, et signaler les écarts de ceux, qui jusqu'ici se sont mêlés de l'expliquer; mais il a cru que le lecteur pourroit aisément pénétrer de lui-même dans tous les secrets de la mythologie, en se servant de la clef qu'il a donnée. Ensuite il a pensé, qu'au lieu de rappeler toutes les erreurs de ses devanciers, il valoit mieux travailler à les faire oublier, en présentant son système d'une manière simple et naturelle, qui portât avec elle la conviction. Il ne nous appartient pas de prononcer avec assurance sur des matières aussi délicates; mais toujours prêts à soumettre notre opinion particulière aux décisions de ceux auxquels il appartient de prononcer, il nous est du moins permis de dire que, les principes sur lesquels l'auteur se fonde, une fois admis, ses raisonnemens paroissent aussi simples et aussi précis que bien exprimés. G.

# EXTRAIT
## DU MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,
### Février 1810, page 451.

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE, au moyen de la Genèse, source et origine de la Mythologie et des Cultes religieux. Nouvelle édition, augmentée de la Chronologie de la Genèse, confirmée par les monumens astronomiques dont on s'est servi pour l'attaquer, 1 vol. in-8.° Paris, 1808, 167 pages, la préface et les tables synoptiques non comprises.

LA première édition de cet ouvrage, dû au zèle religieux et aux lumières de M....., parut en 1807, et fut de suite annoncée dans le *Magasin*. Celle-ci contient de plus un Mémoire de 39 pages, intitulé : *Chronologie de la Genèse, confirmee par les monumens astronomiques dont on s'est servi pour l'attaquer* C'est une réponse, et la seule que nous connoissions, au *Memoire chronologique et mythologique* publie en 1806, sur le Zodiaque, par M DUPUIS, et dont on peut voir dans le *Magasin*, une analyse fort exacte.

La justice exige que l'on rende compte de cette réfutation, remarquable par sa simplicité, ainsi que par une explication neuve et satisfaisante du vers de Virgile :

*Candibus auratis aperit cum cornibus annum*
*Taurus*, etc.

Nous nous bornerons à abréger le travail déjà très-succinct de l'estimable auteur, en conservant le plus qu'il sera possible ses propres termes, et nous laisserons le jugement aux lecteurs éclairés.

M. Dupuis, en différens ouvrages, a cru pouvoir faire remonter l'invention du zodiaque à plus de 15,000 ans, en le supposant originaire de l'Egypte, et en faisant com-

mencer les signes à la balance au lieu du bélier, qui a toujours passé pour le premier.

L'auteur, pag. 27 et 28 de l'ouvrage que nous analysons, convenoit qu'il seroit difficile de réfuter M. Dupuis, s'il étoit vrai que le zodiaque convînt au climat de l'Egypte, et surtout qu'*il ne convînt qu'à* ce climat. Mais il ajoute que, même en voulant bien supposer que les signes zodiacaux aient commencé à la balance, on trouvera que ces signes ne s'accorderoient, ni avec le climat de l'Egypte, ni avec les positions du soleil, auxquels ils ont eu pourtant un rapport manifeste. Comment l'écrevisse, par exemple, qui marche à reculons, et qui, dans l'hypothèse de M. Dupuis, devoit répondre au solstice d'hiver, peut-elle représenter le soleil, qui prend alors une marche tout opposée ? Comment la chèvre, toujours grimpant, pourroit-elle figurer la marche rétrograde du soleil vers le solstice d'été ? Comment le sphinx à tête de vierge entée sur un corps de lion, qui précipitoit dans les eaux ceux qui ne savoient pas deviner *ses* énigmes; comment cet évident symbole du débordement du Nil, quand le soleil est dans les signes du lion et de la vierge, eût-il annoncé le retour périodique de ce débordement ? et comment ce débordement eût-il pu exister, si le soleil, au lieu d'avoir dépassé le tropique du cancer, eût encore été loin d'atteindre l'équinoxe du printemps ? D'ailleurs, l'hypothèse de l'inversion des signes en Egypte supposeroit un zodiaque étranger adapté au climat de l'Egypte, auquel il ne convenoit pas. L'Egypte ne peut donc, sous aucun rapport, s'attribuer l'invention du zodiaque. Les premiers Egyptiens, comme les autres peuplades, l'avoient emporté en quittant le berceau commun du genre humain.

M. Dupuis a cru pouvoir lever les difficultés qui combattent son système, et arriver au même résultat, à un zodiaque de 15,000 ans d'antiquité, en s'y prenant d'une autre manière, dans son Mémoire de 1806, dont voici la substance. La lune et le soleil ont chacun leur zodiaque différemment divisé, mais correspondant; les zodiaques solaire et lunaire sont les mêmes sur toute la terre; faits d'une même main, venant de la même source, ils ont été d'abord en harmonie entre eux et avec les saisons. Ce double accord eût resté parfait, si l'année eût été purement sidérale; mais il ne tarda pas à s'altérer à cause du mouvement apparent des fixes, qui abrège l'année tropique, en faisant rétrograder les points équi-

noxiaux et solsticiaux d'environ 50 secondes de degré par an, d'un degré environ en 72 ans, d'un signe solaire environ en 2,144, et du cercle entier en 27,730 ans. Le temps auquel existoit ce double accord doit donner l'époque de l'invention des deux zodiaques. Or, ce temps n'est pas celui où les étoiles de la tête du bélier se trouvèrent au point équinoxial du printemps ; car elles s'y trouvèrent vers l'an 388 avant l'ère vulgaire ; et déjà quantité d'observations faites en Perse, en Egypte, à la Chine, dans l'Inde, plaçoient l'équinoxe du printemps aux premiers degrés de la constellation du taureau ; ce qui fait remonter l'usage du zodiaque solaire 2000 ans avant l'ère vulgaire. Mais ce n'est point à cette époque de 2000 ans avant l'ère vulgaire, lorsque l'astérisme du taureau etoit à l'équinoxe, qu'on doit placer l'invention du zodiaque, puisqu'alors il n'eût existé aucun accord entre les signes et les saisons ; la *balance* est le seul signe qui ait pu réunir l'accord des stations solaires et lunaires, et l'accord des signes avec les saisons. Quoi de plus propre à représenter l'équinoxe du printemps, ou l'égalité des jours et des nuits, qu'une balance ? Donc, les hommes inventèrent le zodiaque, au plus tard, lorsque le point équinoxial du printemps étoit dans la balance ; autrement, 15,000 années, pour le moins, avant le temps où nous vivons.

Voici la réponse de l'auteur :

D'abord, en prenant la balance pour point initial des signes, on s'écarte de l'usage de tous les peuples qui le placent au bélier, et s'accordent ainsi à fixer l'origine du zodiaque solaire environ 2000 ans avant l'ère chrétienne.

Mais en prenant la balance pour point initial des signes, si on a le juste raccordement des stations solaires et lunaires, il s'en faut bien qu'on ait le parfait accord des signes avec les saisons. Sans vouloir relever tous les défauts de cet accord prétendu, nous citerons seulement le *cancer* et le *capricorne*, qui se trouvent, dans l'hypothèse de M. Dupuis, placés à contre-sens de ce qu'ils doivent représenter : le cancer monteroit, tandis qu'il doit descendre ; et le capricorne descendroit, tandis qu'il doit monter. On aura beau vouloir prouver que monter au nord c'est descendre, et que descendre au midi c'est monter, personne n'admettra ce paradoxe.

Il faudroit donc aller plus loin que la balance et remonter jusqu'au bélier, pour satisfaire complètement aux conditions exigées. Ce seroit remonter de treize si-

gnes solaires, et donner à l'invention du zodiaque une antiquité d'environ 28.000 ans, ou plutôt une antiquité indéfinie, puisqu'il est absolument possible que le point équinoxial du printemps ait déjà parcouru plus d'une fois le zodiaque entier en rétrogradant.

M. Dupuis ne prouve donc rien à force de trop prouver; les conséquences directes de son système conduisent à un terme illimité; conséquemment, il ne fournit aucune solution réelle. Il y a donc un vice dans les principes : tâchons de le découvrir.

Ici, l'auteur expose en peu de mots ce que, pour réfuter M. Dupuis, ont publié M. Testa, M. de la Prise, et l'auteur qui attribue l'invention de la sphère céleste à des navigateurs de la ville de Bakou sur les bords de la mer Caspienne. Il les combat rapidement, et revient à l'adversaire commun.

Le principe vicieux posé par M. Dupuis, est, qu'à son origine, le zodiaque montroit un parfait accord entre les signes et les saisons que ces signes représentent, entre les stations solaires et les stations lunaires.

Cet accord eût existé, si de savans astronomes eussent dessiné originairement le calendrier zodiacal. Mais ce fut l'ouvrage de pâtres et de laboureurs, qui n'avoient pour observer que *leurs yeux*, et pour observatoire que des champs couverts de leurs troupeaux et de leurs moissons. Ils n'allèrent pas loin chercher le type de ce calendrier. La génération successive du bélier, du taureau, du chevreau, leur en fournit les premiers traits. Cette fécondité périodique dépendant des différens degrés d'ascension apparente du soleil dans l'espace, ils ne tardèrent pas à comparer ensemble des phénomènes concomitans. Pour le faire avec ordre, ils partagèrent la route du soleil en douze parties égales. Cette route, tracée dans le ciel par le moyen des étoiles fixes, a des points remarquables, à cause de son obliquité par rapport à l'équateur ; ce sont les *tropiques* et les *équinoxes*.

On s'aperçut que, quand le soleil est vers le moyen terme ascendant, les agneaux prennent naissance, et que c'est le renouvellement de l'année rurale. De là le nom du premier signe, *agneau* ou *belier*, donné au groupe d'étoiles qui paroissent alors avant le lever du soleil, et qui précèdent sa position dans le ciel.

Le nom du second signe, *veau* ou *taureau*, fut donné au groupe suivant, par une raison semblable.

Le troisième s'appela les *chevreaux* ou les *gémeaux*, parce que dans le temps où ce groupe paroît à l'horizon

avant le lever du soleil, la chèvre met bas ordinairement deux petits à la fois.

Le soleil étant parvenu à sa quatrième station, conséquemment au solstice d'été, le quatrième signe fut l'*écrevisse*, parce qu'elle marche à reculons, et peut ainsi désigner la marche rétrograde du soleil.

Le cinquième signe fut le *lion*, animal des climats brûlans de l'Asie, et d'ailleurs assez propre par sa fureur à représenter la chaleur extrême du soleil entré dans sa cinquième station.

Une *vierge* féconde fut le sixième signe.

> C'est la vierge *Erigone* en sagesse accomplie,
> Et de l'or des moissons, par Jupiter remplie.

Le septième signe fut une *balance*, emblème de l'égalité des jours et des nuits, régnant par toute la terre, quand le soleil arrive à la septième partie de sa course annuelle.

Le huitième, le *scorpion* à queue venimeuse, désigna les maladies de l'automne.

Après la moisson et les vendanges, la chasse devient l'occupation de l'homme. Le *sagittaire* fut donc placé dans le ciel à la neuvième station solaire.

La *chèvre*, toujours grimpant et d'un caractère gai, figura la dixième station, alors que la marche du soleil devenant ascendante fait renaître l'espérance et la joie.

Enfin, le *verseau* avec sa cruche renversée, onzième signe, et le douzième, qui sont les *poissons* nageant dans les eaux, signalèrent parfaitement les deux dernières parts de l'orbe annuel du soleil.

Ainsi le zodiaque solaire, simple calendrier rural, fut tracé par des pâtres, par des laboureurs, lorsqu'on n'avoit que ses *yeux nus* pour observer la vraie position du soleil dans le ciel. Or, le soleil, par sa lumière, éclipsant toutes les étoiles qui se rencontrent avec lui sur l'horizon, il fallut se contenter d'observer celles qui le précèdent, ou celles qui suivent immédiatement son coucher : c'est pourquoi, la constellation du bélier, qui devançoit son lever, et signaloit sa position à l'équinoxe du printemps, fut prise originairement pour le premier signe du zodiaque ou calendrier rural et vulgaire, quoiqu'alors le soleil fût réellement dans la constellation du taureau ; le bélier fut donc le signe initial, le 1.er signe; et le taureau qui étoit le premier astérisme, devint le second signe: on dut dire du taureau qu'il ouvroit

l'année, lorsque réellement l'équinoxe étoit dans le bélier. Les autres signes anticipèrent tous également sur la vraie position du soleil. M. DE LALANDE, liv. VIII de son *Astronomie*, n.° 1617, a lui-même reconnu cette vérité, lorsqu'il dit que la sphère grecque, attribuée à Chiron, se rapporte à peu près à 1350 ans avant J.-C., et peut-être encore à une époque plus reculée, et *qu'il est naturel de penser qu'elle fut faite dans le temps où les levers sensibles de chaque constellation précédoient les points cardinaux, c'est-à-dire, les équinoxes et les solstices.*

Il est donc clair qu'à l'origine du zodiaque, les signes n'ont point été identiques avec les points équinoxiaux et solsticiaux. Donc, nulle raison pour faire commencer le zodiaque avec la balance, il y a plus de 15,000 ans, dès-là surtout que chez tous les peuples le bélier est le premier signe. Le zodiaque a dû commencer avec le bélier, à l'époque où l'équinoxe du printemps étoit dans le signe du taureau, c'est-à-dire environ 2000 avant J.-C. Alors le bélier étoit, pour le vulgaire, le premier signe zodiacal, et le dénominateur de l'équinoxe du printemps; comme le taureau, second signe, devint le dénominateur de l'équinoxe du printemps, lorsque cet équinoxe fut véritablement dans le bélier : et maintenant que l'équinoxe du printemps arrive lorsque le soleil est dans les poissons, le coucher héliaque du bélier seroit encore pour nous le signal de l'équinoxe, si chacun devoit être attentif au cours des astres pour se diriger dans ses travaux champêtres.

Aussi VIRGILE, dans le premier livre de ses *Georgiques*, prescrivoit de commencer les semailles du printemps, non pas lorsque le soleil avoit sa position dans le taureau, mais lorsque le soleil étoit dans le bélier; autrement, *lorsque le taureau aux cornes dorées ouvre l'annee rurale, lorsque le taureau se couche, en cédant sa place à l'astre du chien qui lui est opposé:*

*Candidus auratis aperit cùm cornibus annum*
*Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.*

C'est là le sens de ces deux vers que n'ont bien compris ni les nombreux commentateurs de Virgile, ni même son traducteur poète, M. Delille, quoiqu'aidé en ce point par l'astronome Lalande. Ils ont cru que Virgile plaçoit dans le taureau l'équinoxe du printemps; et les deux vers, unis d'une manière inséparable, signifient qu'il falloit commencer les semailles du printemps au coucher héliaque du taureau, lorsque le taureau cède la place, sur l'horizon, à

l'astre du chien qui se lève en opposition, par conséquent lorsque le soleil se trouvoit dans la constellation du bélier.

En effet, du temps de Virgile, et même du temps d'Hésiode, qui donne aux laboureurs à peu près la même leçon que Virgile, le soleil, à l'équinoxe du printemps, n'étoit plus dans le taureau, mais dans la constellation du bélier; le bélier avoit cessé d'être le précurseur du printemps, parce que le soleil l'éclipsoit à cette époque, tandis que le taureau, se trouvant alors dégagé des rayons du soleil, annonçoit aux laboureurs l'équinoxe printanier. Virgile, si instruit, pour son temps, n'avoit garde d'adopter un calendrier qui ne convenoit pas, depuis des siècles, au temps où il écrivoit, et de faire cette faute dans un ouvrage didactique dont la rectitude, par rapport au calendrier, étoit une condition essentielle.

En deux mots, il n'y a jamais eu dans le calendrier vulgaire ou zodiacal, ce parfait accord des signes et des saisons supposé par M. Dupuis; mais il y avoit un rapport tel, que le signe qui fut dit successivement *ouvrir* l'année, d'abord le bélier, ensuite le taureau, anticipèrent également sur la vraie position solaire. Cette anticipation n'empêche point que le zodiaque ne porte à la fois l'empreinte du temps et celle du lieu où il a été composé; mais elle empêche qu'il y ait eu à son origine un accord parfait des signes et des saisons : c'est donc par erreur que M. Dupuis, supposant cet accord parfait, a désigné la balance comme le signe initial du zodiaque, contre la tradition universelle, qui le fait commencer au bélier; c'est donc gratuitement qu'il a fait remonter l'invention du zodiaque à plus de 15,000 ans au-delà du temps présent, et qu'il attribue cette invention à l'Egypte.

Par la construction même du zodiaque, il est évident que le climat où il a été d'abord en usage, doit être tel, qu'après le solstice d'été indiqué par le signe du cancer ou de l'écrevisse, la chaleur figurée par le *lion* s'y trouve à son plus haut degré, pour faire mûrir les moissons qui se récoltent immédiatement après sous le signe de la vierge. En vain l'on chercheroit cette sorte de température en Egypte, en Ethiopie, en Arabie, dans l'Inde; quoique tous ces pays aient le même zodiaque, on ne peut y placer l'origine de ce calendrier, sans tout bouleverser. Il ne faut pas aussi la chercher en Moscovie, en Tartarie, ni même en Europe, puisque la plupart de ces contrées étoient encore désertes, ou habitées par des peuples sauvages et barbares, lorsque l'invention du zodiaque, inséparable de l'agriculture, étoit fort ancienne. C'est dans la

Haute Assyrie que le zodiaque doit avoir été inventé, puisque c'est là que l'Histoire sacrée et profane nous montre le berceau des sciences et des arts, et que le climat s'y concilie avec la construction du zodiaque, pris comme il est, et sans qu'il soit besoin de l'altérer par aucune hypothèse.

Mais quand prit-il naissance sur le sol de ce pays? Environ 2000 ans avant que le colure du printemps passât par la tête du bélier; c'est-à-dire, il y a environ 4000 ans, à compter de la construction même du zodiaque; et cela résulte de ce qu'aucun monument littéraire, digne de foi, ne lui donne une plus haute antiquité.

Malgré les méprises du *Mémoire chronologique* de M. Dupuis, cet ouvrage n'est point sans utilité. D'abord, l'auteur y a recueilli quantité d'observations astronomiques qui toutes, remontant à peu près à l'époque du déluge, sans la dépasser, prouvent que cette grande révolution, arrivée, selon l'Histoire sacrée, vers 2348 avant l'ère vulgaire, ne fut point locale, mais qu'elle s'étendit à toute la surface du globe, puisqu'elle est une limite invariable, et qu'au-delà il ne se rencontre ni monument authentique, ni observation astronomique sur laquelle on puisse compter.

Ensuite, par la savante comparaison que M. Dupuis a su faire des zodiaques de tous les peuples, il a trouvé que tous ces zodiaques, sans exception, sont uniformes pour la structure, quoiqu'ils appartiennent la plupart à des climats qui ne leur conviennent en aucune manière. Ils partent donc tous d'un même pays, d'un même peuple, d'une même famille, qui, dispersée par toute la terre après le déluge, a conservé, dans les lieux de son émigration, un monument éclatant de la commune origine des nations, et du berceau commun qu'elles avoient il y a environ 4000 ans.

Enfin, M. Dupuis ayant reconnu que tous les zodiaques avoient conservé le bélier pour premier signe de leur dodécatémorie, quoiqu'ils ne s'accordent plus nulle part avec les saisons, a fourni contre lui-même la preuve la plus forte que c'est là vraiment qu'elle a commencé; ce qui renverse tout le système zodiacal de M. Dupuis, et détruit cette antiquité de 15,000 ans qu'il voudroit établir. Puissent ainsi toutes les erreurs tourner au profit de la vérité, en se réfutant elles-mêmes!

J. D. Lanjuinais.

1 [illegible] p. 95. 107
2 [illegible] p. 97.

